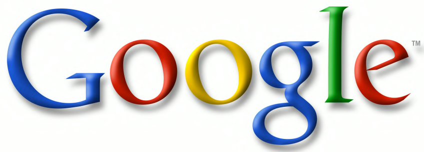
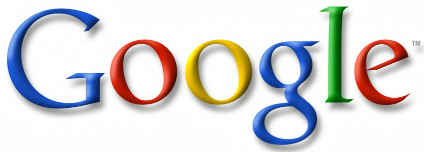








LE

SECRET DE GERTRUDE

LE

SECRET DE GERTRUDE

LE SECRET DE GERTRUDE

La journée tirait à sa fin, — une pluvieuse journée de février, — et bien que le ciel se fût éclairci, la lumière pénétrait déjà avec peine à travers les carreaux verdâtres de la pièce où se réunissait chaque soir la famille de Maupriè. Les fenêtres donnaient sur l'unique rue du village; en soulevant le rideau, on pouvait apercevoir la route détrempée par la pluie, la rue tournante, les maisons basses aux toits moussus, l'abside de la vieille église de Lachalade, et dans le fond, la forêt d'Argonne voilée d'une brume violette. Près de l'une des croisées, la veuve de David de Maupriè se tenait droite dans son fauteuil et roide dans ses vêtements noirs; sa figure effilée et pointue se profilait sur la mousseline du ri-

deau, et l'on voyait ses mains sèches agiter mécaniquement les aiguilles. Sa fille ainée, Honorine, élancée et maigre, surveillait devant la cheminée la cuisson d'un opiat pour le teint; elle devait avoir passé la trentaine ; la flamme du brasier éclairait à demi son visage couperosé et ses yeux noirs encore beaux sous leurs paupières déjà fatiguées. Un garçon de vingt-trois ans, nommé Xavier, était assis à une table ronde devant un dessin qu'il terminait rapidement. Près de lui, dans l'embrasure de la seconde fenêtre, sa sœur cadette, Reine, les coudes sur les genoux et les mains enfoncées dans ses épais cheveux bruns, profitait des dernières heures du jour pour dévorer un roman qui absorbait toute son attention.

L'ombre envahissait de plus en plus la salle, et les meubles qui la garnissaient disparaissaient noyés dans l'obscurité. Parfois seulement le feu se ranimait, un jet de flamme lançait çà et là de légères touches lumineuses, et on distinguait un coin de miroir, un panneau de tapisserie, un portrait enfumé dans son cadre terni, une console ventrue à poignées de cuivre, un râtelier d'armes de chasse.... Puis la flamme s'évanouissait et tout se replongeait dans l'ombre, à l'exception des silhouettes immobiles près des fenêtres.

— Allons, fit Xavier en posant son crayon, on n'y voit plus.

— Reine, dit la sœur aînée d'une voix aigre-douce, le souper ne sera jamais prêt.... Laisse donc ton livre, tu finiras par te perdre les yeux.

Reine feuilleta les dernières pages de son roman et releva la tête d'un air de mauvaise humeur. — Si tu as peur pour mes yeux, répondit-elle, allume la lampe.

— Nous brûlons déjà trop d'huile, reprit sèchement Honorine, et tu sais bien que la buire doit nous faire une semaine.

— Reine, dit alors Mme de Mauprié d'un ton emphatique, tu ne devrais pas oublier que nous avons de lourdes charges et que nous devons être économes.... Laisse ton roman et occupe-toi des choses utiles.

— Bien parlé, ma mère ! cria une voix rude, et au même moment la porte entr'ouverte livra passage au fils ainé Gaspard de Maupríé, tandis qu'un chien de chasse vint secouer son poil mouillé jusque sur les jupes de Reine.

Elle jeta son livre avec dépit, et repoussant l'épagneul : — Emmène donc ton chien, dit-elle à Gaspard, sa place est au chenil et non dans la salle.

— Tout beau, ma précieuse sœur, répliqua celui-ci en faisant résonner la crosse de son fusil sur les carreaux, Phanor n'est déplacé nulle part, il gagne sa journée, lui, et ne perd pas son temps à bayer aux corneilles !

Tout en parlant, le chasseur tira de son carnier deux vanneaux qu'il jeta sur la table : — Honorine, porte cela au garde-manger, et mets le couvert, car je meurs de faim.

Puis, d'un geste de maître, il frotta une allumette contre sa manche et alluma la lampe, objet de la contestation. L'apparition de la lumière rétablit le calme dans la salle. La veuve s'approcha avec son tricot, Reine reprit sa lecture, Honorine se mit à filtrer la liqueur qu'elle avait retirée du feu ; Xavier, seul, resta près de la croisée, le front appuyé contre la vitre, et regardant la route déserte. Quant à Gaspard, après avoir débouclé ses guêtres, il avait pris un chiffon de laine et frottait le canon de son fusil en sifflant un air de chasse. La lueur de la lampe éclairait sa figure osseuse et hâlée, sa barbe touffue et ses yeux gris perçants. Personne ne parlait plus et le silence n'était interrompu que par le sifflet du chasseur, le balancier de l'horloge dans sa longue boîte, et les soupirs de l'épagneul qui s'était étendu près des chenets.

Quant le fusil fut nettoyé, Gaspard releva la tête.

— Eh bien! et ce souper? demanda-t-il d'un ton bourru.

— J'attends le lait que Gertrude est allée chercher à la Louvière, répondit Honorine.

— Elle y met le temps, la cousine Gertrude! grommela Gaspard; au sortir du bois je l'ai vue de loin, trottant menu et sautillant de pierre en pierre, comme si le sable du chemin n'était pas digne de toucher ses pieds de princesse.... Elle se sera sans doute arrêtée à caqueter avec le fils du fermier.

Honorine haussa les épaules.

— Fi donc, Gaspard, dit-elle, est-ce qu'une fille bien élevée fait attention à ces gens-là?

Gaspard éclata de rire.

— Faute de grives on mange des merles, et il faut bien que vous vous contentiez du seul gibier qui soit à votre portée.... Toi-même, ma sœur, pourquoi uses-tu les œufs du poulailler à fabriquer du lait virginal, si ce n'est pour que la blancheur de ton teint éblouisse ces gens-là?

— Des paysans! fit Reine, et son minois chiffonné prit une expression dédaigneuse.

— Je ne parle pas pour toi, Reine, continua Gaspard, je connais tes goûts; tu attends que le

fils d'un roi vienne à deux genoux t'offrir sa main, mais Gertrude est moins ambitieuse.

— Oui, elle est peuple, soupira la cadette, et elle se replongea dans sa lecture.

— Hélas ! dit Mme de Maupríé de sa voix languissante, elle a les idées que feu son père avait prises dans les garnisons. Le capitaine Jacques de Maupríé avait eu le tort de mépriser la profession de sa famille.... J'ai souvent ouï dire à votre pauvre père que, depuis le roi Henri IV jusqu'à 1830, tous les Maupríé avaient soufflé le verre... Un gentilhomme verrier ne devrait jamais quitter ses fourneaux ! Et elle lança un regard de reproche à Gaspard.

— Est-ce pour moi que vous dites cela, ma mère ? reprit celui-ci d'un ton rude ; pourtant si la verrerie des Bas-Bruaux a été vendue en justice dix ans après votre mariage avec mon père, je n'y suis pour rien, et vous en savez là-dessus plus long que moi.... Vous me répondrez que j'aurais pu travailler aux Senades, chez les du Tertre ; mais j'ai des préjugés, moi aussi, et je n'aime pas à servir chez les autres !

En entendant cette brève répartie, la veuve releva la tête ; ses yeux rencontrèrent ceux de son fils aîné et une légère rougeur colora ses joues flétries.

— A Dieu ne plaise, soupira-t-elle, que je vous adresse un reproche, Gaspard ! Vous étiez trop jeune lors de la faillite des Bas-Bruaux pour savoir comment les choses se sont passées, et je voulais justement vous dire que notre déconfiture ne serait pas arrivée si Jacques de Mauprié avait consenti à s'associer avec nous.... Mais le père de Gertrude n'avait pas le culte des traditions de famille, c'était un soldat, et sous un certain rapport, il est presque heureux que sa mort ait ramené ma nièce dans un milieu convenable.

— Heureux ! murmura Gaspard en se promenant de long en large, heureux !... pour Gertrude, c'est possible, mais pour nous, qui étions déjà réduit à la portion congrue, je ne vois pas quel bonheur l'arrivée de cette sixième bouche a pu apporter dans le ménage !

— Gertrude est doublement ma nièce, répliqua la veuve. C'était un devoir pour moi de recueillir la fille de Jacques de Mauprié et de ma propre sœur... Qu'eût dit le monde si nous l'eussions laissée à l'abandon ? Songez, Gaspard, que vous êtes son tuteur et que nous sommes responsables de son avenir.

— Morbleu ! s'écria Gaspard, vous me la baillez belle, avec votre responsabilité !.... N'aviez-vous pas assez à faire de surveiller Reine qui a

la tête farcie de romans!... Je ne parle pas d'Honorine, qui se garde toute seule, maintenant qu'elle est montée en graine....

Honorine eut un beau mouvement d'indignation et laissa tomber son filtre.

— Gaspard, commença-t-elle de sa voix la plus aigre, je ne répondrai pas à vos grossièretés, seulement....

Elle allait en dire long, quand Xavier, qui n'avait cessé de regarder dans la rue, tourna vivement la tête. « Voici Gertrude! » murmura-t-il, et tous se turent.

On entendit en effet un frôlement de robe et un pas léger dans le corridor, puis Gertrude entra dans la salle, son pot au lait à la main. Elle était blonde, svelte et pouvait avoir dix-neuf ans. Une fanchon de laine blanche posée en pointe sur ses cheveux abondants, encadrait l'ovale délicatement allongé de son visage, puis retombait sur ses belles épaules et sur sa poitrine doucement agitée. Elle avait couru; de folles mèches soyeuses, échappées à ses bandeaux, s'étaient soulevées et formaient une sorte d'auréole autour de son front. L'air froid du soir avait avivé les nuances roses de ses joues, et ses grands yeux brillaient comme de limpides aigues-marines. Tout en elle, depuis la ligne fière de sa

petite bouche aux coins retroussés, jusqu'aux mignonnes attaches de ses mains effilées et de ses pieds cambrés, révélait la finesse de sa race. Elle était si charmante, même à la maigre lueur de la lampe, que Xavier ne put retenir un geste d'admiration, ni ses cousines un regard de dépit.

— Tu es restée bien longtemps à la ferme? dit Honorine en lui prenant des mains le pot au lait.

— Suis-je en retard ? répondit Gertrude. Attends, je vais t'aider, et nous aurons bien vite rattrapé le temps perdu. — Elle se débarrassa de sa fanchon, et alla embrasser Mme de Mauprié qui lui tendit froidement sa joue.

— Figurez-vous, continua-t-elle, que j'ai rencontré l'oncle Renaudin !...

A ce nom, toutes les têtes se levèrent et chacun écouta d'un air plus attentif.

— Il suivait la chaussée de l'étang, poursuivit Gertrude, j'ai eu peur de me trouver avec lui face à face, et je suis restée à la lisière du bois jusqu'à ce qu'il eût passé.... Le pauvre homme ne peut presque plus marcher et j'ai dû attendre longtemps. Il se traînait tout courbé.... cela m'a serré le cœur !

— Je t'engage à t'apitoyer ! s'écria Reine; il a été si aimable pour nous tous !

— N'importe, c'est notre oncle.... Et il a l'air si cassé et si souffrant !

— Il se fait vieux, dit la veuve, on prétend même que son esprit se dérange. Il était pourtant bien alerte quand il est revenu à Lachalade, il y a dix ans.... Je vois encore sa taille droite drapée dans sa longue redingote, et son air imposant....

— Oui, interrompit Gaspard d'un ton sarcastique, cet air avec lequel il nous congédia brutalement dès notre seconde visite.... Il s'est conduit avec nous comme un manant !

— Oh ! Gaspard... fit Gertrude.

— Oui, comme un manant, je le répète, car je ne sais pas dorer mes paroles et je ne mâche pas ce que j'ai sur le cœur.... Je le hais !

— Il ne m'a pas mieux reçue que vous, reprit Gertrude, il ne m'a même pas laissée parler, quand j'ai été le visiter, à mon arrivée à Lachalade ; mais en le voyant se traîner péniblement ce soir sur le chemin pierreux, j'ai été touchée de pitié, et si j'avais osé je lui aurais offert mon bras jusqu'à sa porte.

— Oh ! tu es fine, toi ! s'écria Gaspard en ricanant.

— Ce n'est pas de la finesse, c'est du cœur ! répondit Gertrude blessée, et en même temps des larmes roulèrent dans ses yeux.

Xavier la regarda d'un air ému et charmé à la fois.

— Gertrude a raison, dit-il enfin d'une voix sourde, et j'aurais fait comme elle.

Gaspard le toisa des pieds à la tête.

— Silence, morveux, lui cria-t-il, quand on a du cœur on reste fier; il n'y a que les âmes basses qui pardonnent les injures !

— Gertrude, dit froidement la veuve en enfonçant une de ses aiguilles dans ses cheveux gris, la sensibilité ne doit jamais faire oublier la dignité; ton oncle t'a repoussée et nous t'avons accueillie, malgré nos ressources bornées. En insistant comme tu le fais, tu as l'air de ne pas t'en souvenir.

— Ma tante, ne le croyez pas ! s'écria Gertrude, et s'agenouillant près de la veuve, elle lui baisa les mains. — Vous avez été bonne pour moi, et mon cœur vous en remercie tout bas à chaque instant. En disant ces mots elle voulut passer ses bras autour du cou de sa tante, et répandre au dehors l'émotion qui gonflait sa poitrine, mais d'un geste, Mme de Mauprié écarta les mains de la jeune fille.

— Assez, mon enfant, tu sais que je n'aime pas les scènes sentimentales ! dit-elle sèchement.

Gertrude se sentit glacée, et refoulant sa ten-

dresse au fond de son cœur, elle s'en alla tristement s'asseoir près de la cheminée.

— Je ne veux faire de leçon à personne, poursuivit la veuve de son ton emphatique et tranchant, seulement je pense qu'une famille hospitalière et généreuse a droit à d'autres égards qu'un parent avare et dénaturé; et que se montrer tendre avec lui, c'est nous donner tort, à nous. Je ne fais point parade des sacrifices que je m'impose, mais personne n'ignore que nous vivons de privations depuis cinq ans; depuis cinq ans la vie est dure pour nous, — mes filles en savent quelque chose!...

Gertrude aussi ne l'ignorait pas. Elle était arrivée à quatorze ans dans la maison de sa tante, et depuis lors, elle avait silencieusement dévoré plus d'une humiliation. Elle se le disait, assise sur sa chaise basse, étouffant ses sanglots et brûlant aux ardeurs du brasier ses paupières gonflées de larmes. La brassée de bois vert qu'Honorine venait de jeter sur les chenêts, se tordait sur la braise et lançait de bruyants jets de flamme. Gertrude songeait aux pauvres femmes qui vont dans la forêt ramasser des branches mortes et rentrent le soir, courbées sous leur fagot. Elle pensait aux filles des charbonniers qui veillent toute la nuit, accroupies autour des fournaises

grondantes. Elle aurait voulu être l'une d'elles. Leur vie si pénible lui semblait moins misérable que la sienne. Elles, au moins, gagnaient leur journée, et personne ne leur reprochait le pain qu'elles mangeaient le soir... Pendant qu'elle pensait à toutes ces tristes choses, sa tante poursuivait impitoyablement l'énumération de ses bienfaits et la glorification de sa conduite. Une fois sur cette pente, elle ne s'arrêtait plus, mêlant dans son discours les choses les plus respectables aux détails les plus vulgaires. Elle parlait avec le même accent des souvenirs de famille, des devoirs de parenté et des menues privations qu'elle s'imposait : — on avait vendu le piano de Reine; elle avait supprimé son chocolat du matin; les bougies avaient été remplacées par de la chandelle, bien que l'odeur du suif lui fût insupportable... Puis venaient des retours mélancoliques vers les jours meilleurs d'autrefois, et des comparaisons navrantes entre le passé et le présent...

— Encore, ajouta-t-elle en terminant, tout cela ne serait rien si Reine et Honorine étaient établies.. Ah ! mes pauvres filles, je crains bien que vous ne coiffiez sainte Catherine !

Cette perspective mettait Reine en fureur.

— Et songer, s'écria-t-elle avec un geste de dépit, que si ce ladre d'oncle Renaudin avait voulu,

nous aurions pu faire un beau mariage. Cela lui aurait si peu coûté de nous doter... Il ne dépense rien et sa maison regorge de tout!

— Oui, soupira Honorine, lorsque nous lui avons fait visite pour la dernière fois, les armoires de la salle étaient ouvertes... Je vois encore les belles piles de linge et les paniers pleins d'argenterie...

— Et le cellier plein de provisions! ajouta la veuve.

— Et les meubles de soie entassés dans la chambre de réserve, murmura la cadette.

— Ah! dit Honorine, qui devenait enragée rien qu'en écoutant cette énumération, si l'oncle ne veut plus nous voir, c'est bien votre faute, à toi et à Gaspard! Il fallait l'adoucir et le gagner par des égards, tandis que vous l'avez irrité avec vos grands airs et vos plaisanteries. Au lieu de le traiter tout haut d'Harpagon, si Gaspard lui avait porté un lièvre de temps à autre, tout se serait raccommodé.

Gaspard bondit d'indignation.

— Moi donner un lièvre à ce pince-maille? Je préférerais le jeter à la gueule de Phanor!... Pour qui me prends-tu? Est-ce qu'un Mauprié se couche à plat ventre devant un héritage!... Tu sais le dicton : « Gueux et fier comme un verrier! »

Mon père l'était, et bon chien chasse de race. J'aimerais mieux crever dans un fossé que de mendier les bonnes grâces d'un croquant qui s'est enrichi en tondant ses moutons et ses débiteurs, et qui aujourd'hui encore trouverait à tondre sur un œuf... Assez sur ce chapitre, ne m'en parle plus et sers-nous à souper.

Le couvert était mis et la soupe au lait, préparée par Honorine, fumait dans la soupière. Ils s'assirent tous autour de la table couverte d'une toile cirée. Mme de Maupríé dit à haute voix le *Benedicite*, que Gaspard et Xavier écoutèrent debout, puis on n'entendit plus qu'un bruit de cuillers et de vaisselle.

Le souper était abondant, et on sentait que le bien vivre était le seul luxe auquel les Maupríé n'avaient pas renoncé. — Un pâté de lièvre dans sa terrine, un jambonneau dans sa gelée, une salade de mâches et un fromage du pays composaient le menu. Gaspard et sa mère l'arrosaient d'un petit vin du Verdunois; Xavier et les trois filles buvaient de la piquette. Tous avaient bon appétit, à l'exception de Gertrude qui se forçait pour avaler une bouchée, et qui semblait absorbée par ses réflexions. Gaspard, le dos au feu et son chien Phanor entre les jambes, mangeait comme quatre, buvait d'autant et semblait rassé-

réné par le rayonnement de l'âtre qui lui chauffait les reins, et les rasades de vin qui lui égayaient le cerveau. Sa mine s'était épanouie, son verbe tranchant s'était adouci, et parfois un large éclat de rire entrecoupait ses propos de chasseur. La conversation roulait le plus souvent sur les souvenirs du temps passé et sur les familles de verriers avec lesquelles les Mauprié entretenaient des relations de voisinage. Au dessert, Gaspard, mis complètement en bonne humeur, fredonna un air de chasse et conta ses exploits de la journée. Il était tard quand on se leva de table; Honorine et Gertrude enlevèrent le couvert et chacun s'apprêta à gagner son dortoir. Les trois jeunes filles allèrent embrasser Mme de Mauprié; Gaspard baisa bruyamment les joues de ses sœurs, puis s'avança vers Gertrude.

— Allons, petite cousine, dit-il en lui tendant la main, pas de bouderie !... Faisons la paix !

Gertrude le regarda fixement et répondit d'une voix brève :

— Cousin Gaspard, je suis fille de verrier, moi aussi, et j'ai de la rancune... Bonsoir.

Gaspard demeurait ébahi. Elle passa rapidement devant lui pour aller rejoindre ses cousines, puis elle s'approcha de Xavier et murmura, tout en lui souhaitant le bonsoir :

— J'ai besoin de te parler; sois demain de bonne heure à ton atelier.

II

Ainsi qu'elle l'avait dit à Gaspard, Gertrude était une vraie fille de verrier. Elle avait la spontanéité, la fierté, les colères violentes de cette race ardente et chevaleresque dont les types étranges tranchent si vivement sur le fond vulgaire et effacé des populations meusiennes. Venus, dit-on, de la Normandie, les gentilshommes verriers étaient établis en Argonne depuis un temps immémorial. On les y trouve déjà installés sous le règne de Philippe le Bel, qui, par lettre royale, datée de 1314, déclara que les gentilshommes de Champagne, travaillant aux verreries, ne dérogeaient pas à la noblesse. Ce privilége fut confirmé plus tard par Henri III, et Henri IV lui-même ne dédaigna pas de s'occuper des verriers. La manière dont ils lui furent présentés mérite d'être rappelée. — C'était au commencement de mars 1603, et le roi se rendait à Metz avec Marie de Médicis; comme on descendait la

côte des Chalaides, au sortir de Sainte-Menehould, plusieurs gentilshommes débouchèrent de la lisière du bois et coururent au-devant de la voiture. « Qui sont ces gens-là? demanda le roi. — Sire, répondit le postillon, ce sont des souffleurs de bouteilles... » Le Béarnais se mit à rire ; les mauvaises langues prétendent même qu'ils se permit sur leur compte une plaisanterie assez salée. La voiture ne s'arrêta pas, car il tombait une petite pluie fine, il *mousinait*, comme on dit dans le pays, et on avait déjà perdu beaucoup de temps à écouter la harangue des notables de Sainte-Menehould ; mais Henri IV fit prendre les placets des verriers, et peu de jours après leur accorda de nouvelles lettres patentes.

Ces gentilshommes, demi-artistes et demi-aventuriers, avaient été sans doute attirés dans l'Argonne par les ressources nombreuses que le pays offrait à leur industrie. Un sable pur y foisonnait dans les bruyères, et les bois, peu exploités, donnaient le charbon à discrétion. En outre, les retraites giboyeuses des défilés, les eaux poissonneuses de la Biesme, étaient faites pour retenir des gens qui aimaient la bonne chère et avaient toujours eu du sang de braconniers dans les veines. La forêt leur plaisait et ils y prospérèrent. Dès 1530, Nicolas Volcyr, historiographe

de Lorraine, vantait « les belles *voirrières* des boys d'Argonne. » Le dix-septième siècle fut leur âge d'or. Colbert avait augmenté leurs privilèges et assuré leur monopole. Ils inondaient de leurs bouteilles la Lorraine, la Champagne et la Bourgogne, gagnaient gros et dépensaient d'autant, faisant chère lie, menant grand train et ayant nombreuse lignée. Les aînés succédaient au chef de famille dans la direction de la verrerie, les cadets ne rougissaient pas de leur servir d'ouvriers ; quelques-uns cependant devenaient gens d'épée ou gens d'église ; l'un d'eux, Nicolas de Condé, fut de la Compagnie de Jésus et prononça une oraison funèbre du roi Louis XIII. Les filles épousaient des verriers du voisinage ou se faisaient religieuses. Dédaignés de la noblesse territoriale, qui raillait leurs occupations manuelles et les appelait des gentilshommes *de verre* [1], ils se tenaient fièrement à l'écart, ne frayant qu'avec leurs confrères, et rendant avec usure aux bourgeois, les mépris hautains des nobles familles du voisinage.

[1] « Petit gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités. »
(*Vers d'un poète du dix-septième siècle.*)

La révolution de 1789 porta un rude coup à leur prospérité en anéantissant leur monopole. Mais aujourd'hui encore, ils ont en grand mépris les roturiers qu'ils tiennent à distance et qu'ils appellent des *mâtins*; ils ne se marient guère qu'entre eux, et la fille d'un gentilhomme verrier ferait plutôt d'un bourgeois son amant que son mari. La plupart vivent très-pauvrement et ont adopté les mœurs et le costume des paysans au milieu desquels ils habitent; quelques-uns, fatigués de leur oisiveté, ont pris du service et sont devenus de bons officiers.

C'était ce qu'avait fait le capitaine Jacques de Maupriê, père de Gertrude; mais ses efforts pour tirer sa famille de l'ornière n'avaient pas réussi. Il était mort trop tôt, et Gertrude, confiée aux soins de sa tante, était précisément tombée dans ce milieu d'où le capitaine avait si énergiquement cherché à sortir. Comme on l'a vu plus haut, la veuve de Maupriê, qui vivait maigrement d'une rente viagère de deux mille francs, avait accueilli sa nièce sans enthousiasme, et la vie que l'orpheline menait à Lachalade était des plus pénibles. Sa nature expansive et affectueuse était sans cesse refoulée et froissée, tantôt par la rudesse de Gaspard ou les méchancetés de Reine et d'Honorine, tantôt par les glaciales rebuffades de la veuve. Un

seul membre de la famille, Xavier, lui avait toujours montré de la sympathie.

Xavier de Mauprié venait d'entrer dans sa vingt-troisième année. Il avait été élevé jusqu'à dix-huit ans au petit séminaire de Verdun et sa première impression, à son retour au logis, fut la vue de cette charmante cousine de quatorze ans qui lui sauta au cou le plus gentiment du monde. Mme de Mauprié avait eu l'espoir qu'il entrerait dans les ordres ; mais la vocation ne venant pas, Xavier s'en retourna à Lachalade sans avoir une idée arrêtée au sujet d'une carrière quelconque. La famille était trop pauvre pour le pousser dans un emploi public, sa mère n'eût jamais consenti à faire de lui un commerçant ; d'ajournements en ajournements, il resta à Lachalade, menant une vie dont l'inutilité lui pesait. Sous l'influence du milieu vulgaire dans lequel il grandissait, ses nerfs étaient devenus plus irritables, et son esprit de moins en moins communicatif. Gertrude seule aurait pu l'apprivoiser et le rendre expansif ; mais, avec elle, un autre sentiment arrêtait son élan et paralysait sa langue, — la timidité.

La grâce primesautière, l'esprit vif et naturel de la jeune fille imposaient à ce garçon sauvage et gauche. Il brûlait de confier à sa cousine les inquiétudes et les ambitions qui agitaient son âme,

et tout le temps qu'il était seul, il trouvait mille façons de traduire ses aspirations confuses ; mais une fois en face de Gertrude, les mots ne venaient plus. Il commençait une phrase, balbutiait en voyant les grands yeux de la jeune fille se fixer sur les siens, puis brusquement il s'arrêtait et redevenait silencieux. Plus Gertrude croissait en âge et plus Xavier se repliait sur lui-même ; celle-ci, découragée par les airs farouches et le ton parfois bourru de son cousin, commençait à imiter sa réserve. Ils se sentaient toujours sympathiques l'un à l'autre ; mais ils se parlaient peu, se bornant à échanger un sourire ou un regard, en signe de tacite alliance.

Humilié de son inaction, las des distractions du village et des ineptes conversations de ses sœurs, Xavier s'était consolé en se livrant à son goût très-vif pour le dessin. Comme son frère Gaspard, il s'était mis à courir les bois, mais ce n'était pas le même attrait qui le retenait dans les gorges de l'Argonne — Il était devenu amoureux de la forêt. — Les arbres aux attitudes majestueuses, les terrains mouvementés, la riche coloration des bruyères roses ou des fougères dorées par l'automne ; le monde toujours bruissant, gazouillant ou bondissant des insectes, des oiseaux et des fauves, tout cela le charmait et le passionnait. La

fée des bois l'avait touché de sa baguette de coudrier; elle l'avait ramené, séduit et asservi sous les voûtes verdoyantes de la forêt enchantée. Il y passait des journées entières à dessiner. Il avait fait connaissance avec les charbonniers et les sabotiers de la Gorge-aux-Couleuvres, et ces silvains demi-sauvages, tout possédés de l'eprit forestier, l'avaient initié aux mystères des bois. Le soir, au long des fournaises flamboyantes, le maître charbonnier lui avait appris le nom de toutes les essences d'arbres, le chant de toutes les espèces d'oiseaux; et c'était en voyant le sabotier de la Poirière tailler le hêtre et le bouleau, qu'une préoccupation nouvelle avait agité son esprit.

De l'admiration des belles choses au désir de les reproduire, la distance est courte. Xavier s'était tout à coup senti travaillé par ce besoin de création qui fait le tourment et la joie des organisations artistiques. Après s'être longtemps contenté de dessiner des arbres et des plantes, il fut pris du désir de serrer de plus près la réalité, tout en l'accommodant à certaines combinaisons idéales. La rustique industrie du sabotier Trinquesse fut pour lui comme une révélation. Il essaya à son tour de tailler le bois à sa fantaisie, et pria Trinquesse de lui apprendre

son métier. Il y fit bientôt des progrès surprenants, et non content de manier la *rouette* et le *paroir*, il s'aboucha avec le menuisier de Lachalade qui lui montra à dresser, à tourner et à assembler. Puis, son apprentissage terminé, il se procura les outils nécessaires et installa son atelier de sculpture sur bois dans un appentis adossé à la clôture du jardin.

C'était là qu'il passait des journées entières, tout absorbé par des tentatives auxquelles personne dans la famille ne s'intéressait, sauf Gertrude. Ce fut là qu'il vint attendre sa cousine au lendemain de la scène qui ouvre ce récit. Cette visite matinale, annoncée si brusquement et si mystérieusement par la jeune fille, l'avait préoccupé toute la nuit; il allait et venait dans l'atelier d'un air impatient, et son inquiétude se peignait sur sa physionomie aux traits mobiles. C'était, à cette époque, un garçon maigre et brun de taille moyenne et de mine rêveuse. Ses beaux yeux noirs, enfoncés dans l'orbite, avaient parfois l'air de regarder en dedans. Il ne portait pas sa barbe, et l'expression fine, un peu triste, de sa bouche ressortait mieux encore sur son visage soigneusement rasé. Les flammes sombres de ses yeux creux et la ligne rouge de ses lèvres expressives tranchaient vivement sur la pâleur

olivâtre de son teint, et donnaient un caractère saisissant à sa figure encadrée de longs cheveux noirs.

Il tressaillit tout à coup en entendant crier le sable de l'allée; un frôlement de jupe et un léger bruit de pas annonçaient l'arrivée de Gertrude. Il courut ouvrir à sa cousine et l'amena jusqu'auprès de l'établi où un petit poêle ronflait joyeusement.

— Je t'ai fait un bon feu, lui dit-il, assieds-toi là et chauffe tes pieds.... L'air est humide ce matin. — Tout en tourmentant un morceau de bois avec son ciseau, il la regardait d'un air embarrassé. Gertrude était restée debout près de l'établi. Ses lèvres étaient serrées, ses regards sérieux, et elle pressait nerveusement contre sa poitrine les pointes de sa fanchon.

— Comme tu es pâle ! s'écria Xavier.

— Je n'ai pas dormi, répondit-elle, j'ai pensé toute la nuit à une chose à laquelle je me suis décidée.

— Que veux-tu dire, Gertrude, et qu'y a-t-il de nouveau ?

— Je ne puis plus supporter la vie que je mène, Xavier, je ne le puis plus !... Je sens chaque jour davantage combien je suis ici à charge à tout le monde.

— A tout le monde ?.... interrompit Xavier en la regardant d'un air de reproche.

— Non, pas à toi! s'écria-t-elle en se rapprochant de lui, tu as toujours été bon pour moi, cousin Xavier. Mais les autres!.... Tu as entendu Gaspard, hier, et tu sais qu'il m'a prise en aversion.... Mes cousines sont méchantes avec moi et ma tante ne m'aime pas. Je fais pourtant ce que je puis pour qu'on m'aime, et je n'y réussis pas! Je sens que je leur pèse. Je ne suis qu'une enfant, mais j'ai de l'orgueil, moi aussi, et je souffre.... Je veux partir.

— Partir !.... Xavier laissa tomber son ciseau et demeura muet. Il regardait sa cousine sans pouvoir parler, et ses mains étaient toutes tremblantes. Pour lui, Gertrude était la seule joie de la maison, le seul point lumineux dans la vie grise et terne de tous les jours. — Partir ! reprit-il enfin d'une voix sourde, seule ! à ton âge !.... Y penses-tu ?

— Il y a longtemps que j'y pense, poursuivit Gertrude, et j'avais hésité jusqu'à hier soir, mais ce matin mon parti est pris. Je suis courageuse, je travaillerai. Voilà un an que je vais coudre chez la modiste du village ; c'est une bonne fille qui m'a appris ce qu'elle sait et qui s'est déjà occupée de me chercher une place à la ville.

— Elle l'a trouvée ? demanda-t-il avec anxiété.

— Oui, et c'est pourquoi je me suis décidée à te parler ce matin avant que tu ne partes pour les Islettes.... Voici une lettre que je te prie de mettre à la poste là-bas.

Xavier demeurait silencieux. Ses yeux sombres avaient pris une expression d'angoisse passionnée. Il contemplait tristement Gertrude qui s'était approchée du poêle et tendait vers la plaque de fonte ses petites mains glacées.

— Dans trois jours, reprit-elle, qnand tu retourneras aux Islettes, il faudra que tu aies la complaisance de passer de nouveau au bureau de poste. La maîtresse du magasin, où je désire travailler, doit répondre à cette lettre, poste restante, et tu me rapporteras sa réponse.

— Je ferai ce que tu demandes, dit-il en soupirant profondément, mais songes-y bien encore, Gertrude.... La vie est dure chez les autres !

— Je le sais, répondit-elle avec amertume.... Puis comme elle craignait de l'avoir blessé, elle lui prit la main et la serra.

— Merci, dit-elle, ami Xavier ! Garde-moi le secret jusqu'à nouvel ordre.

Elle avait les larmes aux yeux, et lui se sentait le cœur serré par une douleur poignante.

— Gertrude, s'écria-t-il, ne t'en va pas !

— Il le faut, mon ami.

— Gertrude ! répéta-t-il encore en lui secouant la main, et en même temps mille pensées confuses lui montaient aux lèvres. Ses yeux regardaient sa cousine avec une expression touchante. Si ces grands yeux sombres avaient pu parler, ils auraient dit : « Par pitié, ne t'en va pas, sois patiente et appuie-toi sur mon bras !... » Mais les yeux se contentaient de lancer des regards navrants, et Xavier n'osait pas révéler tout ce qu'il avait dans le cœur. D'ailleurs, son propre avenir était si obscur ! Le secours qu'il aurait pu offrir était beaucoup si on l'aimait, peu de chose s'il n'était pas aimé. Qui pouvait savoir si Gertrude l'aimait autrement que comme un compagnon d'enfance ?.... Si elle l'avait aimé plus sérieusement, aurait-elle songé à partir ?...

Il refoula en lui les mots prêts à jaillir.

— Soit, dit-il d'une voix étranglée, je ferai ta commission.

Gertrude le remercia de nouveau et quitta l'atelier. Accoudé sur son établi, Xavier la regardait à travers les vitres tandis qu'elle suivait légèrement les plates-bandes herbeuses. Elle avait disparu depuis longtemps déjà, qu'il était encore à la même place, la main appuyée sur son front,

roulant des pensées noires et découragées, pendant que le vent faisait tournoyer les feuilles sèches sur le gazon, et que les moineaux pépiaient dans les sapins. . . . .

Quatre jours après, Xavier qui revenait des Islettes aperçut au soleil couchant Gertrude qui l'attendait sur le pas de la porte.

— J'ai quelque chose pour toi, lui dit-il tristement, et il lui tendit une lettre qu'elle décacheta avec vivacité. Tandis qu'elle la lisait, Xavier appuyé contre la porte considérait le fin profil de la jeune fille éclairée par les rougeurs du couchant. Elle releva brusquement la tête, et il l'interrogea du regard.

— Tout est terminé, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, les demoiselles Pèche consentent à me prendre comme apprentie, et je dois être rendue à B... le 1er mars prochain.... Ce soir, je parlerai à ma tante.... Merci encore, Xavier.

Elle se retourna pour lui serrer la main, mais il s'était déjà enfoncé dans l'ombre du couloir, et elle l'entendit s'éloigner du côté du jardin.

Lorsque toute la famille fut réunie pour le souper, et que Gaspard eut allumé la lampe, Gertrude alla s'asseoir près de Mme de Maupríé et déplia silencieusement sa lettre. Au bruit du

papier froissé la veuve posa son tricot, et dit à sa nièce en lui dardant un regard froid :

— Qu'y a-t-il, Gertrude, et que me veux-tu ?

— Ma tante, commença la jeune fille d'une voix émue mais ferme, vous m'avez accueillie chez vous, et depuis cinq ans vous avez été pour moi une parente dévouée ; je vous ai imposé de lourds sacrifices et je vous en serai toujours reconnaissante..,

La veuve fronça les sourcils, piqua u neaiguille dans ses cheveux et s'écria d'une voix brève :

— Çà, où veux-tu en venir ?

— A vous annoncer, ma tante, que je ne veux pas abuser plus longtemps de votre hospitalité ; j'ai trouvé à B... une position convenable, et je viens vous demander la permission de l'accepter.

En même temps elle remit sa lettre à Mme de Mauprié. En entendant ces dernières paroles, Gaspard avait relevé brusquement la tête ; Honorine et Reine se regardaient et cherchaient tout bas quelle pouvait être cette position mystérieuse qui allait permettre à leur cousine de se produire à la ville.

« Cette chance-là ne m'arrivera jamais ! » songeait Reine dépitée. Xavier, les poings serrés sur

les tempes, les lèvres froides, regardait la lettre, sa mère et Gertrude. Un silence profond remplissait la salle.

La veuve ajusta ses lunettes et lut lentement, puis rejetant le papier avec dédain.

— Ainsi, dit-elle, tu veux te faire modiste ?...

Modiste !.... A ce mot, Honorine ébaucha un sourire de pitié et Reine poussa un soupir de soulagement; quant à Gaspard, il se remit à frotter son fusil et à siffler d'un air narquois.

— Oui, répondit Gertrude, je veux gagner ma vie honnêtement, et n'être à charge à personne.

Mme de Maupríé se mordit les lèvres.

— Tu as dix-neuf ans à peine, continua-t-elle, et je suis responsable de tes actes... Est-il convenable que je te laisse aller à dix lieues d'ici, dans une boutique où tu seras en compagnie de filles de rien, et exposée à tous les dangers d'une situation pareille ?

— Les demoiselles Pèche sont d'honnêtes filles, j'habiterai chez elles, et d'ailleurs je saurai me protéger moi-même.

— Et te payera-t-on suffisamment pour te faire vivre ?

— On me donnera, pour commencer, le logement et la table, répondit Gertrude en rougissant ;

jusqu'à ce que je gagne davantage, je vous prierai de m'envoyer une partie de la rente de six cents francs qui me vient de ma mère.

— Et si nous refusons?... Car tu oublies que Gaspard est ton tuteur.

— Alors, répliqua-t-elle d'un ton ferme, je m'adresserai à mon oncle Renaudin, qui est mon subrogé-tuteur et qui me fera émanciper.

Gaspard se mit à rire bruyamment.

— Eh! s'écria-t-il, laissez-la donc aller, ma mère... Le village n'est pas fait pour de pareilles duchesses. Il leur faut la ville pour étaler leurs grâces et faire l'admiration des marjolets qui flânent le dimanche sur les promenades !... Toutes ces mijaurées-là s'imaginent qu'à la ville on trouve encore des rois qui épousent des bergères, et voici Reine qui grille d'envie, elle aussi, de trôner derrière un comptoir !

Reine se redressa comme une guêpe en colère et lança à son frère un regard furibond.

— Reine est trop bien née pour songer à devenir une fille de boutique, dit la veuve, elle n'oubliera jamais qu'elle est une Maupríé...

A ces mots Gertrude sentit le rouge lui monter au front. Elle fit quelques pas vers sa tante ; ses yeux étincelaient et ses narines frémissaient.

— Madame, s'écria-t-elle d'une voix vibrante,

c'est vous qui oubliez étrangement l'histoire de notre famille... Vous parlez des Mauprié ! Lorsque mes ancêtres vinrent en Argonne, ils étaient pauvres et ne crurent pas déroger en soufflant le verre... J'entends faire comme eux et ne pense pas déchoir !...

Il y eut de nouveau un grand silence dans la salle. Gaspard regardait sa cousine d'un air ébaubi, et lorsqu'on se mit à table, Xavier serra fortement la main de Gertrude. Le souper fut maussade : Gertrude ne mangeait pas, Xavier était pensif et les autres ne disaient mot.

Lorsqu'on eut fini, Mme de Mauprié retint légèrement par le bras sa nièce qui se disposait à se retirer.

— Quand comptez-vous nous quitter ? lui demanda-t-elle.

— Je dois être au magasin le 1er mars, répondit la jeune fille, et je voudrais partir au moins la veille.

— Nous avons encore quatre jours jusqu'à la fin du mois, reprit froidement la veuve, je pense qu'ils vous suffiront... Bonsoir, ma nièce.

Elle s'apprêtait à lui tendre machinalement son front comme chaque soir, mais Gertrude se borna à la saluer et sortit sans ajouter une parole.

III

Le jour fixé pour le départ de l'orpheline était arrivé. Sa petite malle, cadenassée et ficelée, attendait dans le corridor le passage d'Herbillon le *brioleur*[1] qui devait la charger sur un de ses mulets, et accompagner la jeune fille jusqu'aux Islettes où passe le courrier de B... Il ne restait plus à Gertrude qu'une démarche pénible à faire, c'était sa visite d'adieu à l'oncle Renaudin. Cette visite lui coûtait, car le bonhomme était quinteux et recevait fort mal les visiteurs, surtout quand ceux-ci faisaient partie de sa famille. Néanmoins Gertrude se croyait obligée à ce dernier devoir. L'oncle Eustache était le frère de sa mère; et puis elle l'avait trouvé si faible, si vieilli, lorsqu'elle l'avait rencontré récemment... Qui pouvait dire si elle le reverrait jamais? C'est en songeant à toutes ces choses que, vers midi, Gertrude prit le chemin de la maison de son oncle.

Cette maison était une ancienne dépendance de

[1] Muletier.

l'abbaye de Lachalade, et on l'appelait encore l'Abbatiale. Elle était bâtie un peu en dehors du village, sur une éminence d'où l'on dominait la vallée de la Biesme, et elle comprenait, outre les bâtiments d'habitation, un grand jardin abandonné dont les murs croulants ne finissaient qu'à la lisière de la forêt. Le chemin qui allait du village à l'Abbatiale était bordé de peupliers mélancoliques et aboutissait à un grand mur triste dans lequel était pratiquée une porte cintrée, prudemment munie d'un guichet. C'est devant cette porte que Gertrude s'arrêta pour respirer, car son cœur battait fort et elle se sentait tout oppressée. Au bout de quelques minutes elle agita la chaîne rouillée de la sonnette. Un tintement plaintif réveilla l'écho de la cour sonore, un aboiement lointain y répondit, mais personne ne se montra. Enfin un bruit de sabots résonna dans la cour, puis une clef grinça dans la serrure et la porte s'entrebailla.

— Bonjour, Fanchette; puis-je voir mon oncle? demanda Gertrude à une vieille servante qui l'examinait d'un air revêche.

— Vous savez bien que M. Renaudin ne veut recevoir personne, répondit froidement celle-ci.

— C'est que je pars ce soir... pour longtemps, et j'aurais désiré lui dire adieu.

La servante, tenant toujours la porte à demi fermée, considérait la jeune fille d'un air soupçonneux.

— Allons, Fanchette, dit une voix d'homme, laisse donc entrer mademoiselle dans la cour... J'irai voir si elle peut monter là-haut.

En même temps le vieux garde Pitois ouvrit la porte toute grande et fit passer Gertrude, malgré les protestations de Fanchette. Les deux domestiques s'acheminèrent vers la porte du vestibule, en discutant aigrement. Gertrude les suivait toute décontenancée et regardait machinalement la cour solitaire avec sa ceinture de hauts bâtiments aux volets clos, son puits à la margelle usée et sa pelouse ovale bordée de buis, où un grand houx dressait son feuillage sombre et piquant, emblème de la maussaderie des hôtes du logis...

— Je vous dis que M. Renaudin ne la recevra pas ! marmonnait Fanchette.

— Encore faut-il s'en assurer, grommelait Pitois.

— Allez-y donc, vieil entêté ! s'écria-t-elle poussée à bout.

Ils étaient arrivés dans le vestibule, en face d'un escalier de pierre qui conduisait à la chambre de M. Renaudin.

— Eh bien ! Fanchette, dit une voix perçante et plaintive, que signifie ce vacarme ?...

En même temps l'oncle Renaudin parut sur les marches supérieures de l'escalier. Il était enveloppé dans une longue redingote râpée, ses doigts maigres s'appuyaient à la rampe de fer, son corps était courbé comme la lame d'une serpe et sa tête surplombait, montrant un crâne couronné de cheveux blancs, un long nez pointu et des yeux gris qui dardaient un regard méfiant.

— Que me veut-on ? répéta-t-il d'un ton bref, en apercevant une figure étrangère.

— C'est votre nièce, monsieur, dit Pitois.

— Je ne veux voir personne, murmura le vieillard d'un ton bourru.

— Mon oncle, commença Gertrude en s'avançant, je venais vous faire mes adieux... En même temps elle le regardait avec ses beaux yeux mouillés de larmes.

Le son clair de cette voix sympathique sembla frapper le vieillard. Il s'arrêta, dévisagea silencieusement sa nièce, puis, comme si quelque chose avait enfin tressailli au dedans de lui, sa figure prit une expression moins rébarbative.

— Tes adieux? reprit-il, tu quittes donc la maison du verrier ?

— Je vais à B..., répondit Gertrude.

— A B...! s'écria M. Renaudin. Les muscles de sa face parcheminée se détendirent et le nom de cette ville parut agir mystérieusement sur son esprit. Pitois, cria-t-il, laisse-la monter.

— Attrape! dit le garde triomphant, et il fit la nique à Fanchette qui s'éloigna d'un air grognon.

Quand Gertrude fut sur le palier : « Attends un moment, petite! » murmura son oncle. Il se traîna dans sa chambre où la jeune fille l'entendit clore à double tour les portes des armoires et les tiroirs d'un secrétaire. « Tu peux venir maintenant! » lui cria-t-il.

La pièce où elle entrait était entièrement lambrissée de chêne. Au fond, un grand lit carré à baldaquin de perse faisait face à la porte. De hautes fenêtres garnies de rideaux jaunis donnaient sur la vallée et les bois. M. Renaudin était assis dans son fauteuil de façon à avoir le secrétaire à portée de la main. « Viens te chauffer, » dit-il à Gertrude, en lui montrant une chaise près de la cheminée où deux pauvres tisons se mouraient dans un monceau de cendres. Il attisa un moment le brasier, puis fixant de nouveau ses yeux perçants sur la jeune fille :

— Dis-moi, reprit-il, que vas-tu faire à B...?

— Je vais y apprendre un métier, mon oncle, afin de gagner ma vie.

La figure de l'avare s'éclaircit un peu.

— Bien ! fit-il, tu veux travailler.... Bien cela, petite, et d'autant mieux que ce n'est pas dans les habitudes de ta famille... Et les Maupri é te laissent partir sans regret, hein?

— C'est moi qui ai demandé à m'en aller ; je ne voulais pas abuser de l'hospitalité de ma tante... Il faut apprendre à se suffire à soi-même, quand on est pauvre.

— Pauvre !... pauvre ! grommela le vieillard qui crut saisir un reproche dans ces derniers mots, à qui la faute?... Si ta mère et ta tante m'avaient écouté autrefois, elles n'auraient pas épousé leurs *hâzis*[1] de verriers, et elles s'en seraient mieux trouvées... Enfin, continua-t-il en se radoucissant, tu as pris le bon parti, qui est de travailler quand on est jeune... C'est comme cela que j'ai fait ; j'ai quitté Lachalade à ton âge, avec mon paquet sur le dos... J'allais à B..., comme toi... Eh ! eh ! il y a eu de cela quarante-deux ans à la Chandeleur dernière...

Il poussa un soupir, croisa ses longs doigts sur ses jambes et se mit à regarder le foyer à demi éteint où scintillaient parfois encore quelques

[1] *Hâzi*, brûlé, racorni, nom que les paysans donnent aux gentilshommes verriers.

points lumineux. Cette allusion à sa jeunesse l'avait rendu songeur; il resta longtemps silencieux. Gertrude embarrassée ne savait si elle devait rester. A un mouvement qu'elle fit pour quitter sa chaise, M. Renaudin releva la tête.

— Quoi ! tu veux déjà partir, s'écria-t-il... Attends encore un peu, je n'ai pas tout dit.

Il contempla un moment la jolie figure étonnée et attentive de sa nièce; on eût dit que ses regards se rafraîchissaient en se reposant sur ces cheveux soyeux, sur ces yeux limpides et rêveurs, sur cette petite bouche souriante... Il se leva péniblement et effleura de sa main ridée et tremblante les bandeaux crêpelés de Gertrude.

— Comme tu as de beaux cheveux blonds! soupira-t-il. Va, rassieds-toi encore un peu; mes yeux ne sont pas souvent réjouis par la vue de la jeunesse... Arrête-toi un peu ici. Qui sait quand nous nous reverrons?

Il secoua tristement la tête, et il y eut de nouveau un moment de silence. On entendait la bise se lamenter dans la cage de l'escalier.

— Écoute le vent, reprit-il... Rassieds-toi et chauffe tes petits pieds... Attends, je vais mettre du bois au feu et te faire une bonne flambée.

Il attisa le brasier et jeta sur les chenets une

brassée de menu bois qui pétilla en lançant une flamme claire.

— Eh ! eh ! dit-il en étendant ses mains devant le foyer, c'est gai, un bon feu, cela vous ragaillardit... C'est bien à toi, Gertrude, d'être venue me faire visite.

— Et pourtant, répondit Gertrude un peu apprivoisée et demi-souriante, et pourtant vous ne m'aviez guère encouragée...

— Oui, c'est vrai... Je me disais : « La caque sent toujours le hareng, » et je te jugeais d'après tes grandes pecques de cousines ; mais tu ne leur ressembles pas, tu es tout autre... Tu ressembles...

Il s'arrêta, passa la main sur son front jauni et poussa un long soupir.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis content de ton courage et de ta bonne envie de travailler... Mais tu ne m'as point dit ce que tu comptes faire à B... ?

— Je veux y apprendre le métier de modiste.

M. Renaudin tressaillit et murmura en se parlant à lui-même : « Modiste... à B...? Il y a des ressemblances singulières ! »

Et comme si cette réflexion l'avait replongé dans de profondes méditations, il tourna la tête du côté de la cheminée. La flamme dansait sur les

chenets en formant mille fantastiques images, et au dehors la bise se lamentait toujours. Était-ce la plainte du vent qui réveillait de vieux souvenirs, ou bien le vieillard revoyait-il dans les arabesques de la flamme les fuyantes apparitions d'une époque lointaine?... Il étendait ses mains vers le brasier, puis il les passait sur son front comme pour réchauffer sa mémoire engourdie. Sa figure s'était attendrie et ses yeux étaient devenus humides.

— Tu auras grand froid sur la route, ma pauvre enfant! reprit-il tout à coup... Aie soin de bien te couvrir!... En vérité, il y a des ressemblances singulières!... En te regardant et en entendant la bise de mars, il me semble revoir une pauvre enfant comme toi, qui s'en allait seule aussi dans la froidure et le vent... Écoute, dit-il en s'animant, laisse-moi te donner un conseil... Quand tu seras là-bas, à la ville, veille bien sur ton cœur! A ton âge, on ne demande qu'à aimer; défie-toi de ceux qui te diront que tu es jolie!... Ne donne pas ton cœur avant d'avoir au doigt un bel anneau de mariée. Veille sur toi; les hommes sont égoïstes et ne valent rien!...

Il s'était levé, tout surexcité, l'expression étrange de sa figure effraya Gertrude :

— Mon oncle, dit-elle, il est temps que je prenne congé de vous; je vais jusqu'aux Islettes

à pied, et le brioleur Herbillon m'attend pour charger ma malle.

— Allons ! fit-il en abaisant la voix, merci de ta visite, Gertrude ! Avant de partir, mets-toi là et écris-moi lisiblement ton adresse à B...

Elle lui obéit, et pendant qu'elle écrivait, il ouvrit son secrétaire :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles sans rien emporter de moi. Tiens !

Il lui glissa dans la main un double louis :

— Serre-le bien, c'est de l'or... C'est beau et bon comme un rayon de soleil, et c'est plus rare ! Ne le montre à personne ici, et promets-moi, si j'ai besoin de toi quelque jour, de revenir dès que je t'appellerai.

— Je vous le promets, mon oncle, répondit-elle toute émue !

— Maintenant laisse-moi baiser tes cheveux blonds... Là... Bon voyage, petite Gertrude, et merci... Ta visite m'a fait du bien...

Il l'accompagna jusque sur l'escalier :

— Ne dis rien à tes cousines ! lui cria-t-il encore.

Quand Gertrude arriva au logis de sa tante, les *sonnailles* des mulets retentissaient déjà dans la descente de la Louvière.

— Eh bien ! lui demandèrent à la fois Reine et

Honorine, comment t'es-tu tirée de la visite à l'oncle Renaudin ?

— Il m'a bien reçue, répliqua-t-elle brièvement, et il est meilleur qu'on ne le dit.

Gaspard était parti dès le matin pour la chasse, Mme de Mauprié et ses filles étaient seules dans la salle. Gertrude courut à l'atelier espérant y trouver Xavier, mais l'appentis était vide. « Où peut-il être? » se demandait-elle et elle se sentait le cœur gros. Elle parcourut du regard l'étroit réduit où s'étaient passées les seules bonnes heures de sa jeunesse. Elle fit un adieu silencieux aux vitraux verdâtres, aux dessins accrochés au mur, aux outils rangés le long de l'établi... Le bruit des *sonnailles* s'était rapproché.

— Gertrude, cria la voix stridente d'Honorine, voici le brioleur !

Elle se hâta d'accourir et questionna ses cousines sur Xavier, Reine haussa les épaules et répondit négligemment :

— Il court les bois sans doute.

Gertrude sentit des larmes lui monter aux yeux. Elle était habituée aux façons bizarres de son cousin, mais cette absence dans un pareil moment lui semblait impardonnable. — On avait chargé son bagage à dos de mulet. La veuve n'eut

pas un moment d'expansion, et son baiser fut aussi froid que d'habitude.

— Au revoir, ma nièce, fit-elle solennellement.., que Dieu vous garde!

Gertrude embrassa ses deux cousines.

— Nous t'écrirons là-bas et tu nous enverras des chapeaux! lui dit Reine.

Ce fut la seule marque d'intérêt que Gertrude emporta de la maison de sa tante...

Dans la chambre haute de l'Abbatiale, le vieil oncle Renaudin était resté tout absorbé par les souvenirs que la visite de sa nièce avait réveillés. Il s'était rassis dans son fauteuil et demeurait immobile, les coudes sur les genoux et le front dans les mains. La belle flambée allumée en l'honneur de Gertrude s'était éteinte et l'âtre ne contenait plus que des cendres grises; mais dans les corridors de la vieille maison le vent de mars gémissait toujours. Peu à peu on entendit au dehors, dans l'éloignement, un bruit de grelots. Le vieillard se leva, poussa un soupir et se mit à fouiller les tiroirs de son secrétaire. Dans un coin il trouva un objet de petite dimension soigneusement enveloppé de papier de soie. C'était une ancienne lorgnette de spectacle avec trois tuyaux de cuivre doré et une garniture d'ivoire. On ne s'en était pas servi depuis longtemps, car les tuyaux

jouaient difficilement les uns dans les autres. M. Renaudin nettoya les lentilles avec un chiffon, ajusta les tuyaux, et s'approchant de l'une des fenêtres, braqua la lorgnette sur la campagne. De l'embrasure où il se tenait on pouvait voir l'extrémité du logis de Mauprié, l'angle du jardin, puis la route blanche serpentant au long des bois et des prés, dans la direction des Islettes.

Le bonhomme distingua bientôt les mulets avec leur charge de charbon, puis le chien courant de l'un à l'autre, puis le brioleur chevauchant sur la dernière mule et fermant la file. Gertrude enveloppée dans un châle gris et coiffée d'une capeline bleue, cheminait à côté de lui.

— Voici la petite ! murmura Renaudin, comme elle marche bravement sur les cailloux de la route ! Les Mauprié l'ont laissée partir seule... Ses nobles cousines n'ont pas daigné l'accompagner jusqu'aux Islettes ; le hâle aurait gâté leur précieux teint !... Les pécores... Heureusement Gertrude ne leur ressemble pas.

Courbé vers la fenêtre, le front appuyé contre la targette glacée, il clignait un œil, et de l'autre suivait les détours de la route à travers la lorgnette. Au dehors, le vent secouait les branches décharnées et les pièces de toile pendues à des

cordes dans les clos du voisinage. La girouette du toit virait et grinçait furieusement.

— Quel vent! murmurait le vieillard, elle a bien fait de cacher ses cheveux blonds. Elle marche bravement; elle est vaillante et elle a du cœur.... Tant mieux!

Il la suivait toujours avec un redoublement d'attention à mesure que la distance rendait les images moins distinctes. Tout à coup une brume mystérieuse brouilla les objets et il ne vit plus rien... Une buée humide voilait le verre de la lunette. Les mains de M. Renaudin tremblaient. Il les porta à ses paupières, à ses yeux si longtemps secs comme son cœur, et il y trouva des larmes...

Gertrude aussi, sur la route balayée par la bise, avait des pleurs dans les yeux. Elle écoutait pensivement le bruit berceur des *sonnailles*, elle regardait le ciel où de longs nuages couraient avec une hâte furibonde, le taillis où les chênes entre-choquaient leurs branches encore couvertes des feuilles de l'an passé, les oseraies rougeâtres qui bordaient le cours de la Biesme; puis elle se sentait un poids plus lourd sur le cœur, et cherchant la cause de ce redoublement de peine, elle la trouvait dans l'absence étrange de Xavier. « Pourquoi n'est-il pas venu me serrer

la main? » se demandait-elle. Cet oubli lui paraissait tellement inexpliquable, qu'elle n'eût pas été étonnée de voir tout à coup Xavier sortir du bois et accourir au-devant d'elle. A chaque point noir qui apparaissait au loin : « Est-ce lui? » se disait-elle. — Puis le point grandissait, et c'était un cantonnier cassant des pierres ou un mendiant courbé sous sa besace, qui cheminait en comptant sa recette de vieux sous.

Le brioleur Herbillon, qui était un brave homme et qui la voyait triste, essayait de la distraire en lui contant des histoires de chasse. De temps à autre, tout en talonnant son mulet, il entonnait une vieille chanson du pays, à laquelle les tintements des *sonnailles* formaient un accompagnement naturel. En sa qualité de brioleur, il savait des chansons de toute sorte et de toute provenance; tristes, gaies ou gaillardes ; chansons de noce et chansons de métier, refrains de soldats ou complaintes de bergers. — Il en dit une surtout qui remua le cœur de Gertrude, tant l'air lui semblait doux et tant quelques-unes des rustiques paroles s'accordaient avec sa situation :

« Mon Dieu, mon Dieu, que je suis aise
Quand j'ai ma mie auprès de moi !
Je la prends et je la regarde :
O ma mignonne, embrasse-moi !

— Comment veux-tu que je t'embrasse?...
Tout chacun dit du mal de toi,
On dit que tu vas à la guerre,
Servir dans les soldats du roi.

— Ceux qui t'ont dit cela, ma belle,
Ne t'ont dit que la vérité;
Mon cheval est là à la porte,
Et tout sellé et tout bridé...

— J'ai tant pleuré, versé de larmes,
Que les ruisseaux ont débordé;
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Quatre moulins en ont viré... »

Gertrude à son tour fondait en larmes aux sons de cette complainte rhythmée par la voix chevrotante du brioleur. Celui-ci vit que son remède produisait un effet contraire à celui qu'il avait espéré, et il s'arrêta court.

« Voyons, dit-il, mademoiselle Gertrude, ne vous laissez pas aller ainsi à votre envie de pleurer. Je sais bien que ça soulage le cœur, mais ça gâte les yeux quasiment comme la fumée de bois vert. Allons, allons, hardi!.. Montrez que vous êtes brave à l'égal de feu votre père.... Aussi bien, nous voici au bourg et il ne faut pas que les gens des Islettes vous voient pleurer comme une petite fille.

On était arrivé en effet, et déjà l'auberge se

montrait avec son escalier de pierre, son enseigne balancée par le vent, et sa remise pleine de chevaux de roulier. Gertrude essuya ses yeux, le brioleur déchargea la petite malle, serra la main de la jeune fille et prit congé. La voiture ne devait pas tarder ; Gertrude s'assit sur le banc de l'auberge, et elle n'y était pas depuis cinq minutes, lorsque tintèrent les grelots du courrier qui descendait au galop la côte de Biesme.

Les chevaux s'arrêtèrent tout fumants devant l'auberge. On lia la malle derrière la capote, et déjà Gertrude s'apprêtait à monter, quand elle entendit son nom prononcé par une voix bien connue... Celui qu'elle n'espérait plus, Xavier sortit d'une maison voisine et s'élança vers elle.

— Ah ! s'écria Gertrude en lui tendant la main, je savais bien que tu ne me laisserais pas partir ainsi !

Xavier semblait très-ému ; ses yeux noirs brillaient et la course avait coloré ses joues.

— J'ai eu peur de ne pas arriver à temps ! dit-il enfin.

— Pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à la maison ?

Il secoua la tête et plongea ses yeux dans ceux de sa cousine :

— Je ne voulais pas te faire mes adieux devant ma mère et mes sœurs. J'avais besoin de te ser-

rer les mains à mon aise, loin des regards indifférents... Et puis... Il s'arrêta.

— Et puis? fit Gertrude en souriant.

— Et puis j'avais peur de montrer aux autres tout le chagrin que j'ai de te voir partir!

Il détourna la tête et, comme s'il avait été honteux d'en avoir trop dit, il reprit avec brusquerie :

— D'ailleurs, je voulais te donner ceci, et le serrurier des Islettes n'en avait pas terminé la monture.

Il déchira le papier qui enveloppait un petit coffret de chêne sculpté, puis il le tendit à sa cousine.

— C'est le premier essai dont je ne sois pas trop mécontent... Garde-le pour y mettre tes aiguilles et tes écheveaux.

Elle souriait. Il ouvrit le coffret et y prit un bouquet de violettes et d'anémones sauvages, — les premières de la saison.

— Tiens, continua-t-il, voici encore des fleurettes que j'ai cueillies pour toi dans un ravin exposé au midi.

Gertrude sentait des larmes lui monter aux yeux.

— Merci tout plein, ami Xavier, dit-elle en lui serrant de nouveau la main... Tu me gâtes!

— En voiture ! en voiture ! cria le conducteur qui s'impatientait.

Gertrude monta.

— Pense un peu à moi, là-bas ! murmura encore Xavier d'une voix brisée.

Elle répondit en agitant la main et en aspirant longuement le parfum des fleurettes.

— Hue, la Grise ! Hardi, Blond !... s'écria le conducteur en faisant claquer son fouet. L'attelage prit le trot et la voiture disparut bientôt dans les vapeurs de la nuit brunissante.

IV

Hop! hop!... A travers les hautes forêts de l'Argonne la voiture passait au trot, et la faible lueur des lanternes éclairait vaguement les profondeurs boisées où la brume flottait sur la cime des chênes. Parfois une éclatante et soudaine illumination flamboyait parmi les arbres de la lisière. De larges embrasures se découpaient en noir sur un fond lumineux, et vers le ciel s'élançaient de hautes cheminées surmontées d'une fumée rougeâtre. — C'était une verrerie... Les

baies des fenêtres laissaient voir des ombres fantastiques s'agitant dans cette lumière incandescente et remuant des matières embrasées au bout de longues cannes de fer... C'étaient les verriers, les *hâzis* maigres et brûlés par les flammes d'enfer de leurs *ouvreaux* nuit et jour allumés... Et Gertrude songeait à la maison de sa tante, à l'appentis couvert de tuiles moussues et à Xavier. Elle revoyait ce dernier accoudé sur son établi, le menton dans sa main, pensif, concentré, les yeux tournés vers une vision intérieure. Elle le voyait aussi courant dans les bois à la recherche des premières fleurs de la saison, elle entendait encore l'accent profondément triste de sa voix, lorsqu'ils s'étaient dit adieu devant l'auberge... Quelle étrange nature et qu'y avait-il réellement au fond de ce cœur obscur? Sous cette enveloppe dure et difficile à pénétrer, Gertrude devinait une féconde source de tendresse qui jaillirait peut-être un jour. — Et en pensant à toutes ces choses, elle pressait contre ses lèvres le petit bouquet d'anémones, le sauvage bouquet noué avec un brin d'herbe et qui sentait les bois et le printemps.

Hop! hop!... Sur la route blafarde, parmi de grandes plaines nues et crayeuses, la voiture roulait, et les sabots des chevaux heurtant les cail-

loux faisaient jaillir des étincelles. Le ciel terne et sans étoiles bordait confusément un horizon monotone. Parfois la masse noire d'une ferme endormie se dressait sur la berge du chemin, ou bien, dans les champs, on entrevoyait un parc de moutons avec la maison roulante du berger... Et Gertrude songeait à la vie errante du régiment, quand elle suivait son père d'étape en étape, blottie dans un coin de son manteau, bercée par le roulement du fourgon ; elle se souvenait que parfois un gros baiser du capitaine Jacques la réveillait à demi, et qu'entre les plis du manteau elle distinguait un coin du ciel étoilé... Ah ! les bons baisers donnés à plein cœur, il y avait longtemps qu'elle ne les connaissait plus. Les petits soins paternels, les dorloteries et les câlineries du réveil, les intimes babillages du coin du feu, tout cela était bien loin !...

Ho, la Grise ! holà, Blond... On était arrivé au relais. Des lumières couraient aux croisées de l'auberge ; la porte de la remise s'ouvrait, un garçon d'écurie dételait les chevaux tout fumants et en amenait de frais. Le facteur s'avançait lourdement avec sa sacoche pleine de lettres; une commère recommandait un paquet au conducteur; un homme courbé sous le poids de deux seaux remplis au réservoir prochain se dirigeait

lentement vers l'auge. Par la porte ouverte de l'auberge on voyait un bon feu flambant, on entendait de gros rires et le choc des verres... Au dehors le vent sifflait contre les rideaux de la capote, et Gertrude se sentait plus seule que jamais. Elle enviait les gens qui se chauffaient au feu de l'auberge, et ceux qui dormaient dans les maisons du village après une rude journée de labeur; elle se disait qu'elle n'avait plus de *chez elle*, plus de foyer, plus de maison !..

En route!... et la voiture reprenait le trot. — Encore des champs à perte de vue, des sillons nus, des chaumes frissonnant au vent, de petits villages assoupis et blottis autour de leur clocher. Encore de grands bois sombres où l'écho répercutait le bruit des roues et les claquements du fouet, puis la voiture enrayée glissa rapidement sur une longue pente. De grands prés s'étendaient au long d'une rivière bordée de peupliers, un moulin apparaissait avec son bief rempli d'eau, des coteaux de vignes dessinaient vaguement leurs formes arrondies, et, au loin, sur une colline, des centaines de lumières scintillaient.. c'était la ville. — Les chevaux redoublèrent de vitesse, le conducteur fit claquer son fouet avec frénésie et on traversa les faubourgs... Encore un pont, une large rue plantée d'arbres, puis la

voiture s'arrêta brusquement devant un bureau de messageries. On était à B....

Gertrude descendit tout engourdie. Il était trop tard pour aller frapper à la porte des demoiselles Pêche ; elle prit une chambre à l'auberge voisine, s'y barricada et essaya de dormir. Le sommeil ne vint que tard, et lorsqu'elle s'éveilla, il faisait déjà grand jour. Un rayon de soleil pénétrait dans la chambre et on entendait une sonnerie de cloches sur la colline. Ce sourire du soleil et cette chanson des cloches lui redonnèrent du courage, elle s'habilla rapidement et se fit conduire chez les modistes.

Dans l'atelier des demoiselles Pêche, le poêle de faïence, allumé dès le matin par la vieille servante Scholastique, commençait à répandre une douce chaleur et les ouvrières étaient déjà à la besogne. L'atelier, contigu avec le magasin où on recevait les pratiques, était éclairé par deux fenêtres donnant sur la rue Entre-Deux-Ponts, la plus animée et la plus commerçante des rues de B.... L'ameublement était des plus simples : — Au milieu, une grande table ronde, autour de laquelle se rangeait le menu fretin des apprenties; de chaque côté du poêle, de grandes armoires où l'on serrait les coiffures confectionnées ; çà et là, des chaises emcombrées de cartons ; pour tout

ornement, une statuette de la Vierge coloriée en rouge et en bleu, tenant encore à la main un raisin desséché, offrande de la Notre-Dame d'août; puis, en guise de pendant, une naïve image d'Épinal, représentant les Vierges sages et les Vierges folles et se déroulant aux yeux des apprenties comme une pieuse et salutaire invitation à la vertu. — Devant chaque fenêtre, sur une sorte d'estrade, se dressaient les deux maîtresses-chaises de Mlle Hortense Pêche, l'aînée, et de Mlle Héloïse, sa principale ouvrière. Mlle Héloïse était une fille de vingt-quatre ans, adroite, remuante et s'entendant à tout. Elle était grande, bien faite, très-blanche, très-vaine de ses yeux noirs et de ses cheveux bruns abondants. Curieuse, hardie, ingénument orgueilleuse, folle de spectacles forains et de toilette, mauvaise langue et bon cœur, elle représentait le type de la grisette de B...., — une race qui se perd.

A travers les cartons, les chaises et les *têtes à bonnet*, passant de l'atelier au magasin et du magasin à un ouvroir de couturières, Mlle Célénie Pêche allait et venait, brandissant une aune dans sa forte main, s'agitant sans cesse et ne se reposant jamais. Les deux sœurs faisaient un contraste complet : — Mlle Hortense, qui frisait la cinquantaine, ronde, replète, avec des yeux à fleur de

tête et un tour de cheveux bruns sous son bonnet à tuyaux, était l'image du calme et de la prudence. Mlle Célénie était grande, robuste et taillée comme un homme : sa taille plate, sa voix mâle et toujours grondante, ses bras osseux et ses grosses mains rouges ajoutaient encore à l'illusion ; mais elle était bonne fille, oubliait vite ses colères et n'aurait pas fait de mal à une mouche. La nature, qui avait si maltraité les deux sœurs au point de vue plastique, leur avait donné, par une juste compensation, un goût sûr et des doigts de fée. Les chapeaux montés par Mlle Hortense et les robes coupées par Mlle Célénie étaient renommées à dix lieues à la ronde, et les demoiselles Pèche avaient la plus belle clientèle de l'arrondissement. Très-pieuses, en dépit des rubans et des toilettes de bal, elles s'efforçaient de se faire pardonner leurs occupations mondaines en prodiguant des soins assidus à la congrégation du Rosaire, dont elles étaient directrices. Mlle Hortense réservait pour la chapelle de la Vierge du Pont ses plus belles fleurs artificielles, et de ces mêmes mains qui avaient trop largement échancré un corsage de bal, Mlle Célénie, les jours de Fête-Dieu, portait fièrement en tête du cortége la lourde bannière de la congrégation. — En résumé, c'étaient de braves filles, actives comme des abeilles et courageuses comme

des fourmis ; chacun les estimait, et Gertrude ne pouvait tomberen de meilleures mains.

Ce matin-là, Mlle Célénie était plus agitée que jamais.

— C'est aujourd'hui que doit arriver la nouvelle ouvrière, dit-elle à sa sœur, puis, s'appuyant sur son aune comme sur une canne : — J'espère, mesdemoiselles, que vous n'allez pas prendre vos grands airs, et que vous vous montrerez bonnes et serviables... Où la caserons-nous, Hortense ?

— Je crois, répondit l'aînée, qu'on pourrait lui faire une petite place à côté d'Héloïse, près de la fenêtre...

La grande Héloïse releva vivement la tête :

— Près de *ma* fenêtre, fit-elle d'un air piqué, et pourquoi donc pas à la table ronde ? Cette demoiselle est une apprentie, après tout !...

— Nous devons des égards à sa position, reprit tranquillement Mlle Hortense.

— Oui, elle est noble ! répliqua Héloïse en pinçant dédaigneusement les lèvres. Puis, après un moment de réflexion elle ajouta : — C'est drôle tout de même qu'une demoiselle dans sa position soit obligée de travailler pour vivre...

— Elle est orpheline, dit Mlle Hortense, et sa situation n'en est que plus intéressante...

— N'importe, poursuivit obstinément Héloïse,

on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a là-dessous quelque chose de louche !...

— Héloïse, s'écria sévèrement Mlle Célénie, pas de jugements téméraires, s'il vous plaît... Cette jeune fille m'est recommandée et je n'entends pas qu'on fasse courir de sottes histoires sur son compte.

— Je crois que la voici, dit Mlle Hortense qui venait de jeter un coup d'œil dans la rue.

Au même moment, la sonnette du magasin se mit à tinter, et Mlle Célénie alla ouvrir. C'était en effet Gertrude. Scholastique se chargea de son modeste bagage et la modiste montra à la jeune fille la chambre qu'elle devait occuper au second étage ; puis, après l'avoir mise au courant des habitudes de la maison et l'avoir forcée à boire une tasse de lait chaud, Mlle Pêche la cadette, toujours armée de son bâton à auner, introduisit Gertrude dans l'atelier. A son entrée, les ouvrières, dont le babil à mi-voix produisait un bourdonnement pareil à celui d'un essaim de mouches, se turent subitement et se mirent à considérer la nouvelle arrivante qui saluait, souriait et rougissait à la fois. Bientôt leurs regards témoignèrent une admiration qui déplut fort à la grande Héloïse. La première ouvrière n'avait pu charitablement s'empêcher de rêver une Gertrude gauche,

revêche et guindée. Celle qui arrivait était tout le contraire; en outre, elle avait de magnifiques cheveux blonds et le plus joli teint du monde. — Ce sont là de ces déceptions qu'une femme supporte généralement assez mal, et la grande Héloïse ne se piquait pas de stoïcisme.

M[lle] Hortense baisa doucement Gertrude au front et lui souhaita la bienvenue, puis, comme la jeune fille manifestait le désir de commencer à se rendre utile :

— Tenez, dit M[lle] Pèche, allez trouver M[lle] Héloïse, elle vous mettra au courant de la besogne.

Les grands yeux de Gertrude parcoururent l'atelier.

— Là, près de la vitre, prenez un tabouret! lui cria la grosse voix de M[lle] Célénie, et en même temps, avec son aune, la sœur cadette désignait l'estrade d'Héloïse. Celle-ci, piquée de ce que Gertrude n'avait pas deviné du premier coup qui elle était et ce qu'elle valait, prit son air le plus imposant.

— Vous voulez de la besogne, mademoiselle, commença-t-elle avec dignité, dites-moi d'abord ce que vous savez faire...

— Peu de chose, répondit Gertrude en souriant, mais j'ai de la bonne volonté, et avec vos conseils... En même temps elle regarda Héloïse

et son regard à la fois si doux et si profond, son regard et le son de sa voix opérèrent comme un charme. Héloïse se sentit gagnée et amollie ; elle quitta son grand air et donna d'assez bonne grâce ses instructions à la débutante.

A midi, quand sonna la cloche de la Tour de l'horloge, les ouvrières s'en allèrent dîner, et dès qu'elles furent dehors, la conversation roula sur Gertrude. Toutes les fillettes regardaient Héloïse et attendaient qu'elle donnât son avis ; mais l'imposante *première* se bornait à écouter silencieusement. A la fin, une apprentie ayant vanté les beaux yeux de la nouvelle venue, Héloïse plissa les lèvres d'un air dédaigneux :

— Oh ! fit-elle, des yeux verts, comme les chats... Signe de trahison ! — Ce fut tout ce qu'on put tirer d'elle.

La journée se passa tranquillement. Le soir, à la cloche de huit heures, après avoir soupé avec les demoiselles Pêche, Gertrude monta dans sa chambrette haut perchée. Son premier soin fut de prendre le coffret de Xavier et de le contempler longuement. Il avait la forme d'un fragment de grès enveloppé de mousses, de ronces et de fougères ; çà et là, dans le fouillis des herbes et des feuilles, quelques insectes avaient été sculptés, et cela avait été exécuté avec une légèreté et une

sincérité qui faisaient illusion ; on eût dit que les scarabées allaient bourdonner et les fougères frissonner au vent. Gertrude ouvrit le coffret et prit les anémones qu'elle y avait enfermées ; le bouquet flétri avait conservé son odeur forestière, et la jeune fille se sentit de nouveau transportée dans les bois de l'Argonne. Elle s'endormit en pensant à Xavier et au petit atelier de Lachalade.

Le lendemain, quand elle s'éveilla vers six heures et qu'elle se pencha à l'étroite fenêtre pour jeter un coup d'œil sur la ville, elle fut un peu réconfortée par la vue qu'on avait de sa mansarde. — En bas, la rue Entre-Deux-Ponts encore endormie, puis un fouillis de toitures aux profils curieux, puis la ville haute avec ses maisons et ses vergers en amphithéâtre. Sur la crête de la colline, la vieille Tour de l'horloge se dressait, coiffée de son toit pointu ; un long couvent étalait ses rangées de fenêtres étincelantes ; au fond, les clochetons de l'église Saint-Étienne se découpaient sur un ciel d'un bleu pâle ; à droite et à gauche, des coteaux de vignes s'arrondissaient mollement ; et enfin à l'horizon, on apercevait la ligne sombre des grands bois... Il faisait une claire matinée, les moineaux chantaient sur les toits, les laitières criaient leur lait dans la rue, et de tous côtés, des cloches son-

naient la première messe. — Gertrude descendit à l'atelier, plus gaie et plus courageuse.

Elle fut vite au courant, et comme elle joignait à une grande dextérité un goût délicat et une activité prodigieuse, elle fit rapidement la conquête des demoiselles Pêche. Elle accueillait les clients avec un air si avenant et un si joli sourire que chacun se retirait enchanté. Elle s'entendait à merveille à la vente, et lorsqu'il s'agissait de convaincre un acheteur rétif ou d'apaiser une belle dame irritée, Mlle Célénie se laissait volontiers suppléer par Gertrude. Bientôt il ne fut bruit dans B... que de la belle modiste du magasin des demoiselles Pêche ; on vantait sa grâce et son adresse ; on consultait son goût, on ne voulait plus être coiffé que par elle, et les dames à imagination vive faisaient sur son compte toutes sortes de récits romanesques. Le dimanche, à la grand'messe, on se la montrait de loin ; et vers quatre heures, chaque jour, les jeunes clercs, les fils de fabricants et les surnuméraires des contributions venaient parader sur le trottoir de la rue Entre-Deux-Ponts, afin de l'entrevoir derrière les rideaux ; — ce qui excitait vivement l'indignation de Mlle Célénie et lui faisait brandir son aune d'une façon expressive. Tout ce manége, naturellement, agréait très-peu à la grande Héloïse. Après avoir trôné seule pen-

dant si longtemps, elle se sentait amoindrie et reléguée au second plan, et son dépit contre Gertrude grandissait de jour en jour.

Celle-ci, cependant, ne paraissait pas se préoccuper de tout ce bruit, et son succès ne l'enorgueillissait guère. Les œillades admiratives des jeunes gens de B... ne l'intéressaient que médiocrement; sa pensée était ailleurs. Son seul plaisir consistait, le dimanche, à passer quelques heures dans un jardin que possédaient les demoiselles Pêche, sur la promenade des *Saules*. Ce jour-là, après les vêpres, les modistes prenaient avec elles quelques-unes de leurs ouvrières et on allait souper au jardin. Le petit enclos descendait en pente douce jusqu'à un bras de l'Ornain coulant à l'ombre d'une allée de platanes. Il était abondamment planté de néfliers et d'épines roses; on y voyait une maisonnette au toit de chaume et une tonnelle de vigne-vierge, un *chambret*, comme on dit dans le Barrois. Gertrude aimait ce petit coin de verdure, baigné d'eau courante. Comme on se trouvait au printemps, les narcisses jaunes et les jacinthes commençaient à s'épanouir et les néfliers étaient en fleurs. Sous ces arbres, il lui semblait qu'elle pensait mieux à Lachalade et à l'Argonne; elle mettait là tous ses rêves, et le bruit de l'eau les berçait. De temps en

temps, un merle sifflait dans le fourré, un carillon tintait au loin, ou le vent apportait par bouffées les airs sautillants d'un bal champêtre du voisinage, — et Gertrude sentait en elle de mystérieuses espérances palpiter comme des papillons qui essayent leurs ailes.

Un soir, comme elle revenait du jardin avec Héloïse et Mlle Célénie, elle aperçut Mlle Hortense sur le seuil du magasin.

— Il y a là quelqu'un qui vous attend avec impatience, dit celle-ci à Gertrude; en même temps elle entr'ouvrit la porte et lui montra Xavier près du comptoir. L'orpheline poussa une exclamation joyeuse et tendit les deux mains à son cousin, pendant que la grande Héloïse examinait du coin de l'œil ce joli garçon à l'air mélancolique.

Dès qu'on les eut laissés seuls, Xavier dit à Gertrude :

— Je viens demeurer à B... pour trois mois.

— Vrai ! s'écria-t-elle et elle battit des mains, que s'est-il donc passé depuis mon départ ?

— J'ai eu une bonne fortune, et je crois que c'est toi qui m'as porté bonheur... J'avais déposé chez un marchand de Sainte-Menehould quelques-uns de mes bois sculptés; ils ont plu à un Anglais qui passait et qui les a payés largement,

en me faisant une nouvelle commande; grâce à cette aubaine, j'ai pu venir ici où je compte travailler chez un marbrier-sculpteur, qui me donnera d'utiles conseils...

— Oh ! que je suis contente ! dit Gertrude ravie, ami Xavier, si tu savais comme j'ai pensé à Lachalade, et comme j'admirais chaque jour ton coffret !..

Elle s'arrêta court. Xavier la regardait avec tant de vivacité et tant de bonheur qu'elle se mit à rougir, et ils demeurèrent silencieux.

— Tout le monde va bien, là-bas ? reprit enfin Gertrude, puis elle s'informa de l'oncle Renaudin.

— Il se portait assez mal et devenait de plus en plus casanier.

— Il faut que je te fasse faire connaissance avec Mlle Célénie, dit ensuite la jeune fille, et elle l'emmena dans l'atelier.

Les demoiselles Pêche firent bon accueil au jeune Maupríé, et, quand, à la nuit, il prit congé des modistes, elles l'invitèrent à venir chez elles chaque dimanche. Gertrude le reconduisit jusqu'au seuil de la porte.

— Je me suis logé à la Ville haute, dit Xavier, près de mon sculpteur... Je viendrai te voir le plus souvent possible... Ah ! si tu savais comme le temps me durait là-bas loin de toi !

Il lui serra brusquement la main et disparut dans la nuit...

— Comment s'appelle-t-il, votre cousin? demanda le lendemain Héloïse à Gertrude.

— Xavier de Mauprié...

— Xavier... C'est un joli nom... Et lui aussi est très-bien. Je suis sûr qu'il est amoureux de vous.

— Quelle folie! s'écria Gertrude, et elle essaya de rire, mais en dedans son cœur battait, et elle avait rougi jusqu'à la racine des cheveux.

V

L'arrivée de Xavier opéra dans l'esprit de Gertrude une métamorphose. Elle commença à trouver la vie plus facile et plus souriante. Les journées lui semblèrent moins longnes et ses nuits se peuplèrent de rêves couleur d'éspérance. Le matin, en nouant ses cheveux, elle voyait de jolis nuages roses courir sur le ciel, et des hirondelles passer comme de noires flèches devant la croisée. Elle faisait sa toilette avec plus de plaisir, et le soir, lorsque le carrillon de Saint-Etienne tintait

sur la colline, elle était toute réjouie en songeant que Xavier demeurait à la ville haute et entendait en même temps qu'elle les joyeuses voix des cloches.

Xavier s'était arrangé de façon à passer avec sa cousine tous les dimanches: dans l'atelier, les jours de pluie; au jardin des *Saules*, les jours de soleil. Tous deux attendaient ces bienheureux dimanches avec impatience: ils comptaient les heures, et quand arrivait le samedi soir, ils respiraient plus librement et travaillaient avec un entrain fiévreux. Le lendemain matin, tous deux en s'habillant se promettaient des moments délicieux et se répétaient d'avance tout ce qu'ils auraient à se dire, puis la journée passait comme une ombre, et ils se quittaient le soir, tout étonnés de s'être si peu parlé. Sans que Gertrude s'en rendît compte, ses manières avec Xavier étaient devenues plus réservées; un certain embarras avait succédé à son enjouement habituel. Il s'en aperçut bientôt, et comme il était tout aussi farouche que par le passé, la réserve de Gertrude redoubla la sienne. Xavier avait une de ces natures timides et ombrageuses qui demandent à être fortement encouragées pour devenir expansives. Aussi était-il rare qu'il se montrât complétement lui-même. Pour le mettre en train, il

fallait un milieu bruyant et sympathique ; pour le rendre joyeux, on devait commencer par rire aux éclats. Chez les demoiselles Pêche, il gardait souvent une attitude silencieuse qui ressemblait à de la bouderie, et il savait un gré infini à la personne qui se chargeait de rompre la glace et de le forcer à parler. On remarquait en lui une singularité toute spéciale aux gens timides : il prenait un biais pour exprimer certaines choses qu'il n'osait dire à sa cousine directement, et il les lançait volontiers dans une conversation avec un indifférent, pourvu que Gertrude fût à portée de les entendre. Il avait besoin que quelqu'un lui donnât la réplique, et par un malencontreux hasard, ce quelqu'un fut la grande Héloïse.

La *première ouvrière* avait un air bon enfant et un bavardage familier qui mettaient les gens à l'aise. La sauvagerie du jeune homme l'avait intriguée ; elle le trouvait beau garçon, bien qu'un peu trop mélancolique et ténébreux, et elle résolut de l'apprivoiser. Xavier fut presque heureux de ce secours inattendu, et sans songer à mal, accueillit courtoisement les prévenances de la modiste. Il plaisantait volontiers avec elle ; la bonne humeur d'Héloïse le mettait en verve, il devenait expansif et hasardait tout haut des demi-confidences destinées à Gertrude. Héloïse, qui était

peu fine, ne se doutait guère du manège ; elle écoutait Xavier bouche béante, sans trop comprendre le plus souvent. Elle voyait la réserve de Gertrude et ne se l'expliquait pas. Sans se mettre martel en tête pour en chercher la cause, elle trouva beaucoup plus commode de supposer qu'elle s'était trompée, et que sans doute Mlle de Maupriè n'avait aucun goût pour son cousin. De là à tenter la conquête du cœur de Xavier, il n'y avait qu'un pas et elle l'eut bientôt fait. Fière d'avoir attiré l'attention du jeune sculpteur, elle avait sans cesse le nom de Maupriè à la bouche, et comme son imagination allait vite en besogne, elle se voyait déjà en robe de mariée, au bras d'un gentilhomme, et appelée par toutes ses amies — Mme de Maupriè !

Xavier, lui, ne se doutait de rien. Il continuait à aimer silencieusement Gertrude sans s'apercevoir de la blessure de jour en jour plus profonde qui se creusait au cœur de sa cousine. Gertrude avait vu d'abord avec étonnement, puis avec tristesse, la familiarité qui s'était établie entre Xavier et la grande Héloïse. Elle avait peine à croire qu'avec sa réserve et sa sauvagerie, son cousin se fût si facilement laissé prendre aux grâces un peu vulgaires de la grisette ; mais elle se sentait devenir jalouse, et la jalousie ne raisonne pas..

Elle souffrait : seulement, comme elle était fière à l'excès, elle se serait plutôt laissée mourir à petit feu, que de montrer sa souffrance. Elle prenait mille soins pour la dérober à tous les yeux et surtout à ceux de Xavier. Elle souriait toujours, — un peu plus tristement parfois, — et c'était tout. Mais le soir, dès qu'elle était rentrée dans sa chambre, ses yeux s'emplissaient de larmes et le petit bouquet d'anémones, seul confident de ses douleurs, était tout humide lorsqu'elle le replaçait au fond du coffret.

Cependant, Héloïse continuait ses coquetteries et les semaines passaient. On était arrivé aux premiers jours de juillet, le séjour de Xavier à B... touchait à sa fin. Ce moment de la saison a une importance extraordinaire à B... C'est l'époque de la confection de ces fameuses confitures auxquelles cette bonne petite ville bourgeoise doit, hélàs! sa seule célébrité. L'atelier des demoiselles Pèche s'était transformé; les chapeaux et les rubans avaient été mis de côté, et des paniers de groseilles rouges et blanches s'étalaient à la place où se dressaient auparavant les cartons et les *têtes à bonnets*. Autour de la table ronde, les apprenties munies de fins ciseaux, détachaient de la grappe les baies une par une, pour les livrer ensuite aux *épépineuses* ;

celles-ci, à l'aide d'une plume au bec arrondi, enlevaient délicatement les pepins sans endommager la pulpe. Dans la cour et dans la cuisine, les demoiselles Pêche, revêtues de tabliers à bavette et armées de spatules, surveillaient la cuisson des sirops ; les réchauds flambaient, une odeur de fruits confits s'exhalait des bassines fumantes et se répandait dans toute la maison. — L'après-midi du premier dimanche de juillet fut tout entière consacrée à la cueillette des groseilles qui foisonnaient dans le petit jardin des *Saules*. Héloïse et Gertrude s'étaient chargées de dépouiller un groseillier ; la grisette appela Xavier à son aide, et bientôt entre elle et le jeune homme commença un échange de gais propos qui agaça singulièrement Gertrude. De temps en temps, Héloïse choisissait avec soin une belle grappe, la plus longue et la plus appétissante, puis la soulevant du bout des doigts, elle la présentait aux lèvres de Xavier. Or, il arriva qu'une fois, tout en mordant à la grappe, le jeune homme effleura involontairement de ses lèvres les doigts de la modiste, qui poussa un cri et se plaignit très-haut de ce prétendu baiser dont elle était enchantée... C'en était trop pour Gertrude. Elle se leva brusquement, et quittant le groseillier, elle alla se réfugier sous le *chambret* de vigne-vierge, au bord

de l'eau. Là, elle put pleurer tout à son aise, car elle avait le cœur plein de colère et les yeux gros de larmes.

Son départ avait été trop significatif, pour que, cette fois, Xavier ne s'aperçût de rien. Il reçut comme un choc en pleine poitrine, et sans écouter les récriminations d'Héloïse, il courut à la recherche de Gertrude. Il la découvrit bientôt sous la tonnelle, où il entra si précipitamment que la jeune fille n'eut pas le temps d'essuyer ses yeux.

D'un bond il fut près d'elle.

— Tu pleures, Gertrude, qu'as-tu ?....

— Rien ! dit celle-ci en renfonçant ses larmes. Mais sa douleur, plus forte que sa volonté, fit de nouveau explosion.

— Gertrude, s'écria Xavier désespéré, parle ! Est-ce moi qui suis cause de ton chagrin ?

Les larmes étouffaient sa voix et elle restait silencieuse... Elle fit un effort, et passant sa main sur ses yeux :

— Si tu aimes cette fille, murmura-t-elle entre deux sanglots, au moins, ne lui fais pas la cour devant moi !

La figure de Xavier, rembrunie par l'angoisse, s'éclaira tout à coup.

— Moi ! répliqua-t-il, amoureux de Mlle Héloïse, quelle idée ?

— N'essaye pas de me tromper, je vois bien qu'elle cherche à te plaire.

— Tu es jalouse d'elle?...

Pour toute réponse, Gertrude couvrit de nouveau sa figure de ses mains.

— Jalouse! s'écria Xavier tout joyeux... Mais alors tu m'aimes donc, toi, Gertrude?...

En même temps, il se rapprocha d'elle, écarta doucement ses mains humides, les prit dans les siennes et se mit à les baiser avec milles protestations passionnées. La glace était enfin brisée; tout son amour lui montait aux lèvres. Il révéla à Gertrude les trésors de tendresse qu'il tenait depuis si longtemps enfouis au fond de son âme. Il était devenu éloquent : il lui contait ses songes d'autrefois, il lui avouait qu'elle avait été son inspiratrice, sa bonne fée, sa seule espérance. C'était pour elle qu'il avait rompu avec l'oisiveté, pour elle qu'il avait travaillé, pour elle qu'il rêvait parfois de fortune et de renommée... Gertrude, ranimée et consolée, l'écoutait en souriant à travers ses dernières larmes. Elle ne fut tout à fait rassurée, cependant, que lorsqu'il lui eut promis de quitter B... sans reparler à Héloïse. — Quand vint le soir, le petit bouquet d'anémones reçut encore une rosée de larmes, mais, cette fois, ce furent des larmes de joie.

Huit jours après, Xavier quitta la ville haute, et Gertrude obtint la permission de l'acccompagner jusqu'à la voiture. Avant de monter dans le courrier, Xavier prit la main de sa cousine:

— Gertrude, dit-il, aussitôt arrivé à Lachalade, je vais me construire un atelier et je travaillerai pour nous deux. Promets-moi d'avoir foi en moi comme j'ai confiance en toi, et d'attendre patiemment le jour où nous pourrons nous marier.

— Je t'aime, lui répondit-elle et je ne pense qu'à toi.

— Bien... maintenant embrassons-nous, Gertrude !

Et après avoir pris sur les beaux yeux verts un pur baiser de fiancé, il s'élança daus le courrier, qui disparut bientôt au milieu d'un nuage de poussière . . . .

Le lendemain au soir, comme Héloïse et Gertrude étaient restées seules à l'atelier pour terminer une commande pressée, la *première ouvrière* dit d'un ton sec à sa compagne :

— Votre cousin est donc parti ?

Gertrude répondit affirmativement et essaya de détourner la conversation.

— Il est parti... pour longtemps ? reprit obstinément Héloïse.

— Il ne compte plus revenir, son travail ici

est terminé et il a des occupations qui l'attendent à Lachalade.

— Ah ! ah ! fit Héloïse d'une voix un peu altérée. — Elle se pinça les lèvres, tira silencieusement quelques aiguillées, poussa un petit soupir, puis, regardant fixement Gertrude :

— C'est égal, vous conviendrez, ma chère, qu'il aurait bien pu me dire adieu... Il ne sait guère vivre, pour un gentilhomme !

— Xavier était pressé, répondit Gertrude avec hauteur, et il m'a chargée de faire ses excuses.

— Vous n'étiez guère pressée de vous acquitter de sa commission, dans ce cas, murmura Héloïse en lançant à sa voisine un regard méfiant... N'importe, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a un mystère là-dessous... Car enfin, au point où nous en étions !...

Gertrude, un peu pâle, la regarda d'un air interrogateur.

— Quand vous me dévisagerez avec vos grands yeux étonnés, reprit Héloïse furieuse, chacun sait qu'il me faisait la cour, et que si j'avais voulu... Mais je ne suis ni une enjôleuse ni une sournoise, et je ne me dérangerais pas de ça pour accaparer un amoureux, fût-il noble comme le roi !

Elle fit claquer l'ongle de son pouce sous l'une de ses dents blanches et regarda Gertrude d'une

façon provocante. Mais celle-ci était décidée à ne point entamer de querelle. Elle se contenta de sourire, et jetant négligemment les yeux sur le chapeau que façonnait Héloïse :

— Nous causons trop, dit-elle d'un ton un peu railleur, et notre besogne en pâtit... Tenez, voilà que sans vous en apercevoir, vous ourlez ce bavolet vert avec de la soie bleue !.. Croyez-moi, ne plaisantons pas avec les choses sérieuses.

Elles se remirent à travailler en silence, et Gertrude ayant fini sa tâche la première, en profita pour se retirer, laissant son interlocutrice ébahie et tout affairée à défaufiler son bavolet.

— C'est égal, dit Mlle Héloïse, en agitant le doigt dans la direction de la porte qui venait de se refermer sur Gertrude, c'est égal, je lui revaudrai cela !

VI

Cependant, celui qui venait de jeter la discorde dans le paisible magasin des demoiselles Pêche, Xavier, poursuivait ses projets. Son premier soin avait été de s'occuper de la construction d'un

atelier. Un terrain en friche, situé sur la lisière du bois, à une portée de fusil du village, eut bientôt fixé son choix. Tout s'y rencontrait à souhait : un chemin d'exploitation partait de là pour s'enfoncer dans le bois, et un ruisseau descendant de la Gorge-aux-Couleuvres permettait d'y établir une scierie. Grâce à de nouvelles commandes, Xavier put traiter immédiatement avec un entrepreneur, et deux mois après, l'atelier élevait à l'entrée du bois ses murs blanchis à la chaux et son toit de tuiles rouges. Il était vaste, bien éclairé et bien outillé. Au fond, on avait réservé une petite pièce où Xavier couchait, car il s'était décidé à quitter la maison de Lachalade, pour se livrer tout entier à son travail. — Mme de Mauprié avait vivement combattu la résolution de son fils cadet; elle voyait avec peine un de ses enfants devenir « une sorte de menuisier. » Mais le jeune homme avait tenu bon, et comme, au demeurant, il trouvait de l'argent ailleurs que dans le coffre de la famille, on avait fini par le laisser faire ; — seulement, ses relations avec ses sœurs et sa mère étaient maintenant moins fréquentes et plus froides.

Ce refroidissement lui eût été pénible autrefois ; en ce moment, son esprit et son cœur étaient trop occupés pour en éprouver une grande souffrance.

Il emportait avec lui, dans sa solitude, un trésor de pensées et de souvenirs consolants. L'amour de Gertrude lui faisait une compagnie toujours fidèle et toujours joyeuse. Il lui tenait lieu de tout : de parents et d'amis, de plaisirs et de bien-être. C'était un foyer toujours réchauffant et toujours illuminé ; un retrait intime et voilé, tout plein de fleurs printanières, d'où sortaient les rêves de la nuit et les premiers sourires des heures matinales ; — c'était son enchantement et son seul luxe, son soutien dans les jours de doute, son bon génie dans les moments d'inspiration. Au dedans et au dehors de l'atelier, l'image de Gertrude était toujours présente. Elle se glissait avec les rayons lumineux sous les ramures de la futaie ; elle dansait à la lueur des étoiles dans les vapeurs argentées qui s'élevaient du ruisseau ; elle peuplait les recoins sombres du bâtiment, et quand Xavier sculptait dans un panneau une tête de nymphe ou de déesse, c'était toujours le visage de Gertrude aux cheveux crépelés qui souriait au milieu des entrelacs et des guirlandes. Les lettres de la jeune fille arrivaient tous les lundis et mettaient l'atelier en fête. Après avoir lu les huit pages d'écriture serrée, Xavier les cachait dans sa poitrine et travaillait ferme jusqu'au soir ; puis, à l'heure du soleil couchant, il allait

s'asseoir sur le seuil de sa porte et relisait lentement les pages où Gertrude lui racontait sa vie et ses pensées de chaque jour. Le soleil s'enfonçait derrière les bois des Hauts-Batis, la vallée était coupée de grandes ombres bleuâtres et le silence du soir s'y faisait peu à peu. On n'entendait plus que le susurrement du ruisseau et la chanson des rainettes au long des talus de la Biesme. C'était l'heure des châteaux en Espagne. Xavier se figurait Gertrude installée à Lachalade; il bâtissait en face de l'atelier un chalet en bois de sapin avec sa galerie extérieure et sa toiture en auvent; il voyait déjà sa mignonne Gertrude accoudée à la balustrade et lui souriant à travers les brins fleuris des plantes grimpantes, — et lui-même souriait à son rêve, sans s'apercevoir que la nuit était venue et que les étoiles fourmillaient dans le ciel.

Mais ses pensées n'étaient pas toujours aussi paisibles ni aussi joyeuses. Il avait aussi des heures moroses et découragées. Ce fut surtout à la fin de l'automne, pendant les longues soirées et les jours brumeux, que la mélancolie se mit à hanter l'atelier. Le vent de l'arrière-saison commença à pleurer dans les ramées, les pluies monotones grossirent la voix du ruisseau, les feuilles jaunies tourbillonnaient sous les fenêtres de l'ate-

lier, et Xavier se sentit envahi par la bande des pensées maussades et soupçonneuses. Puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, un jour qu'il revenait de Sainte-Menehould, il monta jusqu'aux Islettes dans le cabriolet du courrier de B... Au moment où il mettait pied à terre, le conducteur lui dit :

— N'avez-vous pas de commission pour Mlle Gertrude ? et comme il voyait la figure de Xavier s'animer : — Ah ! continua-t-il, sans flatterie, c'est bien la plus avenante et la plus jolie fille de B..., les garçons de là-bas en sont quasiment fous, et je parle des plus hupppés !... — Le conducteur cligna de l'œil et fit claquer sa langue. — Voyez-vous, vous pouvez être tranquille sur son compte, elle fera un beau mariage ! — Il alluma sa pipe, fouetta ses chevaux et partit au trot.

Il n'en fallait pas davantage pour que Xavier eût la mort dans l'âme et martel en tête. Il revint au logis tout travaillé et tout époinçonné par la jalousie. — Le conducteur pouvait avoir raison. Gertrude était belle, jeune, sans expérience de la vie... Lui se trouvait loin d'elle, et d'ailleurs n'étant point fat, il se rendait justice ; il ne s'abusait ni sur son mérite ni sur sa beauté. Gertrude pouvait rencontrer là-bas quelque riche et beau fils de famille qui effaçât rapidement le souvenir

de son maussade cousin... D'ailleurs, l'amour est le plus capricieux des oiseaux, il s'en va comme il est venu, sans raisons, et Xavier trouvait mille motifs pour que l'absence aliénât celui de Gertrude. — Il passa ainsi plusieurs jours à se forger des fantômes et à broyer du noir. La lettre de sa cousine le surprit dans ces terreurs jalouses et jeta un rayon de soleil à travers les brouillards qu'il avait amassés comme à plaisir. Il eut honte de ses soupçons, et, pour faire amende honorable, il s'en accusa très-humblement dans une longue épître à Gertrude.

Celle-ci non plus n'était pas heureuse. Outre qu'elle souffrait de l'absence de Xavier, elle se sentait de jour en jour plus isolée au milieu des modistes de B... Bien que les demoiselles Pêche se louassent fort de ses services, aucune intimité n'avait pu s'établir entre les patronnes et la nouvelle ouvrière. L'éducation et la culture d'esprit de Gertrude contrastaient trop avec les idées étroites et les manières communes de ces bonnes filles. Mlle Hortense, qui était plus fine que sa sœur, se rendait vaguement compte de la supériorité de Gertude, et cette seule pensée suffisait pour mettre une certaine gêne dans leurs relations. Mlle Célénie, plus ronde et moins susceptible, aurait fort bien passé sur les minuties qui

froissaient son aînée ; mais ce qui l'offusquait, c'était l'effet trop vif produit par Gertrude sur la partie masculine de la société de B... La grande Héloïse n'épargnait rien, du reste, pour exciter la susceptibilité des deux sœurs et pour ruiner petit à petit la faveur de sa rivale. Héloïse n'était pas méchante, mais elle n'était pas non plus magnanime. Elle ne pouvait pardonner à Gertrude ses succès, ses manières distinguées, et surtout la fameuse déconvenue du mois de juin. Elle ne lui voulait pas de mal au fond, mais elle l'eût volontiers trouvée en faute, sauf à lui tendre ensuite la main pour la tirer du mauvais pas où elle l'aurait jetée. Elle l'épiait, commentait ses moindres mots et ses moindres démarches, et ne laissait jamais perdre une occasion de lui être désagréable.

Gertrude sentait cette antipathie toujours croissante, et une certaine anxiété commençait à s'emparer de son esprit. Elle aurait voulu s'enfuir, se soustraire à un danger vaguement pressenti, et en même temps elle se disait qu'elle était obligée de vivre attachée au magasin des demoiselles Pèche, qu'elle y resterait longtemps encore sans doute, que Xavier était loin et l'avenir, incertain... Alors elle pleurait et s'effrayait. Ces larmes, ces agitations contenues, jointes à une

vie renfermée et au défaut d'exercice, la rendirent souffrante. Elle pâlit, ses yeux se cernèrent et ses joues se creusèrent légèrement, le tout à la satisfaction de Mlle Héloïse, qui n'était pas fâchée de lui voir perdre la fraîcheur de son teint. Chaque fois qu'elle relevait la tête, elle trouvait les yeux noirs de la *première ouvrière* fixés sur sa figure, et étudiant curieusement les progrès de sa pâleur. Elle fut un jour souffrante au point de garder la chambre.

— Bah ! ce ne sera rien, dit Héloïse à Mlle Célénie, qui s'en inquiétait; elle s'écoute et se dorlote comme une princesse !

Cependant la mauvaise saison était revenue, et la vieille Scholastique avait rallumé le poêle de faïence. On avait recommencé à veiller dans l'atelier, et les demoiselles Pêche ne faisaient plus que de courtes apparitions à leur jardin des *Saules*, maintenant tout effeuillé et couvert de givre. Les dimanches se passaient à l'église. Parfois, après les vêpres, Mlle Célénie faisait faire à Gertrude un ou deux tours dans la rue de la Rochelle; puis, ennuyée de l'attention trop persistante et des œillades de jeunes gens, elle la ramenait tambour battant au magasin, où son indignation s'exhalait à son aise contre l'impertinence de la jeunesse. Les journées s'écoulaient monotones, et les seules

bonnes heures de Gertrude étaient celles où arrivaient les lettres de Xavier. Alors ses yeux brillaient, une vive teinte rose colorait ses joues pâlies et son cœur battait. Une seule chose gâtait son bonheur; l'excitation produite en elle par l'arrivée hebdomadaire du facteur n'avait pas échappé à Héloïse; les grand yeux inquisiteurs de l'ouvrière suivaient les lettres jusque dans la poche de Gertrude, et semblaient vouloir percer l'enveloppe.

De longs mois se passèrent ainsi sans événements remarquables. Les lettres de Xavier arrivaient toujours ponctuellement, et Gertrude répondait avec la même exactitude. Le printemps et l'été fleurirent de nouveau le jardin des Saules; de nouveau on procéda à la fabrication des confitures; puis l'automne revint et les veillées recommencèrent.

Par un jour brumeux de décembre, Gertrude rangeait des cartons dans le magasin. Tout à coup la porte de la rue s'ouvrit, et la jeune fille poussa une exclamation en apercevant Pitois, le domestique de M. Renaudin.

— Comment va mon oncle? s'écria-t-elle.

— Pas trop bien, répondit Pitois. Il désire vous voir, et m'a recommandé de vous ramener aujourd'hui même.

Gertrude courut annoncer la nouvelle à Mlle Hortense; puis montant précipitamment dans sa chambre, se prépara pour le voyage et suivit Pitois, dont le cheval attendait tout attelé sous le porche de la *Rose-d'Or*. On partit, et, chemin faisant, le domestique expliqua à la jeune fille la maladie de l'oncle Renaudin.

— Voyez-vous, Mlle Gertrude, je crois que la lampe baisse. — Et il se frappa la tête. — M. Renaudin perd le fil de ses idées et rêve les yeux ouverts. Il reste des fois une heure d'horloge immobile et muet comme une souche; puis, crac! comme si un ressort partait, voilà que sa langue se dégourdit et qu'il nous conte des choses de l'autre monde... Hier, à travers ses rêvasseries, il n'avait qne votre nom dans la bouche. A la brume, il a rattrapé son bon sens, et, me faisant signe d'approcher, il a tiré de dessous ses draps un papier sur lequel était votre adresse ; puis il m'a commandé de courir à B... et de vous ramener vivement, sans en rien souffler à personne.

Pitois exécutait les ordres de son maître à la lettre ; il fouaillait son cheval, et la voiture filait comme une flèche. Quand ils entrèrent dans la vallée de la Biesme, la nuit tombait. Gertrude était prise d'une émotion si violente, qu'elle ne

pouvait plus parler. Ses yeux cherchaient à distinguer dans l'obscurité l'emplacement de l'atelier. Xavier le lui avait décrit trop souvent, pour qu'elle ne le reconnût pas, malgré la nuit. Elle distingua le toit de tuiles et vit de la lumière à travers les vitraux. — Il était là.... il travaillait en songeant à elle, peut-être! Son cœur se gonfla, et, triste à la pensée de passer si près de lui sans le voir, elle était sur le point de prier Pitois de s'arrêter... Mais on eût dit que le vieux garde prévoyait sa demande, car il fouetta de plus belle la jument, et la voiture franchit bientôt le porche de l'Abbatiale. Tout le village était enveloppé d'ombre, et personne ne fut témoin de l'arrivée de Gertrude.

Dès qu'elle se fut un peu restaurée et réchauffée au feu de la cuisine, Pitois la fit monter chez M. Renaudin. La disposition de la chambre à coucher n'avait pas changé depuis la dernière visite de Gertrude : c'étaient toujours les mêmes rideaux jaunis aux fenêtres, le même foyer sombre où deux tisons se mouraient dans les cendres ; seulement le lit était défait, et, dans les couvertures, Eustache Renaudin montrait son profil amaigri et mince comme une lame de couteau. Une chandelle posée sur la table éclairait vaguement la chambre. M. Renaudin, assis sur son

séant, tenant les draps dans ses doigts crispés, demeurait immobile et semblait regarder dans le vide. Près de la cheminée, Fanchette le surveillait du coin de l'œil, tout en préparant une potion pour la nuit. Une odeur pharmaceutique imprégnait l'air.

Gertrude, poussée par Pitois, s'avança sur la pointe des pieds et s'approcha du lit; mais le vieillard ne sembla pas la voir; ses yeux gris continuèrent à poursuivre dans les plis de ses rideaux des visions mystérieuses.

— Mon oncle ! mon oncle Renaudin ! dit Gertrude, me voici.

Le son de cette voix douce le tira de son immobilité, mais non de son rêve. Ses yeux se tournèrent vers la jeune fille et la contemplèrent avec une fixité effrayante ; ses lèvres remuèrent.

— Toujours ! murmura-t-il, je la vois maintenant toujours et partout. Ses yeux tristes ne me quittent pas, et le son de sa voix me secoue jusque dans la moelle des os... Mais, reprit-il en reculant vers le mur, jamais je ne l'avais vue si nettement que ce soir... Ses yeux sont pleins de reproches et son silence me donne la fièvre... Non, je ne veux plus qu'elle revienne me reprocher sa misère et son enfant abandonné !... Je ferai un sacrifice, s'il le faut ; j'achèterai le repos

au poids de l'or... Vite, vite ! A-t-on été chercher ma nièce Gertrude ?

— Elle est près de vous, monsieur ! cria Pitois.

— Me voici, mon oncle ! répéta Gertrude toute tremblante.

Et surmontant sa peur, elle lui prit la main.

Le veillard tressaillit, pencha la tête du côté de sa nièce. et parut s'éveiller en sursaut.

— Hein ! hein ! fit-il, qui a parlé ?... Ah ! te voici, petite !... Je m'étais assoupi... Es-tu là depuis longtemps ?

— Je viens d'arriver, mon oncle.

— Tu as bien fait de venir... Fanchette, mets du bois au feu et laisse-nous. J'ai à causer avec ma nièce.

Ses idées redevenaient lucides. Quand ils furent seuls, il dit à Gertrude de s'asseoir à son chevet, et, lui prenant affectueusement les mains :

— Je suis aise de te voir, commença-t-il. J'ai à t'entretenir de choses sérieuses.... Mais ce sont des choses difficiles à dire, et il faudra que tu aies de la patience... Et puis, c'est un secret que tu devras me garder fidèlement. Je m'étais bien promis de le garder moi-même ; mais il y a des secrets qu'on porte légèrement quand on est jeune, et qui deviennent trop lourds quand on se

fait vieux... Et je vieillis, Gertrude, je m'affaiblis tous les jours, soupira-t-il en regardant ses longs doigts pâles et osseux. — J'ai peut-être encore une dizaine d'années à vivre, tout au plus ; puis il me faudra quitter ma maison de l'Abbatiale et mes beaux chênes... Dix ans ! à peine dix ans !... La vie est trop courte, on n'a pas le temps de jouir de ce qu'on a amassé !... Mais, vois-tu, je veux au moins passer ces années-là en paix, et pour cela il faut que je me décharge du poids que j'ai sur la poitrine... Il m'étouffe, il me gâte mes jours et mes nuits !

Il s'était mis sur son séant et respirait avec bruit, comme un homme oppressé.

— Tant que j'ai été dans les affaires, continua-t-il, je n'ai pas eu le loisir de penser à cette *chose-là.* J'allais, je venais, je courais les villages pour acheter de la laine à bon compte, les ballots roulaient dans ma remise, et puis les fabriquants arrivaient. On discutait fin contre fin ; moi, je leur donnais du fil à retordre et je faisais de beaux gains. Je spéculais, j'achetais pour rien et je revendais cher... Ah ! c'était le bon temps !.. Le secret était bien là, au fond de ma mémoire, mais si léger !... Il ne pesait pas plus gros qu'une plume, et c'était à peine si, de fois à autre, je le sentais sur ma conscience... Mais quand je suis

venu me reposer ici, croyant y jouir tranquillement de ma fortune, je n'ai plus eu ni paix ni trêve... Toutes les choses d'autrefois se sont réveillées au fond de mon cerveau, et ce qui était léger comme une plume est devenu lourd comme un quintal de fer... Il faut que je traine cela nuit et jour ; je n'ai plus de sommeil !... A tout prix je veux me débarrasser de ce cauchemar qui m'écrase la poitrine ! J'ai compté sur toi, Gertrude ; j'ai confiance en toi, parce que tu es bonne et courageuse. Veux-tu me rendre un service ?

— Oh ! de tout mon cœur, mon oncle ! s'écria Gertrude attendrie.

La figure altérée du vieillard se rassérèna un peu. Il serra les mains de sa nièce dans les siennes et reprit d'une voix plus calme :

— Écoute d'abord une histoire du temps de ma jeunesse,... car j'ai été jeune, moi aussi, et j'ai été amoureux tout comme un autre. C'était à B..., et celle qui m'aimait était modiste comme toi. Elle était jolie et fière de ses beaux cheveux, pareils aux tiens... C'est cette ressemblance qui m'a tout d'abord intéressé à toi. Elle avait vingt ans et j'en avais trente. Nous étions deux étourdis, et nous nous aimions sans songer à l'avenir... Bref, une faute fut commise, et je ne sais lequel de nous deux fut le plus imprudent...

Pourtant, moi, je lui promis le mariage... et ce fut un tort.

Il s'arrêta, un peu embarrassé, en voyant l'expression de tristesse et de reproche qu'avait prise la figure de Gertrude. — L'histoire de M. Renaudin était la banale et navrante histoire des séductions vulgaires. La jeune fille séduite, étant devenue mère, l'avait conjuré de tout réparer par un mariage. Mais ils étaient pauvres tous deux; Renaudin était égoïste et ambitieux : un pareil mariage eût entravé son avenir et gâté sa situation. Il avait quitté B... et s'était établi à Reims. Là, par un soir d'hiver, sa victime était venue de nouveau le supplier. Il avait été sans pitié et lui avait fermé sa porte, la laissant errer, par la pluie et le vent, à travers les rues désertes d'une ville étrangère... Depuis il n'avait jamais entendu parler d'elle, et il avait cru que tout était fini. Mais plus il avait pris d'âge, et plus ses remords étaient devenus voilents.

— Je crois, disait-il à sa nièce, je crois la revoir à chaque instant... La nuit, quand je veux fermer les yeux, je l'aperçois tout d'un coup là ! — et il montrait un coin du rideau. — Elle a la tête nue, et ses cheveux blonds sont soulevés par le vent; ses yeux sont tristes comme des fleurs mouillées... Je n'y tenais plus; j'ai voulu savoir

ce qu'elle était devenue, et j'ai fait prendre en secret des renseignements...

— Vous l'avez retrouvée ? interrompit Gertrude, dont le cœur battait.

— Elle est morte !... reprit-il d'un air sombre; mais l'enfant, sa fille, existe encore. Elle a grandi, elle vit à B... dans la misère, et c'est sur toi que je compte pour la secourir.

— Oh ! mon oncle, parlez, je suis prête à tout faire pour vous !

— Bien ! Jure-moi d'abord de me garder le secret le plus absolu, et d'exécuter les choses telles que je te les dirai.

— Je vous le promets, mon oncle !

— Bien !... Tu repartiras demain, avant le jour, avec Pitois. Sitôt arrivée à B..., tu te rendras dans la maison indiquée sur l'adresse que voici. Il tira un papier de dessous son oreiller et le tendit à Gertrude. — C'est dans cette maison que demeure la fille de la morte... Elle est misérable... Tu lui remettras de l'argent, mais tu ne lui diras jamais de quelle part il vient... Tu comprends que si je me nommais, je serais à la merci de ces gens-là. Femme, enfants, mari, j'aurais toute la maisonnée sur les bras... Non, je veux faire du bien sans être connu... Et puis, si la famille de ta tante venait à savoir cette aven-

ture, elle en ferait des gorges chaudes... Non, non, pas de mon vivant !... Après, on verra... Tu agiras prudemment, discrètement, n'est-ce pas, ma mie Gertrude ?

— Oui, mon oncle.

— Je compte sur ta parole... Une parole, c'est sacré, petite !

De sa main tremblante il prit une clef sous le traversin et la donna à sa nièce.

— Ouvre le secrétaire et apporte moi le premier tiroir à gauche !

Elle obéit, et revint avec le tiroir plein de pièces d'or. L'avare le vida avec précaution sur ses draps ; puis ses yeux brillèrent, et il passa ses mains amoureusement à travers les louis. Gertrude le regardait ébahie : elle n'avait jamais tant vu de pièces d'or en toute sa vie. M. Renaudin les compta deux fois ; puis, prenant trois rouleaux d'or, et geignant profondément, il les déposa dans un petit sac qu'il remit à Gertrude.

— Tiens, dit-il, voici mille écus : serre-les soigneusement.. C'est une somme !.. Hélas ! c'est de bon or fin, gagné à la sueur de mon front... Mais je ne veux rien épargner pour tranquilliser mes vieux jours... Quand je saurai que *sa* fille est à l'abri du besoin, je serai soulagé et je retrouverai mon sommeil perdu. Ecris-moi souvent,

tiens-moi au courant de tout, et s'il faut encore de l'argent, eh bien, j'en enverrai encore !... Je veux dormir, dormir en paix !

Gertrude alla fermer le secrétaire et rendit la clef à son oncle.

— Tu es une brave fille, toi, murmura le vieillard. Viens que je t'embrasse !... Et maintenant, va te reposer deux ou trois heures. Dès le grand matin, Pitois te réveillera, et vous repartirez vivement.

Elle prit congé de lui, en lui promettant de faire de son mieux pour bien remplir sa mission. Comme elle allait fermer la porte, elle se retourna en entendant M. Renaudin qui l'appelait encore, et elle aperçut le vieillard soulevé sur son séant, pâle, décharné, et dardant vers elle ses yeux soupçonneux.

— Surtout, Gertrude, murmura-t-il en posant un long doigt maigre sur ses lèvres minces, gardemoi le secret !

VII

En promettant à son oncle de remplir jusqu'au bout la mission dont elle s'était chargée, Gertrude

avait suivi la pemière impulsion de son cœur. Elle avait vu le vieillard malade et tourmenté; il s'agissait de rendre le calme à cette conscience troublée et en même temps de soulager une misère secrète; — sa bonté naturelle avait dicté sa réponse; émue jusqu'aux larmes, sans réfléchir plus longuement, elle avait promis tout ce qu'on lui demandait. Elle se conduisait ainsi toujours d'après les rapides mouvements de son cœur; le sentiment parlait et elle obéissait brusquement; la réflexion venait plus tard. — Ce fut le lendemain seulement, sur la route de B..., qu'elle commença de songer aux moyens d'exécution. Tout d'abord elle fut arrêtée par une première difficulté: son oncle avait exigé qu'elle tînt la chose secrète; elle se trouvait par conséquent obligée d'agir seule, et de plus, afin de prévenir des questions indiscrètes, elle devait s'acquitter de son mandat avant de rentrer chez les demoiselles Pèche. Il allait falloir prendre une chambre à l'auberge, ne sortir qu'à la nuit pour éviter les rencontres, en un mot s'entourer de précautions dont les apparences équivoques répugnaient à sa nature droite et ouverte. Toute dissimulation lui était odieuse; il lui semblait que Xavier n'eût pas été satisfait de la voir engagée dans cette aventure. Si elle avait pu s'arrêter à Lachalade et le

consulter !... Mais elle avait promis le secret, et d'ailleurs Pitois et Fanchette ne l'avaient pas quittée un seul moment.

Tandis que le cheval trottait, elle relut l'adresse que son oncle lui avait remise. Les indications laconiques, griffonnées sur le papier, étaient ainsi conçues ; — « Femme Finoël, — côte de Polval, la dernière maison à gauche en montant vers les bois. » — Heureusement l'endroit était peu fréquenté, et Gertrude en s'y rendant à la brume ne risquait pas d'être reconnue. Elle acheva de se rassurer en songeant qu'elle pourrait s'arrêter à une auberge peu éloignée de la côte de Polval, et que la voiture n'aurait pas à traverser la ville. « D'ailleurs, se disait-elle, dès que j'aurai remis de l'argent à cette pauvre femme, ma tâche sera finie, et demain je pourrai rentrer chez mademoiselle Pêche. »

Elle descendit dans le faubourg, au *Chêne-Vert*, et résolut de monter à Polval sur-le-champ. En décembre la nuit vient vite ; dès quatre heures et demie, la jeune fille enveloppée dans sa mante et sa capeline, put s'acheminer vers la maison de la femme Finoël. Du reste, le ciel était sombre, le froid piquant, et la neige qui tombait menue ôtait aux passants tout désir de curiosité. Tandis qu'elle gravissait la rampe déserte et resserrée

entre deux coteaux de vignes, Gertrude se demandait, non sans une vague inquiétude, qui elle allait rencontrer dans cette maison isolée et comment elle y serait reçue. Elle n'était point peureuse et à Lachalade elle avait l'habitude de sortir seule à toute heure et par tous les temps. Dans la circonstance, ce qui la rendait anxieuse, c'était le mystère même dont elle était obligée de s'entourer, c'était l'inconnu... Elle frissonnait en apercevant à travers l'obscurité les petites maisons à mine lugubre, adossées aux vignes, et noires sur le fond neigeux de la colline.

Encore quelques pas dans la neige et le vent, et elle atteignit le terme de son voyage. Ce devait être là, car plus haut on ne distinguait aucune habitation, et les bois commençaient à une portée de fusil. Elle s'arrêta un moment pour considérer ce logis de pauvre apparence. Les murailles étaient faites de torchis et la toiture, trop lourde pour elles, les avait rendues toutes ventrues et menaçantes. A travers les volets clos de deux étroites fenêtres, une faible lueur indiquait que la maison était habitée. Gertrude gravit un escalier aux marches branlantes et prêta l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit plaintif, mais le vent soufflait si fort dans la gorge de Polval, qu'elle ne pouvait distinguer si ce gémissement

venait de l'intérieur ou du dehors. Elle frappa ; point de réponse. Elle appuya alors sa main contre la porte qui céda, et le vent la poussa pour ainsi dire dans le couloir obscur... Les gémissements partaient réellement de la chambre contiguë, dont une ligne lumineuse révélait l'entrée. C'étaient des pleurs de femme mêlés à des cris d'enfants, et cette double plainte remua si profondément Gertrude qu'elle oublia tout à coup sa peur. Elle ouvrit précipitamment la porte de la chambre et se trouva en face d'un spectacle navrant.

Une chandelle fumeuse, posée sur un poêle sans feu, éclairait misérablement la pièce nue et délabrée ; entre les fenêtres un métier de tisserand, sur lequel s'enroulait une pièce de cotonnade inachevée, découpait sur le mur le squelette noir de ses barres et de ses leviers ; une chaise dépaillée et une table boiteuse étaient rangées le long de la muraille humide ; en face du métier, un lit de sangle étalait sa paillasse et sa couverture en lambeaux, et sur ce lit, agenouillée, les cheveux épars, pâle, effrayante, une femme d'une trentaine d'années serrait contre sa poitrine amaigrie un tout petit enfant qui ne poussait plus que des vagissements étouffés... Au bruit de la porte, la mère se tourna vivement vers la nouvelle ve-

nue, et avec des yeux démesurément ouverts :

— Vite, venez ! cria-t-elle, mon *petiot* s'en va !...

— Qu'a-t-il et que dois-je faire ? demanda Gertrude en prenant l'enfant. La jeune femme montra avec un geste terrible son sein desséché.

— Je n'ai plus de lait, dit-elle, et mon pauvre petiot meurt de faim et de froid... Ah ! il n'y a pas de pitié au monde !...

— Ne vous désolez pas ainsi ! reprit Gertrude, je vais querir de quoi vous ranimer tous les deux... N'avez-vous pas une voisine que je puisse charger d'acheter ce qu'il faut ?

— Oui... la mère Surloppe... Elle demeure en face ; mais je ne l'ai plus revue depuis hier... les pauvres gens sont plus sauvages que des loups affamés, il se font peur...

— Attendez-moi, je vais l'appeler...

Gertrude enveloppa l'enfant dans sa capeline, le plaça près de la mère qu'elle couvrit de sa mante, et se mit en quête de la vieille voisine qu'elle trouva sommeillant près de son dévidoir. La vue d'une pièce d'or la réveilla et lui mit des ailes aux talons. Elle se chargea volontiers de trouver du lait, des vivres et du bois.

Gertrude retourna près de la malade. L'enfant s'était réchauffé et rendormi ; la mère regarda la jeune fille d'un air farouche ; sur ce visage al-

téré, Mlle de Mauprié crut reconnaître les principaux traits de la figure de son oncle et sentit sa pitié redoubler.

— Vous vous appelez madame Finoël? demanda-t-elle enfin d'une voix timide.

— Oui... Rose Finoël, murmura la jeune femme, venez-vous de la part du bureau de charité ?

— Je suis envoyée par une personne qui connaît vos peines et qui veut les soulager.

La bouche de Rose Finoël prit une expression amère.

— Mes peines !... Et qui donc au monde peut avoir souci de mes peines?

Gertrude lui répondit évasivement que son bienfaiteur désirait ne pas être connu; alors la malade ferma les yeux d'un air de fatigue et d'indifférence.

— Après tout, murmura-t-elle, que me fait son nom?... Tout m'est égal pourvu qu'on sauve mon petiot... Moi je suis lasse, oh ! lasse !...

Elle renversa son front sur le traversin et tomba dans une sorte de torpeur. Gertrude assise près d'elle contemplait ses mains décharnées, son visage aux pommettes saillantes, aux yeux caves, encadré et pâli encore par des flots de cheveux noirs. A l'aspect de cette figure ravagée par la misère et

la maladie, la jeune fille fut prise d'une pitié profonde ; elle oubliait son isolement, ses craintes, ses souffrances, et, comparant sa vie à celle de cette malheureuse, elle ne se trouvait plus à plaindre... Au bout d'une demi-heure, la mère Surloppe revint avec les provisions, on alluma le poêle, on fit chauffer du bouillon pour la mère et du lait pour l'enfant, puis Gertrude reprit sa mante et sa capeline.

— Vous partez !... vous me laissez ? soupira la jeune femme en rouvrant les yeux.

— Non pas, je vais faire une course et je reviens.

Tout en disant cela, Gertrude songeait aux circonstances imprévues qui allaient rendre sa mission plus délicate et plus difficile. La maladie de Rose Finoël, l'existence d'un enfant compliquaient la situation et alourdissaient la responsabilité de l'orpheline. Elle se sentait solidaire de son oncle et songeait qu'il ne lui serait guère possible de reprendre ses occupations ordinaires, au moins avant que l'enfant fût confié à une nourrice. Elle chargea la vieille voisine de se procurer un matelas et des couvertures, et il fut convenu que Gertrude passerait la nuit près de la malade. Puis elle courut à l'auberge, écrivit à son oncle le récit de sa première visite et lui demanda de

nouvelles instructions. Sur ses instances, Pitois reprit le soir même le chemin de Lachalade.

A son retour, Gertrude trouva la chambre de la côte Polval transformée ; l'or de l'oncle Renaudin avait fait merveille. Sur la table une petite lampe à la lumière égale et douce remplaçait la chandelle fumeuse ; le poêle réveillé d'un long sommeil bourdonnait gaiement et répandait une joyeuse chaleur ; le lit avait été regarni, et l'enfant restauré et réchauffé s'endormait sur les genoux de la vieille Surloppe, qui, d'une voix chevrotante, lui murmurait une antique chanson berceuse. La mère elle-même semblait moins malade, moins défaite.

— Gertrude disposa dans un coin le matelas et les couvertures, posa l'enfant près de sa mère, puis congédia la vieille.

Elle marchait légèrement à travers la chambre, faisant ses préparatifs pour la nuit, ravitaillant le poêle, réchauffant le lait destiné au marmot... La malade, ouvrant à demi ses yeux affaiblis, la regardait curieusement et suivait ses moindres gestes avec une surprise mêlée d'attendrissement. A la fin, Gertrude, ayant achevé de tout préparer, vint s'asseoir au chevet du lit et vit Rose Finoël qui pleurait.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

Pour toute réponse, Rose Finoël prit l'une des mains de son interlocutrice et la couvrit de larmes et de baisers.

— Merci, dit-elle enfin, cela me fait du bien de pleurer. — Il y avait si longtemps que personne ne s'inquiétait plus de moi !

— Vous n'avez point d'amis ?

— Je suis seule au monde.

— Mais... le père de cet enfant ? hasarda timidrment Gertrude.

La figure de la malade reprit une expression de tristesse poignante.

— Celui-là est loin !... Et pourtant, murmura-t-elle d'un air sombre, nous étions mariés, mariés à l'église et à la mairie... ; mais la misère l'a effrayé... Il est parti, il y a deux mois, et je n'ai plus entendu parler de lui.

Elle regarda Gertrude qui fit un geste de surprise.

— Il ne faut pas lui en vouloir, s'écria-t-elle vivement, j'ai été bien heureuse avec lui dans les premiers temps !...

— Mais il vous a abandonnée, et c'est une lâcheté !

Rose Finoël haussa les épaules.

— Dans ma famille, c'est notre lot d'être abandonnées... Ma mère l'a été par son amant, moi,

par mon mari... Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné un garçon... les filles sont trop malheureuses!...

Elle jeta un regard plus doux sur l'enfant endormi à son côté.

— Voyez-vous, reprit-elle, il ressemble à son père... Quoique Finoël m'ait laissée là, je ne peux pas lui en vouloir... Je l'aime toujours!... Nous avons été si heureux ensemble dans les commencements! Nous autres, pauvres gens, il ne faut pas nous mesurer avec la même aune que les gens à l'aise... A quinze ans j'étais orpheline et je gagnais mon pain dans une filature, et si vous saviez ce que c'est que la vie de fabrique pour les filles!... Je m'étonne de n'y être pas devenue plus mauvaise... Quand j'ai connu Finoël j'avais déjà vingt-sept ans, et lui n'en avait que vingt-trois... J'étais trop vieille pour lui, mais alors je n'y pensais pas, je l'aimais comme une folle... Oh! les premiers temps de notre mariage! Nous allions, le dimanche, goûter dans les petits bois du Juré et nous revenions bras dessus bras dessous par la route de Combles et la Ville-haute... Comme les tillleuls sentaient bon!... Voyez-vous, j'ai eu bien des maux depuis, mais j'oublie tout quand je pense à ces six mois-là. Six mois... et puis on l'a renvoyé de la fabrique, et le cabaret l'a pris.

Alors sont arrivés les mauvais jours, les gros mots, les batteries. Je suis devenue grosse ; notre location finissait à Noël et on menaçait de nous mettre dehors... Un matin il est parti.... On dit qu'il est allé en Alsace... Je lui pardonne tout en pensant à nos six mois de bon temps !

Elle ferma les yeux et reposa sa tête sur le traversin. L'expression farouche de sa physionomie s'était adoucie, et Gertrude, la voyant s'assoupir, se jeta sur le matelas préparé par la voisine. Elle s'endormit profondément et ne s'éveilla le lendemain matin qu'aux cris de l'enfant qui demandait à boire...

Trois jours après, au moment où elle quittait son auberge pour se rendre chez Rose Finoël, le facteur apporta une lettre de l'oncle Renaudin. Le vieillard la priait de prendre soin de la mère et de mettre l'enfant en nourrice ; il lui indiquait en même temps l'adresse d'une femme de Beauzée, qui se chargerait volontiers du marmot et qui était déjà prévenue de sa prochaine arrivée ; enfin il terminait en lui recommandant prudence et discrétion. — Le même jour, Gertrude, voyant Rose plus calme, lui parla de la nécessité de faire suivre à son enfant un régime plus salutaire et l'amena peu à peu à l'idée d'une séparation. La malade poussa un long soupir :

— Oui, vous avez raison, répondit-elle, il faut qu'une autre femme le nourrisse de son lait... Je ne veux pas qu'il souffre et je consens à tout... Laissez-le moi seulement encore un jour ou deux... Je sens que je n'irai pas plus loin...

En effet elle s'affaiblissait visiblement; heure par heure, la vie abandonnait son corps épuisé. Le lendemain, vers le soir, elle appela Gertrude et la pria de lui apporter l'enfant. Elle regarda le marmot de toute la force de ses yeux déjà voilés par l'agonie, puis elle dit :

— Promettez-moi de le porter vous-même à la nourrice... Pauvre petiot, je meurs trop tôt pour lui!... Je ne sais pas qui vous a poussée à me vouloir du bien, mais je vous en supplie, n'abandonnez pas mon enfant!... Si je m'en vais avec l'idée que vous aurez soin de lui, je mourrai tranquille.

Gertrude la rassura et lui promit de veiller elle-même sur l'orphelin.

— Merci, reprit Rose Finoël en cherchant la main de la jeune fille et en essayant de la serrer dans sa main glacée, vous êtes bonne, vous!... Je souhaite que vous ayez une vie heureuse. Moi, je n'ai eu que six mois de bon... le reste n'a été que fatigue et misère... un cauchemar après six mois de beaux rêves... A cause de ce bon temps-là je pardonne à ceux qui m'ont mise au monde...

Mais je suis lasse, bien lasse!... Donnez-moi encore le petiot que je l'embrasse... Et maintenant adieu à tout!...

Après une courte agonie, elle s'endormit du sommeil suprême...

Tandis que la vieille voisine veillait la morte, Gertrude courait au bureau de la voiture de Clermont et retenait une place pour Beauzée. On lui en promit une pour le lendemain au soir. Comme elle sortait du bureau, une femme surgit de l'ombre du porche et parut l'examiner. Gertrude hâta le pas, un secret pressentiment lui disait qu'elle était suivie ; en effet, en tournant la tête, elle aperçut une forme vague qui marchait dans la même direction qu'elle. Alors la peur la prit, elle se mit à courir, et, s'engageant dans les petites rues qui avoisinent Polval, elle ne suspendit sa course qu'après avoir eu la certitude qu'on avait perdu sa trace. Cet incident redoubla son désir de partir au plus vite et de sortir enfin de la situation fausse où elle se trouvait.

L'enterrement eut lieu le lendemain : Gertrude n'y assista pas. Le soir venu, elle paya largement la vieille, et, n'emportant de cette maison qu'une boucle des cheveux de la morte, comme un souvenir pour le petit, elle partit avec l'orphelin, chaudement emmailloté, qui se plaignait douce-

ment et qui finit par s'endormir au roulis de la voiture.

Le trajet de B... à Beauzée n'est pas bien long, et la nuit n'était pas trop avancée quand Gertrude frappa à la porte de la nourrice. C'était une forte gaillarde, femme d'un rémouleur. Comme elle était prévenue, elle reçut l'enfant sans trop d'étonnement ni de questions. Elle avait l'air d'une brave femme, et elle promit de choyer le nourrisson comme s'il eût été à elle. Gertrude lui donna tout l'argent qu'elle demanda, et, après lui avoir indiqué son adresse à B... et lui avoir fait de minutieuses recommandations, elle repartit par le courrier du matin.

Il lui tardait de rentrer à son magasin. Pâlie et affaiblie par plusieurs nuits de veille, elle éprouvait néanmoins une certaine satisfaction en se sentant secouée par les cahots du courrier. Elle se disait qu'elle avait rempli jusqu'au bout et sans encombre sa triste mission, que son oncle serait content d'elle, qu'elle allait enfin pouvoir reprendre sa vie régulière, et qu'elle pourrait penser librement et tout le jour à Xavier. Elle se sentait soulagée d'un poids énorme, et quand la voiture s'arrêta dans la rue de la Rochelle, ce fut avec bonheur qu'elle sauta sur le trottoir, courut prendre son paquet à l'au-

berge, et se dirigea vers la maison des demoiselles Pêche.

VIII

L'atelier était dans un état de sourde effervescence, La veille au soir, Héloïse, après avoir porté un chapeau à une pratique, était rentrée avec un air de consternation tragique où perçait néanmoins une certaine pointe de satisfaction. Elle s'était assise bruyamment et avait repris son ouvrage en poussant de gros soupirs.

— Qu'y a-t-il donc, Héloïse? demanda Mlle Hortense qui savait les façons de son ouvrière et à qui cette mise en scène n'avait pas échappé.

— Ah! soupira de nouveau celle-ci, on a bien raison de dire que les apparences sont trompeuses... Les fruits qui ont meilleure mine sont les plus véreux, et il faut manger un boisseau de sel avec les gens avant de les connaître...

Intriguées par ce préambule, toutes les ouvrières avaient relevé la tête et regardaient Héloïse.

— Quant à moi, continua-t-elle, on conviendra

au moins que je n'y ai pas été prise et que je me suis tenue sur mes gardes.

Mlle Célénie agita nerveusement son aune, et de sa voix la plus virile :

— Héloïse, s'écria-t-elle impatientée, vous avez une manière de dire les choses qui me fait bouillir le sang... Où voulez-vous en venir avec vos proverbes ?

— Pardon, mademoiselle, laissez-moi un peu respirer... Je suis encore ahurie de ce que j'ai vu.

— Vu, quoi?... reprit Mlle Célénie.

Héloïse coiffa solennellement une tête de carton avec le chapeau qu'elle était en train de confectionner, puis regardant son auditoire :

— Eh bien ! commença-t-elle enfin, que diriez-vous si vous appreniez que Mlle de Maupríé n'a pas bougé de la ville et que son prétendu voyage à Lachalade n'était qu'une invention ?

Elle secoua la tête et ses regards triomphants firent le tour de l'atelier.

— Qu'est-ce que vous me contez là ? s'écria Mlle Célénie en haussant les épaules.

— Je n'ai pas l'habitude de faire des contes, répliqua Héloïse piquée au vif, et je ne dis que ce que j'ai vu. Voici au surplus comment la chose est arrivée. Vous savez qu'hier j'ai été porter un chapeau à la diligence de Clermont ; je m'en re-

venais et j'étais déjà sous le porche, quand j'ai entendu dans le bureau une voix qui ne m'était pas inconnue... La personne qui parlait au facteur des messageries retenait une place pour le lendemain dans le courrier qui passe à Beauzée. J'aurais juré que c'était la voix de Gertrude, et pour m'en assurer, j'ai attendu sous le porche. La personne est sortie. C'était une femme dont la tête était enveloppée dans une capeline et dont la tournure ressemblait à celle de Mlle de Mauprié. Intriguée, j'ai voulu voir où elle allait, mais elle s'est aperçue, sans doute, que je la suivais ; elle a pris ses jambes à son cou et je l'ai perdue dans les petites ruelles qui montent à la Ville-haute... J'ai voulu en avoir le cœur net, et ce soir, à l'heure du courrier, je suis allée me camper derrière la grande porte des messageries ; là j'ai vu, comme je vous vois, Gertrude revenir et monter en voiture, mais cette fois, elle n'était pas seule...

Héloïse fit une pause et poussa un nouveau soupir... Toutes les têtes se tournèrent de son côté.

— Elle portait dans ses bras, continua-t-elle, un petit enfant qui criait faiblement comme font les nouveau-nés.

Un murmure courut dans l'atelier, et il y eut un moment de silence.

— L'aventure est étrange, reprit Mlle Hortense, mais, comme vous le disiez tout à l'heure, les apparences sont trompeuses, et je ne puis pas croire que Gertrude...

— Je ne suis pas médisante, répliqua Héloïse, mais dame! vous conviendrez, mademoiselle, lque cela donne à penser... Une fille noble qui asse sa famille et son pays pour se faire ouvrière; ce cousin qui arrive et s'en va, on ne sait pourquoi; ce prétendu départ, puis ce marmot qui tombe du ciel... Avez-vous remarqué comme Gertrude pâlissait et maigrissait depuis le printemps dernier?

— Ça, c'est un fait! murmurèrent les apprenties autour de la table ronde.

Mlle Célénie rétablit le silence en frappant le parquet avec son aune.

— Héloïse, ma fille, s'écria-t-elle d'une voix sévère, je vous ai déjà dit que vous étiez trop prompte à juger votre prochain... Votre histoire est étrange, j'en conviens, mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, et, pour se prononcer, il faut attendre les explications de Mlle de Mauprié... D'ici là, mesdemoiselles, je désire qu'on garde le silence, et je renverrai la première péronnelle dont la mauvaise langue tournera de travers!

Cette menace énergique mit un terme aux bavardages, mais n'empêcha nullement toutes ces cervelles féminines de travailler. Quand, le surlendemain, Gertrude entra dans l'atelier, tous les yeux épièrent ses moindres gestes. Les fillettes de la table ronde échangèrent des coups de coude significatifs et commentèrent en chuchotant la pâleur et l'air fatigué de la voyageuse. L'accueil fait à la jeune fille était trop froid pour qu'elle ne le remarquât pas; il était si différent de celui qu'elle avait reçu jadis à son arrivée dans ce même atelier! Le poêle de faience bourdonnait pourtant encore comme autrefois, comme autrefois un clair soleil d'hiver, se glissant à travers les rideaux de mousseline, faisait miroiter les panneaux des armoires et chatoyer les vives couleurs des rubans et des fleurs artificielles; seules, les figures penchées au-dessus des têtes de carton ne se déridaient pas. Toutes les bouches étaient pincées et tous les yeux baissés. Mlle Hortense ne se leva pas pour baiser au front la nouvelle arrivante; Mlle Célénie demeura muette et sembla plus occupée que jamais à tailler des patrons de robe. Gertrude alla se débarasser de son costume de voyage, et lorsque, après quelques instants passés dans sa chambre, elle reprit sa place près de l'estrade d'Héloïse, celle-ci, rassemblant pré-

cipitamment ses ciseaux, ses rubans et sa boîte à ouvrage, recula sa chaise et ramena les plis de sa jupe, comme si elle eût craint le contact d'une pestiférée.

Cependant Héloïse était démangée de l'envie de parler ; il lui tardait de prendre sa revanche, de confondre sa rivale par une parole bien sentie et de lui prouver qu'elle n'était pas dupe. Dès qu'elle vit Gertrude installée, elle profita du plus beau moment de silence, et d'une voix ironiquement mordante :

— J'espère, dit-elle très-haut, que vous avez fait un bon voyage, mademoiselle... Comment se porte votre cousin ?...

— Héloïse ! interrompit Mlle Célénie.

Jamais l'organe viril de Mlle Pèche cadette n'avait encore donné un volume de son aussi formidable. Ce fut comme un coup de tonnerre. La grande Héloïse obéit à cette foudroyante injonction et se renferma de nouveau dans un superbe silence. Quant à Gertrude, aussi étonnée de la colère de Mlle Pèche que de l'ironie de sa voisine, elle rougit et promena autour d'elle ses beaux yeux surpris. Mais tous les regards semblaient éviter les siens, et toutes les têtes se penchaient plus attentivement que jamais sur les coiffures et les nœuds de ruban. Un silence profond régna

dans l'atelier. Consternée et ne comprenant rien à ces façons étranges, Gertrude essayait en vain de se remettre à la besogne ; ces démonstrations inexplicables l'avaient frappée au cœur. Ses mains tremblaient, et elle parvenait à grand'peine à enfoncer son aiguille dans la soie. Deux mortelles heures se passèrent ainsi, puis midi sonna, Héloïse descendit majestueusement de son estrade, les apprenties déposèrent leur ouvrage et toutes s'en allèrent dîner. Gertrude, restée seule avec les demoiselles Pêche, se leva à son tour, et ses yeux, où roulaient des larmes, interrogèrent les deux vieilles filles qui se tenaient devant elle et se regardaient d'un air grave.

Le moment d'une explication était venu.

— Mademoiselle..., commença solennellement Hortense Pêche en quittant ses lunettes; mais elle fut interrompue par son impétueuse sœur.

— Hortense, dit Mlle Célénie, laisse-moi d'abord poser une question à Mlle de Mauprié.... Gertrude, poursuivit-elle de sa voix la moins rude, ayez confiance en moi et parlez franchement : où êtes-vous allée en quittant la maison, la semaine dernière ?

— A Lachalade, répondit Gertrude, non sans rougir.

— Ah !... Et vous y êtes restée tout le temps ?

La jeune fille réfléchit un moment, puis répondit d'une voix ferme :

— Non, mademoiselle.

— A la bonne heure... On prétend que vous n'avez pas quitté la ville... Certes nous n'avons nul droit de nous mêler de vos affaires, mais nous sommes responsables de vous jusqu'à un certain point; c'est pourquoi je me permettrai d'insister... Pouvez-vous me rendre compte de l'emploi de votre temps?

La figure de Gertrude prit une expression plus inquiète. Elle commençait à comprendre dans quel embarras elle s'était jetée, et cependant elle hésitait encore à répondre d'une façon plus explicite.

— Non, répondit-elle d'une voix tremblante, je ne puis malheureusement entrer dans aucun détail... Il est vrai que je suis restée à B..., les affaires qui m'y ont retenue ne sont pas les miennes, et j'ai promis de me taire... Pardon, mademoiselle, je dois tenir ma promesse... Mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher.

Mlle Hortense poussa un soupir et Mlle Célénie fronça les sourcils.

— Tant mieux pour vous, reprit celle-ci durement, si votre conscience est en repos; mais cela

ne suffit pas aux yeux du monde et le scandale n'en existe pas moins.

— Le scandale ! s'écria Gertrude.

Mlle Célénie, dardant ses yeux gris sur la figure de la jeune fille, se tenait devant l'image des Vierges sages et des Vierges folles, que le soleil éclairait en ce moment de sa pleine lumière, et la terrible demoiselle Pêche avait l'air de commenter avec son aune la parabole évangélique ; ou plutôt elle semblait elle-même une des triomphantes vierges sages, descendue de la vieille image d'Épinal... — Le scandale ! répéta Gertrude atterrée... Elle frémissait de la tête aux pieds et la voix lui manqua. Le scandale ! Ce seul mot avait révolté toute sa fierté, mais sa consternation était si grande que pas une parole ne pouvait sortir de sa gorge étranglée par l'émotion. Enfin ses dents se desserrèrent et elle dit en relevant les yeux vers la vieille fille :

— Que me reproche-t-on, et qu'a le monde à faire avec ce qui s'est passé ?

— A tort ou à raison, répliqua Mlle Célénie, le monde jase... Tout se sait. On a appris que vous étiez restée à B... clandestinement, on vous a surprise portant en cachette un enfant nouveau-né dans vos bras... Est-ce vrai ?

— C'est vrai... Mais je ne comprends pas...

resterait à expliquer comment vous avez été mêlée à de pareilles gens... Pouvez-vous le faire?

Gertrude resta muette.

— Non... Eh bien ! j'en suis désolée, mais dans la circonstance, nous sommes obligées de prendre une décision sévère... Il y a eu scandale...

— Et notre maison ne doit pas même être soupçonnée ! acheva d'une voix mâle Mlle Célénie, sans se douter qu'elle répétait le mot de César.

Mlle Hortense poussa un profond soupir.

— Nous ne pouvons pas vous garder, mon enfant, vous le voyez.

— Je vois que je suis perdue ! murmura Gertrude, et en même temps son visage fut inondé de larmes. Les sanglots secouaient sa poitrine, elle se tordait les mains ; tout à coup sa tête se pencha en arrière, ses genoux ployèrent et elle tomba sur le parquet. La fatigue du voyage et la secousse violente produite par cette dernière scène venaient de déterminer une crise nerveuse.

— Ah ! mon Dieu, elle se trouve mal ! s'écria Mlle Célénie, nous avons été trop dures aussi... Hortense, cours vite chercher le *vinaigre des quatre voleurs*.

En même temps elle s'agenouilla près de Gertrude, la soutint dans ses bras, déboutonna sa

robe, et finalement se mit à lui baiser affectueusement le front en lui prodiguant de doux noms enfantins. — Sous ses manières de gendarme, Mlle Célénie cachait des trésors de tendresse maternelle. — Elle transporta Gertrude dans sa propre chambre et la mit au lit, puis elle la confia à la garde de la vieille Scholastique et courut chez le pharmacien... En revenant à elle la jeune fille vit la vieille bonne à son chevet. Elle était encore trop faible pour pouvoir parler ; on lui fit avaler un cordial et elle s'endormit profondément ; quand elle se réveilla, il faisait nuit et la tranquillité de la rue indiquait une heure avancée. Une veilleuse éclairait la chambre, et dans un grand fauteuil Mlle Célénie, tout habillée, sommeillait bruyamment. Gertrude passa les mains sur son front, se rappela la scène de la matinée et se sentit prise d'un nouvel accès de désespoir. — Elle, si pure et si fière de sa pureté, se trouvait soupçonnée d'une faute dont la seule pensée la faisait frémir d'indignation ; les demoiselles Pêche la croyaient coupable et tout l'atelier sans doute partageait cette conviction... Et demain son nom, — le nom de Mauprié ! — courrait la ville escorté de bruits calomnieux, et cette rumeur honteuse parviendrait jusqu'à Xavier... A cette idée son cœur fut déchiré et elle se remit à pleurer...

Certes, Xavier avait l'esprit trop élevé et trop de confiance en elle pour croire aussi facilement une calomnie ; mais il était jaloux et soupçonneux.... Un doute pouvait se glisser dans son esprit, un doute n'était-ce pas déjà trop?... Rien qu'en y songeant, Gertrude sentait toute sa fierté se soulever ... Elle se disait qu'un soupçon de la part de Xavier suffirait pour creuser entre eux un abîme, — et elle pleurait sur son amour, sur son seul bonheur cruellement menacé....

— Non, pensait-elle, je ne veux pas être soupçonnée; il faut que celui qui a fait le mal le répare.... J'irai trouver mon oncle, et je le supplierai de parler...

Toute la nuit se passa de la sorte. Enfin l'aube grise d'un jour de décembre commença d'éclairer les vitres des fenêtres... Le froid du matin réveilla Mlle Célénie, qui étira un moment ses grands bras, courut au chevet de la jeune fille, et lui demanda comment elle se trouvait.

— Mieux, mademoiselle, merci! répondit Gertrude.

Puis essuyant ses larmes :

— Mademoiselle, je ne suis pas coupable, je vous le jure... Il y a une personne qui peut d'un mot éclaircir tout ce qui paraît équivoque dans ma conduite, et me justifier aux yeux du monde....

Je veux aller trouver cette personne, elle ne refusera pas de me dégager de mon serment, et je serai lavée de ces soupçons calomnieux... Ayez la bonté de me procurer une voiture de louage.

— Mais vous êtes trop faible pour vous mettre en route ce matin ! s'écria Mlle Célénie.

— Il le faut, et je me sens plus forte... Je ne puis supporter les doutes qui pèsent sur moi... J'en mourrais !

Mlle Célénie se laissa convaincre, et Gertrude s'habilla. Vers midi une vieille calèche s'arrêta devant le magasin, et la jeune fille encore un peu faible et très pâle, y monta après avoir embrassé les demoiselles Pêche.

Le cheval de louage était vieux et assez mauvais trotteur ; le conducteur assoupi sur son siége le fouettait mollement ; aussi huit heures sonnaient quand on entra à Lachalade. A cette heure, tout le monde devait être couché dans la maison de l'oncle Renaudin, et Gertrude pensa qu'il était préférable de remettre au lendemain la démarche qu'elle se proposait de faire. Bien qu'il lui en coûtât, elle résolut de demander l'hospitalité à sa tante et dit au conducteur d'arrêter son cheval devant le logis Mauprié. Une lumière brillait entre les fentes des volets du rez-de-chaussée ;

Gertrude frappa timidement et attendit toute frissonnante.

Au bout de quelques instants la porte s'entr'ouvrit et Honorine parut sur le seuil. Elle poussa une exclamation en voyant Gertrude; celle-ci prit son paquet des mains du conducteur et suivit silencieusement sa cousine jusque dans la salle à manger.

La salle avait toujours le même aspect, et les mêmes figures entouraient la table de toile cirée; — Xavier était seul absent. — Mme de Maurié, son mouchoir à la main, lisait gravement son livre d'heures; Gaspard frottait son fusil et sifflait d'un air triomphant, tandis que Phanor sommeillait devant l'âtre, et que Reine, debout devant la vieille glace, essayait un bonnet de crêpe noir.

— C'est Gertrude! dit Honorine, en poussant sa cousine devant elle.

La veuve se leva d'un air solennel. Reine fit une légère exclamation, et Gaspard regarda la jeune fille d'un air i eroniqu.

— C'est affaire à toi, s'écria-t-il, et tu n'as pas perdu de temps!

Gertrude ne lui répondit pas et s'avançant vers Mme de Maurié:

— Je suis venue, ma tante, vous demander

l'hospitalité pour cette nuit ; je désire avoir demain un entretien avec mon oncle Renaudin.

Gaspard haussa les épaules et Mme de Mauprié passa son mouchoir sur ses yeux.

— Tu viens trop tard ! soupira Honorine.

Gertrude les regardait tous sans bien comprendre de quoi il s'agissait.

— Qu'y a-t-il donc ? murmura-t-elle enfin.

— Votre oncle est mort la nuit dernière, ma nièce.

— Il a rendu sa vieille âme à Dieu ! continua Gaspard d'un ton qui n'avait rien d'attristé.

— Nous héritons, ma chère ! s'écria Reine.

— Mort ! dit Gertrude accablée... Elle s'assit sur une chaise et s'évanouit.

IX

Le lendemain les cloches de Lachalade se mirent à sonner *en mort* dès le matin et réveillèrent Gertrude, qui s'habilla rapidement et descendit encore endolorie par les secousses de la veille. En entrant dans la salle elle fut prise de violentes

palpitations ; elle venait d'apercevoir Xavier, seul, assis tout rêveur près du feu.

Bien des fois, pendant de longues journées de travail ou, le soir, dans sa petite chambre, elle avait rêvé à ce moment du retour et au bonheur de revoir le bien-aimé. Cette réunion tant souhaitée lui était souvent apparue comme une fête merveilleuse, pleine de lumière, de musique et de joyeuses effusions ; et voilà qu'elle avait lieu dans cette sombre chambre du logis Mauprié, par un jour de deuil et sous une impression d'angoisse et de terreur. Gertrude portait dans son cœur, encore saignant des douleurs de la veille, un secret pesant que la mort de M. Renaudin venait d'y sceller à jamais. Ce pénible fardeau paralysait tout élan et arrêtait toute effusion.

Xavier s'élança vers elle et lui prit les mains :

— Chère Gertrude, dit-il, j'aurais voulu que notre réunion fut amenée par un moins lugubre événement !

— Moi aussi, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Tes mains sont glacées, continua Xavier, et tu es toute pâle ?

Gertrude répondit avec embarras qu'elle avait été un peu souffrante dans les derniers temps.

— L'air de la campagne te fera du bien, poursuivit-il, tu reprendras tes couleurs, car tu ne re-

tourneras plus à ton magasin... Te voilà riche maintenant, Gertrude !... Ma mère et toi, vous étiez les deux plus proches parentes de l'oncle Renaudin, et il n'y a pas apparence que le bonhomme ait déshérité sa famille.

Gertrude demeurait silencieuse.

— A-t-il beaucoup souffert pour mourir ? demanda-t-elle enfin.

— Non, il s'est éteint doucement... Quand ma mère a été appelée à l'Abbatiale, il venait de rendre le dernier soupir.

L'entretien fut interrompu par l'entrée de Mme de Mauprié suivie de Gaspard en grand deuil. Pour la première fois, depuis longtemps, le farouche chasseur avait endossé une redingote noire ; aussi paraissait-il fort mal à son aise dans ce vêtement qui gênait ses mouvements brusques. Cette gêne donnait seule à sa figure une expression un peu attristée, car, bien qu'il fît des efforts pour prendre un air grave et recueilli, on devinait au fond de lui une joie qui ne demandait qu'à déborder. L'hypocrisie n'était pas son défaut, et il avait grand'peine à ne pas siffler son air favori, tandis que Phanor tournait autour de lui et semblait déconcerté à la vue de son maître ainsi accoutré. Bientôt Reine et Honorine firent leur apparition dans un nuage de crêpe noir, et après un

rapide déjeuner, toute la famille prit silencieusement le chemin de la maison mortuaire.

L'Abbatiale avait ce jour-là l'air plus désolé que d'ordinaire. Le brouillard de décembre l'enveloppait, et, à travers la brume, les voix traînantes et plaintives des cloches ajoutaient encore à la tristesse de son aspect. Dans une chambre du rez-de-chaussée le cercueil d'Eustache Renaudin, sous un poêle de deuil, entre quatre cierges mélancoliques, attendait les porteurs. En entrant, chaque nouveau venu aspergeait la bière avec le goupillon bénit, puis les hommes se réunissaient autour de Gaspard, et les femmes montaient au premier étage, près de Mme de Mauprié. Bien que le défunt fût peu aimé dans le pays où il avait vécu comme un ours, néanmoins tout le village était là. A la campagne, l'esprit de communauté subsiste encore assez pour qu'en certaines circonstances solennelles, tous les habitants du même bourg se considèrent comme ne formant qu'une famille. Quelques gentilshommes verriers du voisinage étaient venus aussi avec leurs femmes et leurs filles ; la veuve de Mauprié recevait ces dernières comme des personnes de marque. A leur arrivée, elle se levait à demi, se laissait embrasser, puis retombait sur son siége en poussant un sanglot étouffé, auquel répondaient deux

profonds soupirs modulés par Reine et Honorine. Gertrude seule restait silencieuse et immobile, absorbée par ses préoccupations et aussi par le souvenir de sa dernière visite dans cette chambre, maintenant remplie d indifférents.

Le chant des prêtres résonna dans la cour et le convoi se mit en marche; chemin faisant, le cortége grossissait, chaque porte du village s'ouvrant pour laisser passer une femme ou deux. Aussi l'église était-elle presque pleine, et quand on se dirigea vers le cimetière, plus de deux cents personnes formaient la procession de l'enterrement. Il pleuvait et l'on voyait deux longues files de parapluies trancher avec leurs couleurs crues sur les vêtements noirs des gens en deuil. « Les vivants n'aiment pas à être mouillés, » se dit philosophiquement Gaspard en considérant le cortége et en sentant la pluie sur sa tête nue. — Le convoi longeait de larges pièces de terre labourées, contiguës à l'Abbatiale et achetées l'année d'avant par le bonhomme Renaudin. Gaspard regardait cette bonne terre grasse et bien fumée; d'un coup d'œil il arpentait le champ et supputait le nombre de verges... « Il n'aura pas eu le temps de voir son blé pousser, » songeait-il, puis sa pensée distraite, suivant cette nouvelle pente, il se voyait lui, chassant le long des sillons, ayant

Phanor à ses côtés et un bon fusil sous le bras. « J'achèterai un Lefaucheux, se disait-il, et je ferai bâtir un chenil à l'Abbatiale... Car j'aurai une meute : deux bassets et deux vendéens pour le bois; deux chiens d'arrêt pour tenir compagnie à Phanor, plus un épagneul pour le marais. J'affermerai la chasse du bois des Hauts-Bâtis, et alors on verra de belles parties et de beaux coups de fusil... Mon Lefaucheux aura une garniture en argent, et sur la crosse je ferai graver les armes de notre famille; car maintenant c'est mon devoir de relever le nom de Maupré... Eh! eh! qui sait? — Je remonterai peut-être la verrerie des Bas-Bruaux?... Alors les des Kucheries et les du Houx n'auront qu'à se bien tenir!... » Il n'interrompit son rêve qu'en apercevant la grille du cimetière.

On entendait le bourdonnement des psaumes, et entre les branches des sapins on voyait flotter les surplis blancs des prêtres. Les hommes s'étaient éparpillés autour des tombes; les femmes formaient au milieu de l'allée un groupe noir en tête duquel se tenaient Gertrude, Mme de [illegible] et ses filles. La veuve était à demi [illegible] dans une attitude douloureuse... [illegible] » psalmodiait le [illegible] que votre volonté soit faite, [illegible]

songeait Mme de Mauprié, vous n'avez pas voulu nous voir souffrir plus longtemps dans la pauvreté et l'humiliation. Maintenant, que vous avez rappelé à vous mon pauvre frère, nous aurons enfin de meilleurs jours ; je reprendrai dans le monde la position qui nous appartient ; je trouverai un mari pour Reine, et qui sait ?... peut-être aussi pour Honorine... Nous nous installerons à l'Abbatiale, la maison est assez bien montée pour que l'installation soit peu coûteuse... Il est vrai qu'il faudra tout partager avec Gertrude ; mais elle est encore mineure, nous administrerons sa part, et puis..., il y aurait peut-être moyen de tout arranger en la mariant à Gaspard... C'est un projet à mûrir et j'y réfléchirai... »

Les porteurs avaient étendu le poêle sur la terre humide et les fossoyeurs faisaient glisser la bière dans la fosse. Les sanglots retentirent plus forts dans le groupe des femmes. Reine et Honorine y allaient de tout cœur, et tout en s'essuyant les yeux, elles pensaient à l'héritage, aux armoires pleines de linge, aux coffres pleins d'argenterie, et aux nouvelles perspectives que leur avaient ouvertes l'oncle Renaudin en partant pour l'autre monde. Reine se disait que le deuil d'un oncle ne se porte que trois mois, et songeait déjà aux robes de demi-deuil ; elle combinait des toilettes

triomphantes pour conquérir le mari de ses rêves... « Tout cela sera trop beau pour Lachalade, pensait-elle, mais je déciderai ma mère à passer une saison aux eaux de Plombières... »

Gertrude, agenouillée sur la pierre d'une tombe, écoutait le bruit sourd de la bière et songeait aux derniers moments du mort. L'idée de la réparation tentée au logis de Polval avait-elle au moins adouci les souffrances de l'heure suprême? Le vieillard s'était-il endormi avec une conscience apaisée?... Du moins lui, il en avait fini avec les tourments de cette vie; pour elle, au contraire, les épreuves allaient commencer seulement. Cette promesse dont elle avait espéré se faire relever par l'oncle Renaudin, cette promesse la liait pour toujours désormais. Déjà sa réputation était menacée... Quelles autres souffrances lui réservait l'avenir? Courberait-elle silencieusement la tête devant toutes ces accusations injurieuses? Était-elle à ce point liée par un serment imprudemment fait? Ne devait-elle pas au contraire préserver avant tout la pureté de sa réputation?... Alors elle revoyait le vieux Renaudin se dressant à demi sur son lit, mettant un doigt sur ses lèvres blêmes et lui répétant : « Une promesse, c'est sacré! » — Et elle frissonnait en écoutant les paroles latines murmurées au-dessus de la fosse,

et en songeant aux châtiments réservés aux parjures...

Pendant ce temps Xavier contemplait sa cousine agenouillée auprès d'un grand sapin et la trouvait plus charmante que jamais dans ces vêtements noirs. Les épais bandeaux de cheveux blonds crêpelés se laissaient voir à demi sous le voile, et le profil pensif de la jeune fille se détachait doucement du fond sombre des sapins. Le jeune homme savourait délicieusement le bonheur de l'admirer et la joie de songer qu'il pourrait maintenant jouir de ce bonheur-là tous les jours. Il sentait que l'absence avait doublé sa passion, qu'il aimait Gertrude plus violemment encore que l'an passé, et qu'il avait mis toute sa vie en elle. Elle était si belle et si aimante!... Il l'avait trouvée, à la vérité, un peu froide, avant l'enterrement, mais il expliquait son air préoccupé et contraint par l'émotion et il l'excusait volontiers de ne pas s'être montrée plus expansive.

— « *Requiescat in pace!* » dit une dernière fois le curé, en secouant l'aspersoir au-dessus de la fosse; il le passa à Gaspard et s'éloigna. Les assistants défilèrent près de la fosse et agitèrent tour à tour le goupillon humide, puis la foule se dispersa. Mme de Mauprié suivit avec son fils et

ses filles le chemin de l'Abbatiale ; il lui tardait de prendre possession du logis avant l'arrivée du juge de paix de Varennes qui avait été mandé la veille. Les mains lui démangeaient; elle aurait déjà voulu sentir entre ses doigts le trousseau des clés de la maison. Gaspard et ses sœurs avaient la même préoccupation, et tous hâtaient le pas de telle sorte que Xavier et Gertrude restèrent seuls sur le chemin du cimetière. Xavier mit le bras de sa cousine sur le sien, et tous deux s'acheminèrent vers l'Abbatiale, en longeant les haies brillantes de gouttelettes argentées. La pluie avait cessé et le soleil hasardait quelques pâles rayons entre deux nuées. Cette éclaircie suffisait néanmoins pour égayer un peu l'austérité de la campagne environnante. Les prés jaunis et mouillés scintillaient ; les terres de labour les entouraient de leurs bruns et gras sillons où verdoyait le blé semé en octobre ; et tout au fond, les grandes futaies sombres fumaient à l'horizon.

Gertrude avait rejeté son voile en arrière et Xavier admirait ses bandeaux semés de gouttes de pluie, ses yeux verts encore humides et ses joues d'un rose pâle :

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas, Gertrude ? murmura-t-il brusquement.

La jeune fille releva vers lui ses yeux mélancoliques.

— Est-ce que tu as pu en douter, Xavier ?

— Non, mais tu es si belle et je me sens si indigne de toi, que parfois j'ai peur... Je tremble que tu ne t'aperçoives de mon obscurité, que le prisme ne se brise et que tu ne songes à aimer quelqu'un de plus brillant que moi.

Gertrude secoua pensivement la tête :

— N'est-ce pas toi plutôt qui me vois à travers un prisme?... et qui sait si un jour ce ne sera pas toi qui me trouveras indigne de ton amour?

Xavier, souriait d'un air incrédule, sa cousine reprit sur un ton grave :

— Xavier, tu auras toujours confiance en moi, n'est-ce pas ?

Le jeune homme saisit la main de Gertrude et la serrant :

— Cette petite main, dit-il, est celle d'une amie qui ne sait pas tromper ; je crois sentir en elle les moindres mouvements de ton cœur loyal.

— Pourquoi me méfierais-je de toi ?

— N'importe, si un jour quelqu'un m'accusait, promets de ne pas douter de moi un seul moment, de ne pas me juger avant de m'avoir entendue...

Xavier la regarda d'un air inquiet.

— Je te le promets, reprit-il enfin... mais à quel propos?...

Gertrude baissait les yeux et gardait le silence... On était arrivé devant la porte de l'Abbatiale.

— Entrons! dit Xavier, on va procéder sans doute à quelque formalité judiciaire, et ta présence est indispensable.

Devant l'âtre de la cuisine, Fanchette et Pitois, se chauffaient, chacun dans un coin, regardant le brasier sans souffler mot. Xavier s'étant informé de la présence de sa mère:

— Ils sont tous là-haut, dans la chambre de *réserve*, murmura Pitois.

— Ils n'ont pas perdu de temps, grogna Fanchette; c'est comme une bande de moineaux dans un champ de colza... Il faut les voir fouiller les armoires ; rien que ça serait capable de faire sortir notre pauvre monsieur du cercueil!

La chambre de *réserve* semblait en effet livrée au pillage. Toutes les armoires étaient ouvertes, et chacun des membres de la famille de Maupríé y furetait avidement en poussant des exclamations. La veuve, montée sur une chaise, comptait les piles de linge ; Gaspard soupesait l'argenterie, et les deux sœurs visitaient les tiroirs des commodes.

— Tout est par douzaine, disait la veuve, et presque rien n'a servi... Ah! mon pauvre frère était économe et il avait du beau... Voyez-moi ces serviettes de toile des Vosges, comme c'est ouvré et comme la damassure est fine!

— L'argenterie est à l'ancien titre et elle pèse lourd, reprit Gaspard en frottant les couverts avec le pan de sa redingote, je suis d'avis que nous la conservions, après y avoir fait graver notre chiffre...

Il fut interrompu par une exclamation joyeuse de Reine.

— Venez voir ma trouvaille! s'écria la jeune fille, tenez, voici des pièces de dentelles... Est-ce beau ?... Voici des crêpes de Chine, et puis dans ces petits écrins... Oh! des colliers de perles et des pendants d'oreille en pierres fines!

Mme de Mauprié était descendue rapidement, Gaspard s'était rapproché et Honorine ouvrait de grands yeux. Ils étaient tellement affairés, qu'aucun d'eux ne s'aperçut de l'arrivée de Gertrude et de Xavier. Les deux jeunes gens, debout près de la porte d'entrée, contemplaient cette scène avec tristesse, et Xavier fronçait les sourcils d'un air de désapprobation.

— Voyez un peu! dit Honorine en joignant les mains, qui aurait jamais soupçonné notre oncle de posséder de si belles choses?

— Oh! moi, fit Gaspard, j'ai toujours pensé que le vieux ladre prêtait sur gages!

— Fi! Gaspard, pouvez-vous avoir de pareilles idées? s'écria la veuve en examinant à son tour un crêpe de Chine, je crois plutôt que mon frère avait autrefois ruminé quelque projet de mariage, et que ces bijoux étaient destinés à sa future.

— On n'aura pas voulu de lui, répliqua Gaspard, et c'est fort heureux... Si au lieu d'être laid comme une chenille, M. Renaudin eût été un Adonis, nous ne viderions pas aujourd'hui ses tiroirs!

— Comme ces émeraudes me vont bien! dit Reine en essayant des pendants d'oreille devant un grand miroir, j'ai envie de les garder!...

— Malheureusement, mademoiselle, cela n'est pas possible pour le moment! soupira une voix flûtée qui partait de l'entrée de la chambre.

Ils se retournèrent tous stupéfaits et aperçurent le notaire de Lachalade dont la grosse figure souriante s'encadrait dans le chambranle de la porte entre-baillée. Derrière lui on distinguait la tête pointue et chauve du juge de paix et la face enluminée de son greffier. — A l'aspect de ce trio, les traits de Mme de Maupri é s'étaient allongés, et Gaspard avait fait un geste d'impatience.

— Nous sommes en affaires, monsieur, dit-il

au notaire de son ton le plus hautain, et à moins de choses urgentes, nous aimerions à ne pas être dérangés.

— Je vous demande mille pardons, reprit le tabellion sans s'émouvoir, mais il s'agit de formalités qui ne souffrent aucun délai, et qui auraient été remplies dès hier, sans l'éloignement de M. le juge de paix.

Le juge, long et maigre comme un fil, s'inclina silencieusement; Gaspard toisait le notaire des pieds à la tête et se mordait les lèvres.

— De quelles formalités parlez-vous? demanda-t-il sèchement.

— Oh! de simples mesures conservatoires... dans l'intérêt de l'héritière mineure, car si je ne me trompe, il y a minorité de l'une des héritières présomptives. Je dis présomptives, ajouta-t-il en passant en revue les assistants avec ses gros yeux ronds, parce que nous ne connaissons pas encore les dernières volontés du défunt.

— Ses dernières volontés! répéta Mme de Mauprié interdite; supposeriez-vous, monsieur, l'existence d'un testament?

— Je ne la suppose pas, madame, répondit le notaire en s'inclinant, je l'affirme...

— Un testament! grommela Gaspard, à quoi bon?

— Je l'ignore, monsieur, mais si vous le permettez, nous allons vous donner lecture de l'acte.

Il tira de son portefeuille une enveloppe cachetée.

— Ceci est un testament olographe, déposé en mon étude par feu M. Renaudin, mon client.

Il promena un moment l'enveloppe sous les yeux des héritiers, puis il la décacheta et remit au juge de paix une feuille de papier timbré, en le priant d'en prendre connaissance.

— Le testament est en bonne forme, murmura le juge.

Le notaire avait toussé et avait mis ses lunettes. Mme de Mauprié, pâle et crispée, était appuyée à un fauteuil; Gaspard se tenait debout, les bras croisés; Reine et Honorine contemplaient les gens de justice d'un air effaré sans trop comprendre de quoi il s'agissait. Quant à Xavier et à Gertrude, ils étaient assis l'un près de l'autre et se regardaient avec une expression de tristesse attendrie.

Le notaire, d'une voix claire, se mit à lire ce document qui était un simple codicile révélant l'existence d'un testament caché dans le secrétaire du défunt.

En outre, afin de prévenir toute difficulté,

Eustache Renaudin ordonnait que l'ouverture de ce testament n'eût pas lieu avant la majorité de sa nièce Gertrude de Maurié. Il nommait pour exécuteur testamentaire et administrateur provisoire, son notaire, Me Péchenart. Enfin, il exprimait le désir que Gertrude habitât l'Abbatiale et jouît des revenus de la succession, « à l'exclusion de tous autres, jusqu'au jour où elle serait majeure. »

Après avoir soigneusement replié le papier timbré, Me Péchenart parcourut de nouveau l'auditoire avec son regard éveillé : la surprise était peinte sur tous les visages.

— Peste soit du ladre vert ! s'écria enfin Gaspard, et il accompagna ces paroles d'un juron énergique.

— Si vous le voulez bien, dit le notaire sans s'inquiéter autrement de la colère de l'aîné des Maurié, nous allons pratiquer les recherches nécessaires dans le meuble désigné par le défunt.

On passa dans la chambre à coucher. La veuve lançait à sa nièce des regards méfiants ; quant à Gertrude, rougissante et interdite, elle assistait à cette scène sans trop se rendre compte encore de ce qu'elle signifiait. Xavier considérait sa cousine d'un air embarrassé ; Reine et Honorine chuchotaient avec Gaspard qui leur expliquait sans

doute les conséquences probables de l'acte qu'on venait de lire, car elles dardaient à leur tour à Gertrude des œillades foudroyantes.

La recherche du notaire ne fut pas longue, et le testament fut trouvé à l'endroit indiqué. Le notaire en fit parapher l'enveloppe cachetée par le juge de paix, puis se retournant vers Gertrude, il lui demanda quel était son âge.

— J'ai eu vingt ans le quinze mai dernier, murmura la jeune fille.

— Fort bien, le quinze mai prochain, à midi, nous procéderons à l'ouverture du testament qui restera déposé au nombre de mes minutes. D'ici là, rien ne s'opposera à ce que nous nous occupions de l'inventaire... Monsieur le juge, vous penserez sans doute qu'il convient d'apposer les scellés...

Le greffier avait déjà préparé la cire et les bandes de toile ; le notaire s'avança galamment vers Reine, et tout en souriant, désigna les pendants d'émeraude qui se balançaient encore à ses oreilles.

— Désolé ! mademoiselle, lui dit-il, nous serons obligés de réintégrer ces bagatelles parmi les objets mobiliers de la succession.

Reine détacha les boucles d'oreille et les jeta avec dépit sur la table, puis n'y tenant plus,

elle s'élança vers sa mère et se mit à fondre en larmes.

— C'est une indignité ! s'écria Mme de Mauprié suffoquée.

— Le testament est un nouveau tour de ce fesse-mathieu, et toutes ces précautions sont injurieuses ! hurla Gaspard, rouge de fureur.

Le notaire plia les épaules et sourit d'un air indifférent.

— Ma tante, dit Gertrude en tendant la main à Mme de Mauprié, je ne comprends rien à tout ce qui se passe... Je suis désolée de l'ennui qui vous arrive, et je donnerais beaucoup pour que les choses fussent arrangées autrement.

— Laissez-moi, ma nièce ! répliqua la veuve en la repoussant avec un geste sévère, je ne vois pas bien clair dans tout ceci, mais je me doute de quelque intrigue... Vous êtes ici chez vous et nous n'avons plus qu'à vous céder la place... Adieu, ma nièce !

Elle s'éloigna d'un air superbe.

— Ma tante, reprit Gertrude désespérée, ne m'abandonnez pas ainsi !... Cousine Hélène, cousin Gaspard, vous ne me croyez pas capable...

— Moi ! fit Gaspard en éclatant, je te crois capable de tout, avec tes façons de sainte nitouche... Ah ! ah ! il y a longtemps que je l'ai dit ;

tu es fine, toi, sans en avoir l'air!... Tu es une embobelineuse, et quand je t'ai vue arriver hier à la nuit sans que nous t'ayons écrit, je me suis bien douté de quelque aventure...

— Tu te trompes, Gaspard, interrompit soudain Xavier, Gertrude avait été prévenue... Je lui avais écrit la maladie de notre oncle.

En même temps il regardait tristement sa cousine qui se troublait de plus en plus et devenait vermeille. Gaspard resta un moment interdit, puis faisant un geste d'impatience :

— Suffit, dit-il, assez parlé!... Nous ne sommes plus rien ici, détalons, et laissons ces messieurs griffonner leur grimoire... Si j'avais su tout cela, je n'aurais même pas mis les pieds dans cette maison... Ma mère, prenez mon bras, et décampons!

Sans plus regarder Gertrude et les gens de loi, il saisit le bras de sa mère et se dirigea vers la porte, suivi de ses deux sœurs.

— Mauvaise parente! murmura Reine en passant près de sa cousine.

Xavier était demeuré le dernier; il était sombre et préoccupé.

— Xavier! fit Gertrude.

Il alla vers elle et lui tendit la main.

— Xavier, répéta-t-elle avec des larmes plein

la voix, j'ai besoin de te parler, reste demain à ton atelier.

Mme de Mauprié reparut sur le seuil de la chambre.

— Xavier! dit-elle d'une voix sévère, nous t'attendons!

Xavier serra la main de sa cousine et s'éloigna à son tour.

X

La santé de Gertrude, déjà altérée depuis quelque temps, ne résista pas aux secousses produites par cette pénible scène. Le soir même, la jeune fille fut prise d'une fièvre violente, et Fanchette fut obligée de l'aider à se mettre au lit. Le lendemain, le mal au lieu de diminuer s'aggrava; le médecin que Pitois était allé chercher en toute hâte, reconnut les symptômes d'une fièvre muqueuse et déclara que l'état de Gertrude réclamait les soins les plus assidus, ainsi que les plus grandes précautions. On se procura une garde, et Pitois fit sentinelle dans la cour, bien résolu

à jeter à la porte le premier Mauprié qui s'aviserait de venir troubler la malade.

Pendant ce temps Xavier se promenait à travers son atelier, attendant la visite promise, et jetant à chaque minute un coup d'œil sur la route. Les événements de la veille l'avaient profondément bouleversé. Toujours dans ses châteaux en Espagne, lorsqu'il bâtissait en l'air l'avenir de sa cousine et le sien, il avait distribué les rôles autrement. Il avait rêvé de subvenir seul aux charges du mariage, de gagner une fortune à l'aide de sa sculpture, puis de courir à B... et de dire à Gertrude : « Maintenant me voilà riche, laisse là ton magasin et sois ma femme! » — La mort de l'oncle Renaudin et le singulier testament du vieillard venait d'intervertir les rôles. Il était probable que les dernières dispositions du défunt ne seraient que la confirmation de ce premier testament, et que Gertrude serait instituée légataire universelle... Elle deviendrait riche et lui resterait pauvre... Il aimait trop sa cousine pour lui en vouloir à cause de ce brusque changement, mais il n'en éprouvait pas moins une déception douloureuse. Il ne pouvait plus offrir sa main à Gertrude ; il aurait eu l'air de réclamer l'exécution d'un engagement devenu avantageux pour lui; il se croyait obligé d'attendre que la jeune

fille vînt spontanément lui rappeler sa promesse, et il se disait que, même dans ce cas, il aurait encore l'air de faire un mariage intéressé.

Il songeait à tout cela et sentait son agitation s'accroître à mesure que s'approchait l'heure probable de la visite attendue. Il avait disposé son atelier avec une certaine coquetterie, afin que les moindres objets eussent l'air de fêter la bienvenue de Gertrude. Les grands vases de faïence, qui se dressaient aux quatre coins, avaient été garnis de branches de houx aux baies rouges. Les panneaux sculptés les mieux réussis avaient été placés aux endroits les mieux éclairés; le grand dressoir avait été épousseté et frotté dès le matin, et un bon feu faisait bourdonner le poêle... Cependant l'après-midi s'avançait, le coucou rustique avait déjà sonné deux heures, puis trois, puis quatre, et personne ne venait. Xavier se promenait fiévreusement à travers l'atelier, puis collant son front au vitrage du châssis, parcourait d'un regard inquiet la route déserte... Personne! Il prêtait l'oreille et n'entendait que le bruit du vent dans la futaie voisine ou le murmure grossissant du ruisseau de la Gorge-aux-Couleuvres. Enfin la nuit vint et l'atelier s'emplit d'obscurité; seule, la flamme du brasier qu'on apercevait par la petite porte du poêle, jetait encore çà et là de

mourantes lueurs. Le jeune homme commença alors à désespérer. « Elle ne viendra plus maintenant, se disait-il, est-ce qu'elle serait déjà embarrassée de tenir sa promesse?... Sa nouvelle fortune l'aurait-elle changée à ce point?... Non, non, c'est impossible!... » Et il recommençait sa promenade agitée autour des établis silencieux...

Quand la femme chargée de son ménage lui apporta à souper, elle le trouva assis tout morose près du poêle éteint. Il ne mangea pas et ne put dormir. Sitôt le jour levé, il courut frapper à la porte de l'Abbatiale. Pitois lui répondit par le guichet :

— Mlle de Mauprié est très-malade...

Là-dessus le guichet se referma impitoyablement, et Xavier plus tourmenté que jamais résolut de passer chez sa mère.

Honorine préparait le café du matin, tandis que Gaspard bouclait ses guêtres et que la veuve dévidait un écheveau de laine.

— Savez-vous que Gertrude est malade? dit Xavier en entrant.

— Je l'ai appris hier, répliqua Mme de Mauprié, et comme je ne transige jamais avec un devoir de famille, je suis allée à l'Abbatiale avec Reine offrir mes services, mais nous avons été reçues

par ce manant de Pitois qui ne nous a même pas laissées entrer dans la cour.

— Parbleu! elle est fine, l'enjôleuse!... s'écria Gaspard, cette maladie est un prétexte pour éviter les explications et se rendre intéressante. Vous avez été bien bonne de vous déranger, ma mère, surtout après ce que nous avons su hier soir au sujet de notre gracieuse cousine!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Xavier.

— Il y a, reprit Honorine, que huit jours avant la mort de notre oncle, Mlle Gertrude est venue ici en cachette et a passé toute une nuit au chevet du bonhomme.

— Quel conte! fit Xavier en haussant les épaules.

— C'est l'exacte vérité, dit Mme de Mauprié, je tiens le détail de la propre cousine de Fanchette...

— C'est tout bonnement une captation, reprit Gaspard en ricanant, mais patience! tout n'est pas dit et je ferai casser le testament!

— Déjeunes-tu avec nous? demanda Honorine.

— Merci!... Et Xavier s'enfuit désolé à son atelier.

Il ne pouvait croire à une pareille trahison. Gertrude était certainement calomniée. Il se rappela alors que sa cousine lui avait dit en sortant du

cimetière : « Si quelqu'un m'accusait, ne me juge pas avant de m'avoir entendue. » — Oui, pensa-t-il, je veux avoir confiance et j'attendrai qu'elle puisse s'expliquer. Mais en me faisant cette recommandation, elle prévoyait donc qu'on pourrait l'accuser?... — Il avait beau lutter, les soupçons revenaient toujours, et son inquiétude grandissait. Il n'avait plus de goût pour le travail, passait la plupart de ses journées accoudé sur son établi, et ne reprenait un peu d'animation que le soir, à l'heure où il montait à l'Abbatiale pour avoir des nouvelles. La réponse que lui faisait l'inflexible Pitois variait peu et n'était guère encourageante. Cependant un matin de la fin de janvier, la figure du vieux garde parut moins farouche. « Il y a du mieux, » répondit-il à Xavier en refermant la porte plus doucement que d'habitude.

La fièvre en effet avait disparu, et Gertrude commençait à entrer en convalescence. Elle était encore très-faible et ne pouvait se lever, mais sa tête était redevenue libre. Sa première pensée fut pour Xavier. « Comment doit-il me juger? » se demandait-elle en soulevant sur l'oreiller sa figure pâle comme une fleur de narcisse. Il lui tardait de le voir, et chaque jour elle questionnait le médecin sur l'époque où elle pourrait sortir. Celui-ci l'exhortait à la patience, puis il recommandait à

Pitois de tenir ferme et d'éviter à la convalescente toute espèce d'émotion.

Les Mauprié ne s'étaient plus représentés à l'Abbatiale, mais ils n'épargnaient guère Gertrude, et un nouvel incident avait encore alimenté leurs médisances. Un beau matin, le commissionnaire des Islettes avait envoyé la malle que Gertrude avait laissée chez les demoiselles Pêche, et cet envoi était accompagné d'une lettre fort sèche de Mlle Hortense, adressée à Mme de Mauprié. Dans cette épître peu bienveillante, Mlle Pêche aînée annonçait que « les absences trop fréquentes » de Gertrude avaient déterminé le remplacement de la jeune fille, « le premier devoir des ouvrières de la maison étant, avec la moralité, la plus ponctuelle exactitude. »

Le jour même de la réception de cette missive, Reine et sa sœur daignèrent honorer d'une visite l'atelier de leur frère. Leur instinct féminin ne les avait pas trompées sur l'intérêt que Xavier portait à Gertrude, et elles lui communiquèrent triomphalement la lettre de Mlle Hortense Pêche.

— Tu vois, dit Honorine, la modiste parle des absences *fréquentes* de Gertrude... Mademoiselle voyageait pour ses intérêts.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas donné connaissance de cette lettre?

— Est-ce qu'on peut entrer chez elle? reprit Reine ironiquement, elle fait défendre sa porte.

— Elle est malade, objecta Xavier.

— Oh! malade... reprit Honorine en hochant la tête, je ne crois guère à cette maladie; d'ailleurs son mal ne l'empêche pas de se lever, car on l'a vue aller et venir dans la maison...

Cette visite laissa Xavier dans une sourde irritation. La lecture de cette lettre avait exaspéré tous ses soupçons. Il se rappelait avec amertume la froide attitude de sa cousine le jour de l'enterrement, l'embarras avec lequel elle avait accueilli certaines questions, puis il se souvenait des propos échappés un jour au courrier de Sainte-Menehould, et dans tous ces menus détails il trouvait un aliment pour sa jalousie naissante. Il avait cessé d'aller chaque soir à l'Abbatiale, et vivait de plus en plus solitaire, évitant avec le même soin la maison de sa mère et celle de sa cousine...

Cependant, avec le mois de février, de plus claires journées étaient venues. L'air s'était attiédi, la neige s'était fondue dans les prés; un doux vent avait balayé les nuages, et le ciel était bleu par places. Au bord des haies, les chatons des noisetiers commençaient à jaunir, et les fleurs des cornouillers ouvraient leurs étamines d'or

aux nœuds des branches nues. Un après-midi, le vent du sud envoyait de si caressantes brises, que Xavier entre-bâilla les vitres du châssis, et par cette ouverture les rayons du soleil envahirent l'atelier. Xavier, rêveur, avait déposé son maillet et son ciseau, et s'accoudant à l'établi, il s'était mis à songer au temps passé, — à la soirée où il avait dit adieu à Gertrude tandis que les chevaux piaffaient devant l'auberge des Islettes, — à la journée d'été où il avait déclaré son amour sous la tonnelle des demoiselles Pêche... Il repassait avec mélancolie tous ces souvenirs si lumineux, il regardait à travers les vitres les nuages blancs fuir sur le bleu du ciel, et il se demandait si ce n'était point là l'image de son bonheur évanoui, quand tout à coup le loquet s'agita, la porte de l'atelier s'ouvrit timidement, et une svelte figure de jeune fille apparut dans un rayon de soleil.

— Gertrude ! s'écria Xavier.

C'était elle en effet, enveloppée dans une longue mante de drap noir ; elle était encore pâle, mais elle souriait. D'un bond il fut près d'elle, et en un instant ses rancunes, ses soupçons, ses pensées mauvaises se dissipèrent comme une fumée. Il lui prit les mains et la fit asseoir.

— J'ai voulu te donner ma première sortie, dit-elle de sa jolie voix sympathique, car tu sais,

j'ai été bien malade depuis le jour de l'enterrement.

— Ma pauvre Gertrude!.. Je suis allé souvent à l'Abbatiale, mais on n'a pas voulu me laisser entrer... Voyons, si tu es bien changée?

Il examina ses mains amaigries, son visage un peu allongé, ses beaux yeux vert de mer, et reprit en souriant :

— Tu es toujours la même charmante Gertrude!... Seulement tu es un peu pâlie; ton teint ressemble aux anémones sauvages : il est blanc avec une légère nuance rose...

— A propos d'anémones, répliqua Gertrude en écartant les plis de sa mante, je veux payer mes dettes. Il y a deux ans, tu m'as donné un bouquet aux Islettes; je t'apporte les premières fleurs de l'Abbatiale.

Elle lui offrit son bouquet composé de primevères et de ces hépatiques bleues qu'on nomme dans le pays des *fils-avant-le-père*, parce qu'elles poussent avant les feuilles.

— Tu es bonne, Gertrude, tu vaux mieux que moi! s'écria Xavier en rougissant... Maintenant reste un peu enveloppée dans ta mante, tandis que je vais rallumer le poêle.

— A quoi bon? ne vois-tu pas le soleil?... On se sent revivre!

— Non, non, je ne veux pas que tu te refroidisses... Ce sera bon d'entendre le poêle ronfler tandis que nous causerons près des vitres ouvertes.

Il se mit à fendre du menu bois et à bourrer le poêle. Quand une jolie flamme commença de flamber :

— A présent, reprit Gertrude, montre-moi toutes les belles choses que tu as faites.

Il la promena autour de l'atelier, lui montrant les panneaux sculptés, expliquant les motifs, les emblèmes, les feuillages... Gertrude se récriait et ne cessait de le questionner.

— Sais-tu que tu es maintenant un grand artiste? s'écria-t-elle en le regardant avec ses beaux yeux pleins d'admiration.

— Flatteuse! tu as entendu dire que les artistes sont avides de compliments, comme les mouches sont friandes de lait, et tu essaies de me prendre par mon faible.

— Je ne mens jamais, monsieur!

Il enfonça ses sombres regards dans les yeux profonds de la jeune fille qui s'arrêta et rougit... Après un moment de silence, elle reprit :

— Du reste, j'ai toujours eu confiance en ton talent. Chaque fois que je regardais le coffret que tu me donnas aux Islettes, je me sentais rassurée et j'avais bon espoir pour ton avenir.

— Tu l'as donc encore, ma première œuvre?... demanda-t-il en riant.

— Certainement... J'ai pensé au coffret pendant toute ma maladie... Je m'imaginais l'avoir perdu... Heureusement les demoiselles Pêche me l'ont renvoyé...

Elle s'interrompit brusquement... Elle était sur le point de tout raconter à Xavier, puis au moment de commencer, elle sentit qu'elle n'oserait jamais. Il lui coûtait de gâter cette première heure de tendresse par des explications pénibles. Elle, si courageuse d'ordinaire, devint lâche en songeant que tout son bonheur à venir était suspendu aux conséquences d'un aveu qui serait peut-être mal compris. « Non, se dit-elle, pas encore aujourd'hui... Goûtons paisiblement cette première entrevue... La prochaine fois je lui dirai mon secret. »

Xavier, de son côté, avait été retenu par une timidité farouche et n'avait osé questionner Gertrude. Tous deux résolurent tacitement d'ajourner toute explication, et se livrèrent sans arrière-pensée au bonheur de se revoir... Cet après-midi de février leur apparaissait comme un lac pur, sans une ride, sans une tache, et ils ne voulaient pour rien au monde troubler la calme et limpide surface sur laquelle ils glissaient ensemble.

Ils revinrent s'asseoir sur le petit banc adossé à l'établi et se remirent à causer du passé, tandis que le soleil souriait au dehors, que le poêle chantait mélodieusement, et que le tic-tac du coucou rythmait familièrement les rapides instants de leur bonheur. Ainsi s'écoulèrent les heures, et ils furent tout étonnés en relevant la tête, de voir que le soleil avait disparu et que l'ombre commençait à envahir l'atelier. Jusque-là ils avaient d'un commun accord évité de parler des derniers événements et des éventualités des semaines à venir. Il fallut bien cependant toucher aux choses actuelles.

— Quand nous reverrons-nous? demanda Xavier à Gertrude qui se levait pour partir, ton cerbère me laissera-t-il jamais entrer à l'Abbatiale?

Gertrude resta un moment pensive.

— Écoute, reprit-elle enfin, puisque ma tante a cessé de me voir, notre situation devient plus difficile et nous devons éviter les commérages... Soyons patients; le quinze mai prochain je serai majeure et je pourrai disposer de moi-même... Ce jour-là nous nous prononcerons ouvertement, mais jusqu'à cette époque nous ferons bien de ne nous voir que rarement... Il faut être sage, mon Xavier!

Elle lui serra la main; il était devenu rêveur.

— Mais, dit-il, ce jour-là, selon toute apparence, tu seras l'unique héritière de l'oncle Renaudin; tu seras riche... et j'aurai l'air d'un coureur de dot!

Elle se mit à rire.

— Si mon oncle avait fait la folie de déshériter sa sœur, je te jure que je n'accepterais rien, plutôt que de priver ma tante de sa part légitime... Ainsi, rassure-toi, orgueilleux gentilhomme! ta dignité ne sera pas humiliée.

— Je dois, dit Xavier en lui tendant la main, m'absenter pendant une quinzaine pour aller poser des panneaux dans un château de la vallée de la Meuse; je serai de retour de dimanche en quinze et j'irai te voir .. D'ici là, pense à moi!

— Et toi, travaille bien!... Mon petit bouquet te parlera de moi... Il te donnera courage et patience.

En même temps, et par un de ces gestes enfantins qui lui étaient familiers, elle prit le verre où trempait le bouquet et posa un baiser sur les fleurettes; puis s'enveloppant dans sa mante, elle s'enfuit légèrement et disparut.

Elle s'en revint d'un pas lent à l'Abbatiale, tandis que Xavier, émerveillé et transporté de joie, prenait à son tour le bouquet d'hépatiques et meurtrissait les fleurs en les pressant sur ses lèvres...

Dès le lendemain, Gertrude, dont les forces étaient revenues, commença de s'installer à l'Abbatiale. Les scellés venaient d'être levés et l'inventaire était clos, elle put arranger à son gré la chambre qu'elle avait choisie. C'était une pièce assez gaie, située au midi, et dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur le jardin et les bois. Elle y fit transporter quelques meubles, mit des rideaux à la fenêtre, des fleurs dans les vases, sur la cheminée le coffret de Xavier, et finit par donner un air de gaieté à cette partie de la vieille maison. Cet arrangement lui prit huit jours. Elle songeait déjà au dimanche où elle devait revoir Xavier, quand un incident nouveau vint bouleverser la tranquillité de sa vie. Un matin, tandis qu'elle était occupée à coudre, Fanchette monta précipitamment dans sa chambre et lui annonça d'une mine effarouchée qu'une femme la demandait en bas.

— Ne peut-elle monter? dit Gertrude.

— C'est moi qui l'en ai empêchée, elle a avec elle un enfant qui braille comme un petit sauvage.

— Un enfant!

Gertrude descendit précipitamment et se trouva face à face avec la nourrice de Beauzée, portant l'enfant de Rose Finoël. Le marmot menait grand bruit, en effet, et la paysanne, pour

l'apaiser, se promenait de long en large en chantant à tue-tête une chanson patoise. Les cris de l'enfant et la complainte de la nourrice faisaient un duo si discordant et si comique, que Gertrude, malgré la contrariété qu'elle éprouvait, ne put retenir un éclat de rire.

— Bonjour donc, madame, s'écria la nourrice en s'arrêtant tout court, j'ai eu bien des maux à vous trouver!... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous demeuriez à Lachalade, je ne serais pas allée me casser le nez à B...?

— Vous êtes allée chez les demoiselles Pêche? demanda Gertrude.

— Oui-da... J'ai même été assez mal reçue par une grande femme qui brandissait son aune, comme pour prendre mesure de mes épaules... Elle a fini par me donner votre adresse, et me voici... Je vous rapporte le *petiot*.

— Ne pouvez-vous le garder plus longtemps? dit la jeune fille en rougissant.

— Nenni, car je quitte le pays...

Elle expliqua alors à Gertrude que son mari, le rémouleur, à l'imitation de beaucoup de ses compatriotes, avait résolu d'aller chercher fortune à Paris, et qu'il emmenait avec lui toute sa maisonnée...

— Vous comprenez que j'ai déjà assez de ma

petite famille, ajouta-t-elle, et que je ne peux pas encore me charger d'un marmot étranger... D'ailleurs le pauvre petiot en pâtirait tout le premier... C'est pourquoi je vous le rends.

Elle lui présenta l'enfant qui avait cessé de pleurer et qui, la regardant avec des yeux noirs étonnés, agitait vers elle ses petites mains rosées. Gertrude se sentit toute remuée, et bien que la brusque arrivée de ce marmot inattendu compliquât encore l'embarras de sa position, les mines attendrissantes du pauvre abandonné touchèrent cette fibre maternelle qui dort au sein de chaque jeune fille, et la firent vibrer. Elle ne songea plus qu'à choyer l'orphelin comme on réchauffe un oiseau tombé du nid ; elle se dit qu'il se trouvait justement dans la maison de son aïeul ; qu'après tout cette maison était la sienne, et qu'il avait le droit d'y être bien accueilli... Elle le prit donc courageusement et tendrement dans ses bras, et comme il s'était remis à pleurer, elle le berça à son tour en murmurant un air villageois.

— Mais, s'écria-t-elle, il va falloir une nouvelle nourrice, comment ferons-nous?

— Bah ! reprit la paysanne, il a déjà près de six mois et mange de la soupe comme un petit homme... D'ailleurs vous trouverez bien dans le village une femme qui pourra l'allaiter.

Gertrude, fort embarrassée, consulta Fanchette qui était restée pour écouter et qui se tenait debout près de la cheminée.

— Dame ! dit froidement la servante, il y a la fille du vannier, qui a eu un malheur et qui...

— C'est bien ! interrompit Gertrude dont les joues s'empourprèrent, priez-la de passer à l'Abbatiale.

La fille du vannier vint, en effet, et le marché fut vite conclu. Elle s'engagea même à rester à l'Abbatiale pendant un mois ou deux, afin d'aider Gertrude. La femme du rémouleur prit congé le même soir, et la jeune fille se trouva seule avec l'orphelin auquel on avait improvisé un lit dans un cabinet contigu à la chambre à coucher. Le marmot venait de prendre le sein de sa nouvelle nourrice, et réchauffé par les caresses de Gertrude, il s'était doucement endormi, les lèvres encore blanches de lait... Près du lit, à la lueur de la lampe, Mlle de Mauprié contemplait ce calme sommeil d'enfant, et plongée dans ses ressouvenirs, songeait aux confidences de l'oncle Renaudin ainsi qu'à la mort de Rose Finoël...

Pendant ce temps, Fanchette, tout ébaubie de l'événement, s'était glissée hors de l'Abbatiale, et d'un pied leste était allée avec sa quenouille et son rouet frapper à la porte d'une voisine. Elle

grillait de conter la nouvelle et de la commenter. Tandis que les rouets tournaient, les langues tournèrent plus vite encore, et les deux commères, poussant des ah ! et des hélas ! égrenèrent tout du long un joli chapelet de médisances.

XI

La nouvelle se répandit à petit bruit dans le village, comme une pluie qui filtre à travers la feuillée épaisse d'un bois. Ce ne furent d'abord que des chuchotements épars, semblables aux gouttes d'eau roulant de feuille en feuille, puis les rumeurs grossirent en passant d'une rue à l'autre, et bientôt une tumultueuse averse de commérages ruissela de tous côtés. La famille de Gertrude fut instruite l'une des premières, et l'une des premières aussi fit éclater son indignation.

— Oh ! oh ! dit Gaspard après avoir lancé un juron formidable, on apprend du nouveau tous les jours!.. Où cela s'arrêtera-t-il, bonté divine ?...

— C'est une abomination ! s'écria Honorine.

— Pour l'honneur de la famille, ajouta sévèrement Mme de Mauprié, il faut que ce scandale soit éclairci au plus vite... Dès demain, Honorine, tu te rendras à B..., près de ces modistes, chez lesquelles Gertrude a travaillé...

Le surlendemain matin, Honorine arrivait au magasin des demoiselles Pêche. Elle y fut reçue par la grande Héloïse qui saisit avidement l'occasion de raconter tout ce qu'elle soupçonnait; de sorte que la sœur de Reine revint à Lachalade complétement édifiée sur ce qu'elle nommait déjà la *faute* de sa malheureuse parente. Lorsqu'au repas du soir, en rougissant vertueusement, elle fit connaître le résultat de son enquête, la veuve poussa de longs gémissements. Elle se fût volontiers couvert la tête d'un sac, comme les Juifs de l'ancien Testament.

— Quelle honte! s'écria-t-elle en marchant avec vivacité à travers la salle, et qui se serait attendu à une pareille affliction?

— Moi, rien ne m'étonne plus! grommela Gaspard.

Reine ne disait rien, mais intérieurement elle regrettait fort l'absence de Xavier. Elle songeait à la figure que ferait son frère en apprenant cet esclandre, et se promettait d'être la première à l'en informer à son retour. En attendant, bien

que la veuve eût recommandé avec affectation de jeter un voile sur ce désastre de famille, elle ne laissait échapper aucune occasion de répandre les nouvelles rapportées de B... par Honorine. Mme de Maupriè, du reste, y aidait elle-même. Elle se gardait de dire la chose ouvertement, mais lorsqu'on lui parlait de Gertrude, elle avait une mine si mélancolique, elle poussait de tels hélas ! et se servait de si perfides insinuations, que la culpabilité de sa nièce n'en devenait que plus évidente pour l'auditoire.

Bientôt le village entier ne douta plus de la faute de Gertrude.

Celle-ci, confinée dans sa solitude de l'Abbatiale, ignorait tout ce bruit. Très-occupée de l'installation de l'enfant, elle avait à peine mis les pieds dehors depuis huit jours. L'orphelin était arrivé nu comme un ver, et il avait tout d'abord fallu s'occuper d'un trousseau. Grâce à la fille du vannier, Gertrude avait mené cette tâche à bonne fin. Maintenant le marmot avait le nécessaire ; il était chaudement emmaillotté, tendrement choyé par ceux qui l'entouraient, aussi sa figure s'était épanouie ; il ne pleurait presque plus, gazouillait comme un jeune merle et se prélassait comme un petit roi dans sa bercelonnette. Sa voix argentine, ses mignonnes façons d'enfant réjouis-

saient Gertrude et l'empêchaient de penser trop souvent à la confidence embarrassante qu'il faudrait faire à Xavier. Elle tremblait que cette aventure ne lui fût contée par une autre personne, et qu'il n'arrivât à l'Abbatiale déjà prévenu. Elle ne doutait pas un moment qu'il n'acceptât ses sincères explications, mais elle était si fière qu'elle aurait voulu être devinée, sans avoir à s'expliquer. La seule pensée du premier étonnement de Xavier était déjà pénible pour elle, et la seule idée d'un soupçon pouvant traverser le cerveau du bien-aimé, même avec la rapidité de l'éclair, suffisait pour la mettre hors d'elle-même. Elle regrettait maintenant de ne pas lui avoir tout dit lors de sa visite à l'atelier, et elle attendait son retour avec une impatience fiévreuse.

Sachant qu'il devait rentrer le samedi dans la nuit, elle comptait le voir dès le dimanche matin ; aussi les cloches de Lachalade n'avaient pas sonné la première messe que sa toilette était déjà faite. L'enfant sommeillait encore dans sa barcelonnette masquée par un grand rideau, et Gertrude achevait de mettre la chambre en ordre, lorsqu'elle entendit tout à coup le bruit d'un pas rapide dans l'escalier... Son cœur battait avec violence. On frappa brusquement à la porte, et, avant qu'elle eût pris le temps de répondre, Xavier s'élança dans la

chambre. Il était si pâle et paraissait si agité, que Gertrude poussa un cri de suprise.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Avant tout, dit Xavier d'une voix assourdie par l'émotion, réponds-moi... Est-il vrai que tu caches ici un enfant?

Gertrude tressaillit, et regardant son cousin fixement :

— Je ne le cache pas... Le voici!

Elle souleva le rideau et montra l'enfant endormi. Xavier détourna la tête, et faisant un geste de colère :

— Assez! murmura-t-il, cela me suffit.

Puis il marcha dans la chambre, les lèvres serrées. Le regard attristé de Gertrude ne le quittait pas.

— Au moins, reprit-il avec une amère et subite violence, que ne parliez-vous plus tôt? A quoi bon vous jouer de ma tendresse et mentir?...

— Moi, j'ai menti! s'écria la jeune fille indignée.

— Cet enfant n'est-il pas le vôtre!...

Gertrude pâlit d'abord extrêmement, puis une vive rougeur lui remonta au front, toute sa fierté se révolta.

— Vous l'avez cru... et vous osez me le dire!

— Je ne suis pas le seul... Les demoiselles Pêche, ma mère et tout le village vous accusent.

— Vous l'avez cru ? répéta-t-elle atterrée.

— Ah ! je voudrais ne pas le croire ! D'où sort cet enfant?... Expliquez-vous ; j'ai le droit de savoir la vérité... Je l'exige !

— Vous exigez maintenant !...

Elle sourit amèrement, puis faisant un effort pour se contenir, elle ajouta :

— Je n'ai rien à vous dire.

— Quoi, vous refusez de répondre aux accusations répandues contre vous?

— Je les méprise.

— Mais votre famille... mais moi !... nous méprisez-vous aussi?

— Je n'ai qu'une réponse à vous faire, répliqua-t-elle avec fierté, c'est que je ne suis pas la mère de cet enfant.

— Mais enfin vous savez d'où il vient. Vous pouvez prouver votre innocence ?...

Elle se tenait debout, les bras croisés, les lèvres serrées. Ses yeux étincelaient, ses narines étaient agitées par un léger tremblement et on devinait les souffrances de son cœur aux mouvements de son corsage... La douleur qu'elle éprouvait était inexprimable : c'était un mélange de honte, de tristesse et d'indignation. Il lui semblait

qu'un affreux déchirement venait de se faire en elle, qu'un abîme venait de se creuser sous ses pieds, et que son amour y avait roulé... Tout à coup ses regards sombres se relevèrent et rencontrèrent les regards soupçonneux de Xavier, le sang lui remonta au front et elle eut un nouvel accès d'emportement.

— Vous me demandez des preuves quand je vous donne ma parole... Vous vous oubliez, mon cousin!

— Je vous en supplie, Gertrude, répondez-moi!

Elle frappa du pied avec colère :

— Laissez-moi... Je n'ai rien de plus à vous dire!

— Gertrude, reprit-il, avant que je repasse le seuil de cette porte, songez aux conséquences du silence que vous vous obstinez à garder... Je voudrais au prix de mon sang avoir une certitude et pouvoir confondre les mauvaises langues... Mais pour cela, il faut des preuves... Ne comprenez-vous pas que vos refus, au lieu de détruire mes doutes, les enfoncent plus douloureusement dans mon cœur ?... Je vous en conjure au nom de notre amour, au nom de votre père, répondez-moi afin que je puisse vous défendre!...

— Chacune de vos paroles est une nouvelle of-

fense, répondit-elle, nous ne pouvons pas nous comprendre... Adieu !

— Vous l'avez voulu ! murmura Xavier profondément blessé, eh bien ! soit ! Adieu pour toujours !

Il s'élança dehors et bientôt elle entendit son pas s'éloigner et s'affaiblir. Alors la douleur de Gertrude, violemment contenue par son orgueilleuse volonté, put faire explosion. Elle tomba à genoux, sa poitrine se dégonfla, les larmes qui l'étouffaient commencèrent à jaillir, et bientôt ses joues furent inondées. Elle se disait que tout était était fini... Dans les jours ternes et tristes de sa jeunesse, le seul coin de ciel bleu, le seul rayon de soleil était l'amour de Xavier, et voilà que les nuages s'épaississaient et que le coin d'azur disparaissait pour toujours. Un vent mortel venait de souffler sur ses rêves ; l'avenir ne lui apparaissait plus que comme une plaine nue, désolée et glaciale, et elle avait froid au cœur. Le souvenir cuisant de ce qui venait de se passer faisait frémir tout son corps. Elle se reprochait par moments d'avoir été trop emportée et trop fière ; elle aurait voulu courir après Xavier, mettre ses mains dans les siennes, appuyer son front à son épaule, et tout lui conter doucement, humblement... Puis tout d'un coup, l'air

accusateur, les paroles brèves de son cousin lui revenaient à la mémoire, et son orgueil se réveillait.

— J'ai fait ce que je devais, se disait-elle, s'il a pu me soupçonner un instant, c'est qu'il ne m'estimait pas assez. Si son amour avait été violent comme le mien, aurait-il pu croire à de simples apparences ? Il aurait dû tout nier d'abord et me défendre. Il aurait dû accourir vers moi comme un consolateur, et non comme un juge plein de défiance. C'est ce que j'aurais fait moi, si on l'eût calomnié... Je l'aurais soutenu contre les accusations du monde entier... Lui, au contraire, n'a pas même pas cru à mes affirmations. Il s'est montré plus sensible aux calomnies de mes ennemis qu'à mes protestations énergiques... Non, il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée !

De nouvelles larmes plus amères ruisselèrent le long de ses joues, et elle tomba dans un profond désespoir. Elle ne fut tirée des préoccupations de sa douleur que par les cris du marmot qui demandait sa nourrice. Elle courut à lui, le prit dans ses bras et le couvrit de caresses et de larmes.

— Pauvret ! lui disait-elle, tu es la cause innocente de mes chagrins, mais je ne t'en veux pas... La promesse que j'ai faite à ton grand-père

un fusil et vider un verre... Hallo ! à moi la forêt et la vie des libres chasseurs !

— Ohé ! maître Xavier, cria brusquement une voix rude, quelle mouche vous pique? Un peu plus, vous vous jetiez tête baissée dans mes fournaises !

Xavier s'arrêta comme réveillé en sursaut, et reconnut le maître charbonnier de la Poirière... Puis il pâlit, poussa une faible plainte et tomba évanoui sur le gazon. Au bout d'un quart d'heure, les soins de la charbonnière le rappelèrent à lui ; mais il semblait si épuisé, que le charbonnier ordonna à un de ses apprentis de le reconduire à l'atelier. Xavier s'y enferma et resta une semaine entière sans sortir. . . . .

Dans le village, la malignité publique commençait à s'exercer aux dépens de Gertrude. Le feu, qui couvait d'abord sous la cendre, ayant été attisé soigneusement par la veuve et ses filles, était devenu un incendie. Tous les paysans, qui détestaient les verriers, et englobaient Gertrude dans la haine qu'ils portaient à sa caste, toutes les femmes laides envieuses de sa beauté, toutes les vieilles filles jalouses de sa jeunesse, ne cachaient guère leur indignation, et ne se gênaient plus pour parler haut et dru. En se rendant à la messe le dimanche d'après, Gertrude put facilement

s'apercevoir de l'irritation des esprits. Tous les yeux courroucès se dirigeaient vers son banc, et quand, après l'office, elle traversa lentement la place, on évita de la saluer, et derrière elle des groupes se formèrent. On se la montrait par gestes et on ricanait. Elle n'en continua pas moins d'assister à la messe chaque dimanche, et cette attitude qu'on taxa d'effronterie et qu'on prit pour une provocation, acheva d'allumer la colère des bonnes âmes :

— Elle n'a pas froid aux yeux ! disaient les hommes.

— C'est une honte, reprenaient en chœur les femmes et les filles. Les garçons devraient aller lui faire un charivari !

Parmi les plus scandalisées se montrait la propre servante de l'Abbatiale, la revêche et inflexible Fanchette. Elle n'avait jamais pu souffrir Gertrude, et rien qu'à la voir installée dans la maison de son maître, elle ne sentait plus de bornes à son courroux. Un soir, n'y tenant plus, elle vint trouver la jeune fille et lui demanda sèchement son compte.

— Pourquoi voulez-vous quitter l'Abbatiale ? dit Gertrude.

Et comme entre ses dents la vieille grommelait qu'elle aurait trop à dire, si elle voulait répondre :

— Parlez ! je le veux ! s'écria Mlle de Mauprié.

— Eh bien ! je ne me soucie plus de rester à votre service, ni à celui de votre enfant !

Gertrude la chassa, et le soir même fit prier le notaire et le curé de passer à l'Abbatiale. Quand ils furent tous deux assis dans le salon, elle fit entrer Pitois et la nourrice avec le marmot; puis, s'adressant aux deux notables du village :

— Messieurs, dit-elle d'une voix ferme, vous connaissez les bruits qui circulent dans le pays : on prétend que je suis la mère de cet enfant... L'avez-vous cru, monsieur le curé?

— Moi? s'écria le curé en levant les mains, me préserve le ciel de me laisser surprendre par des jugements téméraires !

— Et vous, monsieur Péchenart, l'avez-vous cru ?

Le petit notaire la regarda avec ses yeux perçants.

— Mademoiselle, répondit-il, mes fonctions m'ont appris depuis longtemps à ne rien croire que preuves en main... Dans les jugements humains, il y a une bonne moitié qui est fausse, et une autre moitié qui est contestable... Voilà mon opinion.

— Messieurs, poursuivit Gertrude, je ne puis vous dire dans quelles circonstances cet enfant

m'a été confié, mais je vous affirme que le public se trompe.

Son livre d'Heures était posé sur la table ; elle étendit la main sur les pages ouvertes et reprit :

— Par les saints Évangiles et le nom de mon père, je vous jure que je ne suis pas la mère de cet enfant !

Ils la regardaient d'un air à la fois surpris et subjugué. Tous deux avaient été remués par l'accent de sincérité de ses paroles et par l'éloquence puissante de sa beauté : ils s'inclinèrent silencieusement. Gertrude alors les remercia d'être venus, et après quelques minutes ils se retirèrent.

Quand elle fut seule, elle prit l'enfant des bras de la nourrice et le baisa au front.

— Et maintenant, pauvre petiot, pensa-t-elle, nous voilà liés l'un à l'autre, et je te consacrerai toutes les heures de ma vie.

Elle était plus calme, et se sentait satisfaite d'avoir soulagé son cœur. Elle avait agi comme elle devait ; c'était aux autres maintenant à croire ce qui leur semblerait juste et vrai. Elle avait jugé inutile de pousser plus loin ses confidences et de révéler à des étrangers le secret de ce vieillard maintenant étendu sous la terre humide du cimetière. Que lui importait à présent l'opinion du village ? Pour un seul être au monde elle aurait

consenti à trahir son secret, et celui-là justement lui avait retiré le premier sa confiance... A cette heure elle avait sa conscience pour elle, et dans le naufrage de son amour cet appui lui suffisait.

— Je t'aimerai et je te servirai de mère, disait-elle à l'orphelin en le pressant contre sa poitrine.

Et elle songeait à ces vieilles demoiselles, filles ou sœurs de verriers, dont elle avait vu parfois les portraits ou dont son père lui avait conté l'histoire, — pieuses et nobles filles qui gardaient le célibat et sacrifiaient leur jeunesse par dévouement pour leur maison.

— Je ferai comme elles, pensait-elle tout bas. Quel que soit le testament de mon oncle, je n'abandonnerai jamais cet enfant.

Ce soir-là elle ne voulut pas le quitter, et elle fit porter le berceau de l'orphelin près de son propre lit.

XII

Cependant, à travers ces épreuves et ces désillusions, les jours passaient ; le printemps commençait à poindre, et l'époque de la majorité de

Gertrude se rapprochait. Dans les vergers du village, les pommiers et les cerisiers en fleurs secouaient au vent d'avril leur neige parfumée; à la lisière des bois les hêtres verdoyaient ; — de l'herbe humide des prés, de la jeune feuillée des clos ensoleillés, et des profondeurs sonores de l'Argonne sortait une suave haleine de renouveau qui ragaillardissait toutes choses.

Les esprits eux-mêmes subissaient cette salutaire influence du printemps. Il y avait plus d'activité et plus de bonne humeur dans le village, plus de bienveillance dans les cœurs et moins d'âpreté dans les discours. Les rancunes s'étaient adoucies, les colères s'étaient apaisées, et il s'était opéré une réaction en faveur de Gertrude. L'estime dans laquelle le curé et le notaire continuaient à la tenir avait d'abord agi sur les esprits les moins prévenus. Puis, la conduite réservée de la jeune fille, sa bonté, jointe à une grande dignité de manières, imposèrent peu à peu à ceux mêmes qui avaient crié le plus fort. On lui savait gré du dévouement qu'elle montrait pour son enfant adoptif.

— Dans tous les cas, s'il est à elle, disait-on, il faut lui rendre cette justice qu'elle aime bien ce petiot, et qu'elle l'élève avec toute sorte de soin et de tendresse.

Les Maupriè sentirent à leur tour le contrecoup de cette réaction : on les plaignait moins fort et on écoutait moins patiemment leurs doléances. La veuve s'en aperçut la première, et elle cessa ses sourdes attaques contre sa nièce. Quant à Xavier, il était d'autant plus malheureux qu'il se reprochait d'avoir été trop violent avec Gertrude, et qu'il l'aimait toujours avec passion. Il avait d'abord essayé de l'oublier, en se jetant dans les distractions chères à son frère Gaspard ; mais il avait bien vite reconnu qu'il n'était pas fait pour ce genre de vie, et il était revenu à son atelier un moment abandonné. Il n'avait plus de courage à rien. Ne se sentant ni assez de calme pour reprendre son travail, ni assez de force pour quitter Lachalade, il restait oisif, se desséchait de tristesse, et vaguait çà et là comme une âme en peine.

Quelques jours avant le 15 mai, le notaire lui envoya, ainsi qu'à Mme de Maupriè, une lettre indiquant le jour et l'heure de l'ouverture du testament, et les invitant à assister à cette formalité. Quand Mme de Maupriè eut fini de lire cette lettre, elle déposa ses lunettes et coula un regard interrogatif du côté de Gaspard, qui fumait, les pieds sur les chenets.

— C'est pour le 15, dit-elle, à midi... On se réunit à l'Abbatiale.

— Je n'y mettrai pas les pieds, s'écria Gaspard entre deux bouffées, et si vous êtes sages, vous ferez comme moi.

— Je suis de l'avis de mon frère, ajouta Honorine. Si nous sommes avantagés par le testament, on nous en préviendra, et si nous sommes déshérités, nous n'aurons pas du moins à subir les grands airs de Mlle Gertrude.

— D'ailleurs, fit Reine en rougissant, après la faute commise par notre cousine, nous ne pouvons plus avoir de rapports avec elle.

— Certes, reprit la veuve en poussant un soupir, si je n'écoutais que mes sentiments, je refuserais de me rencontrer avec cette malheureuse fille ; mais il s'agit de la dignité de la famille... Pour l'honneur du nom et le respect de la mémoire de mon frère, il est convenable que j'assiste à cette cérémonie... Seulement, j'y assisterai seule.

Gaspard n'objecta rien ; mais la moue d'Honorine et de Reine sembla indiquer qu'elles se repentaient déjà de s'être prononcées d'une façon aussi prompte et aussi absolue.

La veille du 15 mai, Gaspard resta muet toute la soirée. Il avait l'air absorbé, et il tourmentait sa barbe comme s'il eût voulu en faire sortir l'idée qui le tracassait. Le lendemain, après le

déjeuner, il annonça très-haut qu'il partait en forêt, et sortit en sifflant Phanor. Mme de Mauprié alla faire un peu de toilette, et les deux sœurs restèrent seules dans la salle. Honorine, penchée à la fenêtre, regardait Gaspard s'éloigner.

— Hum! dit-elle à Reine, mon frère s'est fait bien beau pour courir les bois!... Il a mis son feutre neuf, et ses bottes sont cirées.

L'aîné des Mauprié semblait en effet avoir mieux soigné sa tenue que de coutume. Sa veste avait été brossée, et il avait peigné sa barbe. Quand il fut dans la campagne, il fit un brusque crochet, et, tournant le dos au bois, il prit doucement le chemin de l'Abbatiale.

— Il va être onze heures, murmura-t-il en regardant sa montre, elle doit avoir déjeuné, et nous aurons une heure pour causer tranquillement.

Cinq minutes après, il sonnait à la porte de Gertrude et priait Pitois de l'introduire. La jeune fille achevait de disposer le salon où devait se faire la lecture du testament, et comme les grandes pièces de l'Abbatiale étaient humides, elle venait d'allumer du feu, quand Pitois annonça Gaspard. Elle tressaillit, rougit, et salua froidement.

— Cousine, dit celui-ci après avoir posé son feutre sur la cheminée et fait signe à Phanor de

se coucher à ses pieds, vous allez sans doute trouver ma visite un peu matinale ; mais je désirais arriver avant les autres, afin de causer un moment à cœur ouvert.

— Je vous écoute, répondit Gertrude en lui montrant un fauteuil.

Gaspard s'assit, toussa, se tira la barbe, puis reprit d'un air embarrassé :

— Cousine, j'ai d'abord à vous faire des excuses au sujet de certaines paroles un peu vives qui ont pu m'échapper... Je suis parfois un peu.... brusque, je le reconnais, mais au fond je suis bon diable, et si j'ai la tête près du bonnet, j'ai aussi le cœur sur la main.

Gertrude l'écoutait, et attendait d'un air impassible la conclusion de son discours. En présence de cette attitude silencieuse, l'embarras du farouche chasseur redoublait.

— Tenez, reprit-il tout à coup, je vais vous parler franchement et sans barguigner, car je ne sais pas tourner de compliments, et je vais droit au but. J'ignore ce que peut contenir le grimoire qu'on va nous lire tout à l'heure, et je m'en soucie comme d'un fétu.... Aussi, avant qu'on ne puisse dire que j'ai agi par intérêt, je viens vous faire sérieusement une proposition.

Gertrude le regardait d'un air étonné. Gaspard se leva, et rajustant les revers de sa veste :

— Cousine Gertrude, j'ai trente-neuf ans, j'ai bon pied, bon œil, et ne suis pas trop dévasté, que vous en semble?

— Vous paraissez en effet très-bien portant, répondit-elle en réprimant à grand'peine une envie de rire ; mais...

— Eh bien, cousine, sans tant de cérémonie, si vous me croyez assez bon pour faire un mari, je me crois de mine et de force à vous rendre heureuse, et je viens tout carrément vous demander votre main.

Elle eut d'abord un mouvement de stupeur; puis un léger sourire courut sur ses lèvres. Enfin elle retrouva tout son sang-froid, et levant ses grands yeux limpides vers Gaspard, qui attendait sa réponse en se mordant les moustaches :

— Merci, mon cousin,... mais j'ai résolu de rester fille.

Gaspard haussa les épaules et sa figure prit un air de compassion.

— Vous avez là, dit-il sur un ton de condoléance, des scrupules et une délicatesse qui vous honorent; mais si de sottes gens ont pu s'offusquer de ce que votre position a... de singulier, soyez persuadée que tout le monde ne partage pas

ces faiblesses-là... Quant à moi, je suis prêt à vous épouser, en dépit de cette ridicule histoire d'enfant.

A chaque mot qu'il prononçait, Gertrude devenait de plus en plus pâle. A la fin, elle l'arrêta d'un geste énergique :

— Assez! s'écria-t-elle d'une voix vibrante, ne comprenez-vous pas que vous m'insultez?

Gaspard, effrayé de l'expression de colère et de dégoût que prenaient les traits de sa cousine, essayait de balbutier des excuses, lorsqu'il fut brusquement interrompu par l'arrivée de Mme de Maupriè.

A la vue de son fils aîné en tête-à-tête avec sa nièce, la veuve poussa une exclamation, et un sourire ironique passa sur ses lèvres minces :

— Je te croyais au bois! dit-elle d'un ton sarcastique.

— J'ai changé d'avis, grommela Gaspard en reprenant sa place près de la cheminée.

— Ma nièce, commença Mme de Maupriè en s'approchant doucement de Gertrude, au moment où des circonstances douloureuses et solennelles réunissent la famille, je ne veux pas laisser place dans mon cœur à un sentiment de rancune, et je viens vous prier de faire la paix... Je n'ai jamais voulu prêter l'oreille aux mauvais propos, je tiens à

vous l'affirmer. Quelles que soient les dispositions du testament qu'on va nous lire, croyez, Gertrude, que vous trouverez toujours en moi la même affection, et que ma maison vous sera toujours ouverte.

— Merci, ma tante, répondit Gertrude. Je ne compte pas rester à Lachalade. Dès que ma tâche ici sera remplie, je quitterai le pays... Mais en quelque lieu que j'aille, je me souviendrai de vos bons offices et de vos bonnes intentions.

Le petit notaire, qui entra au même moment, mit heureusement fin à cet entretien embarrassant pour les deux parties. Ce jour-là, Pitois qui se tenait cérémonieusement sur le palier, devait introduire encore plus d'un visiteur, et il était dit que tous les membres de la famille de Mauprié passeraient bon gré mal gré le seuil de l'Abbatiale. — Bien que Xavier rejetât loin de lui l'idée de reparaître dans cette maison d'où il était sorti avec le désespoir au cœur, il ne sentait pas la force de rester à son atelier, et vers onze heures il partit et se mit à errer comme une âme en peine autour des murs de l'Abbatiale. Tout en marchant, il songeait que Gertrude était là-bas dans cette chambre, dont il apercevait les rideaux blancs soigneusement tirés, qu'ils étaient séparés par une centaine de pas à peine, et que peut-

être ils ne se reverraient plus. « Pourtant, murmurait en lui une voix insinuante, tu as là une bonne occasion de la voir une dernière fois, sans paraître chercher une rencontre... Tu as le droit d'assister à cettc réunion, puisqu'on t'y a convoqué. »

Au moment où il écoutait les arguments de cette voix tentatrice, il se trouva face à face avec ses deux sœurs qui n'avaient pu demeurer cloîtrées au logis et qui rôdaient autour de l'Abbatiale, en s'encourageant mutuellemen à tbraver un moment de fausse honte et à entrer.

— Pourquoi ne serions-nous pas là comme les autres? disait Reine, le bonhomme était si bizarre... Qui sait? il a pu nous laisser au moins un souvenir...

— Tu penses aux pendants d'émeraude! murmurait Honorine d'un air désillusionné. Au même moment elle reconnut Xavier et courant à lui :

— Tu vas à l'Abbatiale, toi? s'écria-t-elle.

Xavier surpris hésitait à répondre.

— Tant mieux! dit Reine, tu nous y accompagneras, nous avions peur d'entrer seules...

En même temps, elles prirent leur frère par le bras et l'entraînèrent. Le jeune homme se disait qu'il était lâche, qu'il aurait dû résister, que

c'était une question de dignité, et en dépit de tout cela, il traversait la cour, il montait les degrés de l'escalier, et Pitois ouvrait devant les nouveaux arrivants la porte du salon... Le notaire, qui mettait ses besicles et dépliait ses papiers, s'arrêta d'un air narquois, la veuve grimaça un sourire de pitié; Gertrude rougit jusqu'au front, puis pâlit brusquement :

— Ah! ah! grogna Gaspard, chambrée complète!

Reine et Honorine avaient fait une révérence et s'étaient assises près de leur frère aîné; Xavier, pâle et embarrassé, se tint debout, à demi-masqué par le grand fauteuil où s'était installée sa sœur cadette.

— Maintenant que tous les ayants-droit sont réunis, dit le notaire, je crois que nous pouvons commencer.

Il prit délicatement l'enveloppe cachetée, montra le cachet intact et le brisa. Un silence solennel régnait dans le salon où Pitois s'était glissé. Tous les yeux étaient fixés sur le notaire, et pour la première fois depuis de longues années Mme de Maupré sentit battre son cœur desséché et refroidi.

— Hum! murmura le notaire, le testament est long.

L'attention redoubla et Me Péchenart commença de sa voix la plus claire :

« Je soussigné Jean-Eustache Renaudin, malade de corps et sain d'esprit, ayant l'intention de consigner au présent acte mes dernières volontés, crois devoir préalablement donner quelques explications au sujet de ma vie passée.

« Ma jeunesse n'a pas été exempte de fautes... J'en ai commis une surtout dont je suis cruellement puni par les remords qui tourmentent ma vieillesse. Pendant que j'étais à B..., j'ai eu une liaison avec une ouvrière qui se nommait Rose et et que j'ai abandonnée après l'avoir rendue mère... »

En cet endroit Mme de Mauprié joignit les mains et poussa un profond soupir, tandis que Gaspard se récriait.

— Silence, fit le notaire et il reprit :

« L'enfant de Rose était une fille. Elle a grandi à son tour et je ne l'ai pas connue ; javais quitté le pays ; plus tard j'ai su qu'elle était mariée à B... et qu'elle n'était pas heureuse ; c'est pourquoi j'ai chargé ma nièce, Gertrude, de s'enquérir de toutes choses et de venir au secours de cette femme... »

Le testateur entrait ensuite dans les détails de la mission confiée à sa nièce, il racontait la nais-

sance de l'enfant de Rose Finoël, la mort de la mère et le dévoûment de Gertrude. La plus vive émotion était peinte sur tous les visages. Mme de Maupríé semblait atterrée, Gaspard tordait sa moustache avec furie; Reine et Honorine, ouvrant de grands yeux, chuchotaient en dévisageant Gertrude assise près du notaire. Celle-ci, pâle et toute palpitante, était restée immobile, les yeux baissés, pendant que Me Péchenart proclamait à haute voix sa justification. Elle écoutait avec bonheur les dernières paroles du vieillard, et tout bas elle bénissait la mémoire de M. Renaudin. Une seule fois elle releva la tête et ses yeux contemplèrent rapidement Xavier. — Debout et très-pâle, le jeune homme serrait le dossier du fauteuil de sa sœur dans ses mains crispées; il se mordait les lèvres comme pour empêcher un sanglot d'éclater, et de grosses larmes roulaient sur ses joues amaigries. Gertrude ne l'avait jamais vu pleurer. Cette muette et matérielle manifestation de la douleur dans une nature aussi concentrée, aussi peu expansive que celle de Xavier, remua violemment les fibres les plus aimantes du cœur de Gertrude, et fit tomber sa colère. Elle sentit les blessures de son orgueil se cicatriser comme par miracle, et elle oublia sa rancune pour ne plus se souvenir que de l'ancien et persistant amour.

Cependant Mᵉ Péchenart continuait sa lecture. Après avoir expliqué que l'enfant de Rose Finoël avait été confié aux soins de la jeune fille et mis en nourrice, le testament se terminait ainsi :

« J'ai la plus grande confiance dans ma nièce Gertrude, et j'ai eu la preuve de son affection pour moi. Si son dévouement doit lui causer plus tard quelque embarras, il est juste qu'elle ait au moins les moyens de remplir sa mission et d'assurer l'avenir de l'enfant. Seule d'ailleurs de toute ma famille, elle possède les qualités nécessaires pour faire bon emploi de la fortune que j'ai si péniblement acquise. — En conséquence, j'institue pour ma légataire universelle Marie-Antoinette-Gertrude de Mauprié. J'entends qu'à partir de sa majorité elle ait la pleine et entière disposition de tous mes biens meubles et immeubles, à charge par elle de servir une rente annuelle et viagère de cinq cents francs à mes domestiques Fanchette et Pitois, et de faire dire chaque année, dans l'église de Lachalade, une messe pour le repos de mon âme.

« Lachalade, le 8 décembre 184..

« EUSTACHE RENAUDIN. »

Le notaire parcourut le salon d'un regard sou-

riant et contempla, non sans une certaine satisfaction, les mines allongées des Maupriè, puis il remit galamment le testament entre les mains de Gertrude et la félicita de tout son cœur.

— M. Renaudin, dit-il, a sagement et honnêtement agi en minutant de la sorte son testament.

— Mon frère ne m'a pas nommée ! s'écria madame de Maupriè avec amertume... Il n'avait pas le respect de la famille .. Cela se voit, du reste, à la façon dont il s'est conduit avec ses bâtards...

— A quoi bon tant de paroles ! reprit Gaspard en ricanant, il nous a déshérités, voilà tout... Allons, ma mère, nous n'avons plus rien à faire céans... Prenez mon bras, et partons ! Ici, Phanor !

— Attendez un instant, ma tante ! dit Gertrude à Mme de Maupriè...

Puis se tournant vers le notaire et lui montrant le testament :

— Dites-moi, Me Péchenart, quels droits aurait eus l'orphelin qui m'est confié, dans le cas où ce testament n'aurait pas existé ?

— Aucun, répondit le notaire, car sa mère n'avait pas été reconnue... Si M. Renaudin fût mort intestat, sa fortune aurait été partagée par moitié entre vous et Mme votre tante.

— Mais aujourd'hui ce testament équivaut à une reconnaissance?...

— C'est douteux, mademoiselle... Du reste, même si Rose Finoël eût été reconnue, son fils n'aurait droit qu'à la moitié de l'héritage. Le reste reviendrait aux héritiers légitimes.

— C'est bien! dit Gertrude... Mon oncle a obéi à une injuste rancune en déshéritant sa propre sœur; il le reconnaît lui-même sans doute là-haut; je crois donc agir selon Dieu et selon la justice en anéantissant ce testament...

Par un brusque mouvement elle déchira le papier timbré et en jeta les morceaux dans la cheminée.

Gaspard lâcha un juron et Mme de Mauprié poussa un cri de joie...

— C'est de la folie! s'écria le notaire stupéfait, et au risque de se brûler, il plongea sa main dans l'âtre et en retira les chiffons enflammés.

— L'animal! grommela Gaspard.

— Il n'y a plus que des lambeaux..., murmura la veuve.

— Les morceaux en sont bons, reprit le notaire en secouant les doigts et en faisant la grimace... Mais sa mine s'allongea de nouveau lorsqu'il parcourut les fragments noircis :

— Il en manque un, dit-il, et c'est l'essen-

tiel ! Tout ceci n'est relatif qu'à l'histoire du marmot...

La veuve et Gaspard respirèrent. — Le notaire plia rageusement son portefeuille.

— Vous avez fait là une imprudence, mademoiselle, et vous vous en mordrez les doigts... On ne badine pas avec un testament en forme, et dans ce monde il faut voir les choses plus sérieusement.

— Ne vous fâchez pas, lui répondit Gertrude en riant, vous le savez, Me Pêchenart, nous autres verriers, nous avons une manière à nous de voir les choses...

— Elle a raison, fit Gaspard, qui avait repris son assurance, nos poules chantent un autre air que celles des bourgeois, et nous ne mettons pas, comme on dit, nos œufs dans les mêmes paniers...

— Oui, répliqua le notaire, les vôtres sont percés...

— Plus un mot, Me Pêchenart ! dit Gertrude avec fermeté, j'ai agi comme eût fait mon père, et cela me suffit.

— Ma nièce, ajouta Mme de Mauprié de sa voix la plus veloutée, vous avez agi comme j'aurais fait moi-même, et vous êtes digne de la famille... Quant à cet orphelin, croyez bien que nous ne souffrirons pas qu'il reste à votre charge... Nous

supporterons notre part des embarras qu'il pourra vous causer.

Gertrude sourit :

— Ne vous inquiétez pas de cela, ma tante, cet enfant est une joie et non un embarras... D'ailleurs, je sais quelq'un qui m'aidera volontiers à l'élever...

Elle alla droit vers Xavier qui était resté cloué derrière son fauteuil, et lui tendant la main :

— Cousin Xavier, lui dit-elle d'une voix légèrement tremblante, ne vous souvient-il plus de la promesse que nous nous sommes faite, à B..., et ne voulez-vous plus de ma main ?

Il releva la tête, et vit ses beaux yeux verts, pleins de pardon et de tendresse ; d'un bond il s'élança vers elle, la serra dans ses bras et éclata en sanglots...

Alors vinrent les étonnements et les questions. Quand Gertrude eut expliqué à sa tante que Xavier était son fiancé depuis près de deux ans, il fallut subir les compliments de la veuve et les félicitations hypocrites de Reine et d'Honorine.

— Tu sais, lui murmura Reine en l'embrassant nous n'avons jamais cru un mot des mauvais propos, et nous t'avons vertement défendue, va !

. . . .

Enfin Xavier et Gertrude restèrent seuls. Ils

s'enfuirent au jardin. L'enclos, couronné de grands arbres et bordé de charmilles, était plein de soleil, de bourdonnements d'insectes et de gazouillements de fauvettes. Les poiriers et les cerisiers secouaient en l'air leur blanche floraison, et des papillons couleur de soufre volaient au long des plates-bandes parfumées de giroflées et de lilas. Dans la grande allée, la nourrice promenait l'enfant de Rose Finoël en fredonnant une chanson berceuse, et sa voix claire s'harmonisait avec les épanouissements et les joies du mois de mai. L'enfant tendit les bras vers Gertrude. Xavier le prit dans ses mains, le baisa, et le passant à la jeune fille :

— Il sera à nous deux ! dit-il en souriant...

Ils l'ont adopté tous deux en effet, mais il n'a pas été seul à remplir de son bruit joyeux la maison des nouveaux mariés. D'autres enfants sont venus ensuite, plus chers au jeune couple, sinon plus choyés. Xavier, qui n'a pas voulu abandonner ses travaux de sculpture, a pu réaliser son rêve, et un an après les noces, installer Gertrude dans un confortable chalet bâti en face de l'atelier. On a laissé à Mme de Maupríé la maison de l'Abbatiale, dont la mine austère s'accorde mieux

avec les manières et les habitudes de la veuve. Gaspard s'est piqué d'honneur et s'est remis au travail. Il a remonté la verrerie des Bas-Bruaux et marié sa sœur Reine avec un jeune gentilhomme verrier qui est devenu son associé. Quant à lui, il se trouve trop vieux pour tenter la grande aventure du mariage, et il reste garçon. Lorsqu'on le pousse sur ce chapitre, il se contente de siffler entre ses dents, et il ajoute malicieusement, en regardant d'un air narquois sa sœur Honorine qui tient son ménage :

— Que voulez-vous?... Ma sœur et moi nous avons la vocation du célibat.

Avril-mai 1870.

FIN

PÉCHÉS DE JEUNESSE

I

Entre Châlons et Nancy, il n'est pas de plus heureuse vallée que celle de la Choisille, pas de ville mieux adossée au coteau que Villotte. La vallée est bordée de collines modestes, plantées de vignes, ce qui leur donne au beau temps une couleur verte uniforme, mais agréable à l'œil. Tout à travers, entre deux files de peupliers, coule la Choisille, un torrent en hiver, un pré en été. La ville est bâtie moitié sur le coteau, moitié dans la vallée; quand on y arrive par la route de Nancy, on aperçoit de loin, sur la colline, la vieille église, hantée par les martinets, le couvent aux longues rangées de vitres étincelantes et la grosse tour de l'horloge avec ses deux cadrans. Les premiè-

bée sur sa vieille redingote, de l'autre il caressait son front à la fois haut et étroit, et ses tempes, où blanchissaient de légères touffes de cheveux ébouriffés. Parfois ses lèvres quittaient la pipe et fredonnaient un air de menuet (grand signe de contentement!); parfois aussi, il parcourait du regard la chambre au papier déchiré, aux meubles clair-semés, et il l'admirait, comme si tout d'un coup elle se fût changée en un palais. Puis il se levait, il étirait ses grands bras et ses longues jambes, passait avec une joie d'enfant ses doigts dans le rayon de soleil chargé d'atômes rougis, et il répétait doucement, comme un refrain, ces mots murmurés du bout des lèvres : « Une bonne conscience et une vieillesse calme! » Et, tout en chuchotant, il regardait un vieux pastel fané, représentant un jeune homme vêtu à la mode de 1825, à la physionomie vive et chevaleresque, à l'œil bleu brillant, aux lèvres rieuses. M. Bernard contemplait le tableau et sa figure s'épanouissait. Or, ce tableau était le thermomètre de ses joies et de ses chagrins. Dans les jours sombres, Bernard jetait au pastel un regard de reproche et lui tournait brusquement le dos; mais une fois la bonne humeur revenue, s'approchant doucement du cadre terni, il semblait faire des excuses et murmu-

rer des mots de tendresse à ce portrait à demi effacé.

Bernard Destilleuls n'avait guère que cinquante-huit ans, mais à voir sa figure maigre et ridée, ses cheveux blancs et son dos un peu voûté, on lui en eût volontiers donné soixante-dix. Il était né à Villotte, et il y avait passé toute sa jeunesse, jeunesse orageuse au dire de gens qui l'avaient connu dans ce temps-là. Pour ceux qui le voyaient courbé, timide et gauche, la langue et les gestes embarrassés, cette histoire d'un M. Bernard jeune, élégant, amoureux, faisait sourire et semblait une légende fabuleuse. Ceux mêmes qui la racontaient, paraissaient en douter ; quant au *cousin* Bernard (comme on l'appelait familièrement), si l'on voulait rester son ami, il ne fallait jamais lui parler du passé ; au moindre mot, il rougissait, bégayait, tirait son chapeau, et on ne le revoyait plus.

A trente ans, il avait quitté brusquement Villotte et s'était mis à courir le monde. Vingt ans se passèrent, puis un beau jour, des bourgeois qui assistaient en curieux à l'arrivée de la diligence virent descendre de l'impériale un voyageur portant un manteau court par dessus une longue redingote râpée. Ce voyageur maigre, un peu voûté

et tout à fait grisonnant, était M. Bernard que personne ne reconnut ainsi accommodé. Bernard Destilleuls venait, disait-il, passer une huitaine avec son vieil ami Claude Lemonnier, juge de paix de Villotte.

Le juge le reçut comme un enfant prodigue et l'installa dans la chambre que nous connaissons déjà. Au lieu d'y rester huit jours, Bernard y resta cinq ans. Il était devenu l'hôte et le secrétaire de son ami, auquel il payait une petite pension. Un jour, le juge mourut subitement, et on trouva dans son testament une clause par laquelle il chargeait M. Destilleuls de la tutelle de son fils : de sorte que Bernard fut dans la nécessité de se fixer à Villotte.

La vie qu'il y menait était d'une régularité et d'une austérité monastiques. Levé avant l'aube, il traversait la rue des Acacias et allait entendre la première messe à l'église Saint-Antoine ; la messe dite, il faisait une longue promenade en lisant quelque livre de piété ; puis il rentrait à midi pour le dîner, s'enfermait dans sa cellule et s'occupait d'affaires jusqu'au soir.

Il ne voyait presque personne ; ses relations intimes au dehors se bornaient à la compagnie d'une veuve déjà âgée, nommée Mme de Sommières,

qui habitait la ville haute avec sa fille. Cette dame de Sommières, veuve d'un gentilhomme verrier des environs de Clermont, s'était installée à Villotte peu de temps après l'arrivée de Bernard chez M. Lemonnier.

La veuve et M. Destilleuls se connaissaient de longue date et avaient tout naturellement renoué des liens d'amitié en se retrouvant dans la même ville. Bernard s'occupait activement des affaires d'intérêt de Mme de Sommières et montrait pour sa fille, Antoinette, une tendresse presque paternelle. Quand Mlle de Sommières fut en âge de s'établir, M. Destilleuls remua ciel et terre pour lui trouver un mari, et, bien que la jeune fille n'apportât en dot que sa beauté, il finit par lui faire épouser un riche propriétaire campagnard, encore vert, et veuf en premières noces. M. Parisot (c'était le nom de ce dernier) cherchait à se remarier, parce que l'exploitation de ses terres réclamait impérieusement la présence d'une ménagère. M. Bernard avait cru mettre la main sur le mari qui convenait à Antoinette ; et M. Parisot, voyant cette jeune fille enjouée, bien en point et bien portante, s'était persuadé qu'elle serait la femme de ses rêves.

Le mariage fut vite bâclé, au grand contente-

ment des deux parties, qui avaient hâte d'en finir, et de M. Destilleuls, qui s'imaginait avoir bâti sur le roc le bonheur de la jeune mariée.

Ses illusions ne furent pas de longue durée. Un soir, qu'après souper, Mme de Sommières et M. Bernard entamaient leur partie d'échecs quotidienne, on sonna violemment à la porte de la maison, et, quand la servante eut ouvert, Antoinette, toute en larmes, vint se jeter dans les bras de sa mère, en la suppliant de la reprendre avec elle. Après une violente discussion avec son mari, celui-ci l'avait mise brutalement à la porte, et elle venait de faire à pied les trois lieues qui séparaient de Villotte le village où était situé le domicile conjugal. — M. Bernard s'était lourdement abusé sur le compte de M. Parisot. Dès les premiers jours, celui-ci avait traité Antoinette comme la première de ses domestiques; dans sa ferme de Bussy, où il régnait en maître sur bêtes et gens, il avait pu tyranniser à son aise cette jeune femme tombée dans un milieu antipathique à ses goûts et à son caractère. L'incompatibilité d'humeur s'était rapidement développée: il y avait eu même des voies de fait. Bref, les choses en étaient venues à cet éclat, qui rendait la vie commune impossible.

Cette rupture fut un coup de foudre pour le pauvre Bernard ; il tomba dans un accès de noire mélancolie et devint invisible pendant des mois. Durant ces jours de tristesse, le pastel de la petite chambre fut souvent apostrophé d'une façon amère ; le vieillard déversait sur lui toute son irritation : il l'accusait de ses déboires et de ses chagrins, et il avait fini par lui tourner le nez contre la muraille. « A conscience bourrelée, murmurait-il en procédant à cette exécution, vieillesse pénible et tourmentée... »

Or, le jour où commence ce récit, M. Bernard venait d'apprendre une bonne nouvelle : après bien des démarches, M. Parisot, renonçant au scandale d'une séparation judiciaire, avait consenti par écrit à une séparation amiable, et s'était engagé à restituer les cinq mille francs formant la dot d'Antoinette. On comprend maintenant la joie qui dilatait le cœur de M. Bernard. Si mince qu'il fût, tout bonheur arrivé à la famille de Sommières allégeait d'autant la conscience de ce vieillard, qui se reprochait comme un crime d'avoir causé par son étourderie le malheur de la jeune fille. Cet arrangement amiable devait donner aux deux femmes, sinon le calme qu'elles avaient perdu, du moins l'espoir d'un avenir à l'abri de

toute tracasserie. Aussi M. Destilleuls était-il radieux, rien qu'à la pensée de pouvoir dès le soir même annoncer cette bonne nouvelle à sa vieille amie.

Le dernier rayon du soleil couchant se balançait encore au-dessus du portrait, et Bernard le contemplait avec un sentiment de béatitude, quand son pupille entra.

Maurice Lemonnier venait de terminer son droit et il était rentré à Villotte depuis l'hiver. C'était un beau garçon de vingt-deux ans. Des masses de cheveux blonds encadraient son front large et intelligent; ses yeux noisette brillaient d'un feu clair, ses lèvres vermeilles et un peu charnues souriaient au milieu d'une barbe blonde soigneusement peignée. Ce blond cendré des cheveux et de la barbe, cette couleur claire des yeux, s'harmonisaient à merveille avec un teint rosé, et toute la figure avait un éclat de vivacité et de franchise qui faisait plaisir à voir.

M. Bernard tira de son gousset une petite montre d'or épaisse et ventrue : — Sept heures et demie! s'écria-t-il en regardant le rayon près de s'évanouir; les soirées ont grandi d'une demi-heure depuis le 1er mai... Maurice, mon enfant, voici des années que je vois ici, à la même époque,

le soleil dorer le cadre de ce portrait, des années !... Mais jamais il ne m'avait paru aussi éblouissant qu'aujourd'hui... Le bonheura joute de l'éclat même aux rayons de soleil... Va t'habiller, mon garçon, nous ferons ce soir une visite aux dames de Sommières.

Une heure après, le cousin Bernard, enveloppé dans sa houppelande marron, gravissait avec son pupille la montée qui mène à la ville haute.

La nuit de mai avait encore tous ses parfums.

— Claire journée, nuit paisible, murmura le laconique Bernard en humant les bouffées printanières des vergers voisins. — Maurice s'arrêta et prit le bras de M. Destilleuls :

— Écoutez, cousin Bernard, on entend encore le rossignol, tout là-bas, dans les vignes !

Bernard prêta l'oreille et secoua la tête : — Il faut des oreilles de vingt ans pour entendre de si loin ; à mon âge et à cette distance, mon camarade, on ne distingue plus le chant du rossignol du cri de la chouette...

II

— Oui, ma chère dame, tout est arrangé : M. Parisot m'a rendu la dot d'Antoinette, et il renonce à faire du scandale... C'est une fameuse épine hors du pied. Cela ne raccommodera pas, malheureusement, les choses ; mais vous aurez du moins la sécurité et la paix.

Tout en parlant, Destilleuls frottait l'une contre l'autre ses longues mains, et s'approchait doucement du guéridon où la veuve avait disposé les pièces de l'échiquier.

— Ah ! dit celle-ci d'une voix plaintive, la paix, c'est tout ce que je demande ; avec ma santé délabrée, je n'aurais plus la force de repasser par tous les ennuis de ces dernières années.

En même temps elle secouait sa tête coiffée d'un bonnet de tulle, dont les ruches noires avançaient jusque sur le front, tandis que de chaque côté des joues une grosse papillotte blanche encadrait sa figure pâlie, amaigrie et délicate, où brillaient encore de beaux yeux noirs.

— Ma pauvre amie, soupira M. Bernard, si vous l'aviez voulu, j'aurais pris tous ces ennuis à mon compte en vous donnant mon nom, et aujourd'hui encore, si vous y consentiez...

— Voulez vous bien vous taire, Bernard ! dit en baissant la voix la vieille dame. — En même temps, un soupçon de rougeur montait à ses joues blêmes. — Nous serions la risée de la ville, et puis cela réveillerait des souvenirs qu'il vaut mieux laisser dormir... A nos âges, il ne faut plus songer qu'à faire pénitence, afin de se préparer à une bonne mort; c'est ce que nous disait hier encore le révérend père qui prêche à Saint-Étienne... A propos, vos sermons du mois de Marie sont-ils très-suivis à la ville basse?... Ici, notre rédemptoriste fait florès.

— Je l'ai entendu, reprit M. Bernard, et je lui préfère mon vieux curé ; il n'est pas orateur, mais il connaît le cœur humain, et il sait parler à ses paroissiens un langage à leur portée... Pardon, chère dame, si nous commencions notre partie?... Voulez-vous les noirs ou les blancs ?

— Les noirs, s'il vous plaît, à cause de mes yeux.

La partie d'échecs s'engagea.

La pièce qui servait de salon aux dames de

Sommières était vaste, simplement meublée et située de plain pied avec le jardin. Près de la porte d'entrée, non loin de la lampe et des joueurs, Catherine, la vieille servante, était assise, agitant sa quenouille et filant au rouet. A l'autre extrémité, dans l'encadrement de la porte-fenêtre ouverte sur le jardin, on apercevait Maurice Lemonnier et Mme Antoinette qui causaient sur le perron. Antoinette était vêtue de noir avec un col plat et un velours pensée autour du cou. Elle était grande, svelte, et son corsage uni moulait à merveille ses belles épaules. Ses cheveux noirs, séparés en bandeaux, venaient se rejoindre en lourdes torsades derrière la tête, tandis que de petites boucles rebelles au peigne s'enroulaient délicatement à la naissance du cou. Ses yeux bruns limpides et ses lèvres souriantes formaient un contraste piquant avec le blanc mat de son teint. Son sein sans cesse en mouvement se soulevait comme une vague sous son corsage; les ailes de son nez finement modelé palpitaient au moindre mot; ses grands yeux jetaient des étincelles. On sentait que dans les veines de cette belle personnne coulait la pleine sève de la jeunesse, et qu'elle était arrivée à cet âge où la nature répand au dehors avec profusion tous ses charmes et tout son éclat; en la

voyant, un poète eût songé à ces claires matinées d'été où les blés font onduler leurs jeunes épis, où les bois ont encore une fraîche verdure, tandis que déjà les fraises dans les taillis et les cerises sur les hauteurs commencent à s'empourprer.

Antoinette avait déposé sa broderie sur une table à ouvrage, et peu à peu les deux jeunes gens, tentés par la tiédeur de la nuit, avaient franchi les degrés du perron et gagné les allées du jardin, où ils s'entretenaient à mi-voix.

— J'ai cru que vous ne viendriez pas ce soir, disait la jeune femme.

— C'est la faute de M. Bernard, qui n'en finit pas. J'attendais qu'il me donnât le signal du départ et je bondissais d'impatience.

— Ah! le méchant cousin!... Si vous saviez toutes les palpitations que j'ai pendant la demi-heure qui précède huit heures! A chaque pas qui résonne dans notre rue, je crois que c'est vous : me voilà frissonnante jusqu'à ce que le bruit se soit éloigné, et alors le dépit remplace l'anxiété ; si on s'arrête, les battements de cœur recommencent jusqu'à ce que vous paraissiez... ; et quand à huit heures sonnées vous n'êtes pas venu, toute cette émotion tombe : je sais que je ne vous verrai pas ce soir là, t le bruit, le mouvement

bres. C'étaient de courtes phrases coupées de longs silences ; les deux amoureux, dans le jardinet solitaire, absorbés dans leur extase, semblaient oublier le reste de la terre et vivre dans les étoiles.

— Eh bien, M. Bernard, où en êtes-vous ?... Voilà encore de vos distractions ! dit la vieille dame.

Bernard ramena ses yeux sur l'échiquier et rougit.

— Pardon, murmura-t-il, je combinais un coup...

Et il avança au hasard une pièce sur l'échiquier.

— Ce doit être un coup de Jarnac, car vous y avez mis le temps, fit Mme de Sommières... En attendant, à la reine et au roi par le cavalier ! Bernard, mon ami, je ne vous fais pas compliment de votre combinaison.

— Un instant, un instant ! s'écria M. Destilleuls, c'est une erreur !

— Non, non : *bois touché, bois joué* ; je serai impitoyable. Je vous donne encore deux coups pour être mat, monsieur Destilleuls.

Il s'en souciait bien ! Il recommençait à regarder du côté du jardin. Les deux mains s'étaient

enfin dénouées, mais les jeunes jens s'étaient remis à parler avec animation; leurs regards brûlaient, leurs lèvres souriaient.

— Ne finiront-ils pas? pensait M. Destilleuls, maudite partie, elle est interminable!

— Échec et mat! s'écria Mme de Sommières triomphante. Ah! vous êtes battu cette fois, il n'y a pas à le nier.

— C'est vrai, dit M. Bernard, avec un soupir de soulagement. — Il alla vers la porte-fenêtre et interpella brusquement son pupille : — Maurice, nous partons!

— Déjà! Il est à peine dix heures, s'écria étourdiment Antoinette, en montrant sa tête dans l'embrasure.

— J'ai la migraine, répondit Bernard.

— Voulez-vous que je vous prépare un verre d'eau de mélisse, mon bon cousin? reprit la jeune femme.

Bernard fit un signe de tête négatif.

— Eh! ne voyez-vous pas qu'il est vexé parce que je l'ai fait mat?... Fi! le mauvais joueur! dit en souriant Mme de Sommières. Allons, bonne nuit, messieurs... Sans rancune, Destilleuls!

Bernard était déjà dans le vestibule. La vieille Catherine marchait en avant avec la lampe vacil-

lante ; Maurice et Antoinette, restés dans l'ombre, purent encore une fois se serrer la main.

Quand on fut dehors, M. Destilleuls se mit à marcher à grands pas, au désespoir de Maurice, qui eût voulu savourer lentement ses souvenirs en cheminant à travers les rues endormies. L'ombre maigre et très longue de Bernard éclairé par la lune se projetait en arrière ; on eût dit qu'elle le pourchassait et qu'il hâtait le pas pour la fuir.

— La belle nuit ! s'écria tout à coup Maurice, qui avait besoin de parler et d'admirer ; regardez, monsieur Bernard, quel beau ciel !

Bernard se retourna vers son pupille, ouvrit les lèvres comme pour répondre, puis poussa un gros soupir et continua de presser le pas.

Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de la rue des Acacias, en face de la maison Lemonnier. Bernard gravit rapidement les marches du perron, appela la domestique d'une voix impatiente et, lui prenant des mains la lumière, monta immédiatement dans sa chambre. Maurice le suivit, comme de coutume, pour lui souhaiter le bonsoir ; au moment d'entrer, Bernard se retourna, regarda Maurice, poussa un nouveau soupir et disparut en fermant la porte au nez de son pupille, stupéfait de tant de bizarrerie.

III

La lumière que tenait M. Bernard éclaira à demi le portrait au pastel, sur les lèvres duquel sembla errer un pâle sourire : « Tu étais jeune comme eux, songeait le vieillard en le contemplant ; tu aimais comme eux, et maintenant tu reçois ton châtiment. Le scandale que nous avons donné nous est rendu ; il retombe sur nous de tout son poids ; une justice impitoyable reporte à nos lèvres la coupe que nous avons nous-mêmes empoisonnée... Ah ! ces deux mains serrées !... Si ce n'était pourtant qu'une simple démonstration amicale dans un moment d'expansion ?... Impossible ! Ils ne se connaissent que depuis quatre mois. L'amitié fraternelle ne se développe pas avec cette rapidité : c'est l'amour coupable, c'est la passion : je la reconnais bien !... Et c'est ma faute, c'est ma faute !... Pourquoi ai-je imprudemment rapproché deux cœurs tout enivrés de jeunesse ?... »

Bernard errait dans sa petite chambre, en ges-

ticulant et en poussant des soupirs. Aprés une heure d'agitation, il s'agenouilla pour faire sa prière accoutumée. « Mon Dieu, dit-il en finissant, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui dois être puni. Que votre droite s'appesantisse sur moi, mais sur moi seul ! » Il se déshabilla ensuite lentement, d'une façon distraite qui trahissait ses préoccupations, puis il essaya de dormir.

Le sommeil vint, mais agité et plein de rêves fiévreux. Dans ces rêves, Bernard voyait sans cesse un grand jardin avec une allée de charmille se prolongeant à perte de vue parmi l'ombre et la fraîcheur. Sur le fin gazon de cette allée il cheminait, souriant et rajeuni, donnant le bras à une belle jeune femme vêtue à la mode de 1825 ; le jeune couple marchait lentement, en riant et en causant à mi-voix ; tout à coup la tête de la jeune dame se trouvait si rapprochée de celle du jeune homme qu'il se penchait pour y poser un baiser, mais, avant que ses lèvres eussent effleuré la joue, un homme maigre et à l'air austère se dressait comme un spectre devant les amoureux et, saisissant le bras de Bernard : « Vous me volez mon bonheur ! » s'écriait-il d'une voix perçante.

Bernard, le front moite de sueur, se dressa sur son séant : il lui semblait que le spectre était en-

core là, debout, devant la croisée, et qu'au loin retentissaient des rumeurs menaçantes. Il se frotta les yeux et se sentit allégé en reconnaissant que ce spectre n'était autre chose qu'un rayon de lune tombant d'aplomb sur le parquet; les rumeurs qu'il avaient entendues étaient tout simplement le bruit de la Choisille, qui roulait à l'extrémité du jardin ses eaux grossies par les pluies printanières.

Le jour parut enfin et ramena un peu de calme dans l'esprit de M. Destilleuls. « Il faut trouver un remède, se dit-il en s'habillant en toute hâte, un remède !... Ces jeunes gens ne doivent plus se revoir; il faut arracher cette folle passion comme une mauvaise herbe; Dieu veuille qu'il ne soit pas déjà trop tard !... Le mieux serait d'éloigner Antoinette; mais Mme de Sommières consentira-t-elle à quitter Villotte ?... »

Bernard passa la journée à méditer un plan de conduite. Il résolut d'abord d'empêcher jusqu'à nouvel ordre toute communication entre son pupille et Mme Antoinette. Le plus sage peut-être eût été de s'ouvrir franchement à Maurice sur ce point délicat, et, après une verte semonce, d'interdire au cher pupille l'accès de la maison de Mme de Sommières; mais, outre que M. Destil-

leuls, timide à l'excès, redoutait d'entamer un pareil chapitre, il pensa qu'une lutte avec Maurice ne ferait qu'irriter la passion du jeune homme ; il songea aux attraits du fruit défendu ; il lui sembla plus adroit et plus sûr d'agir secrètement et d'une façon détournée.

Le soir même, il mit ses projets à exécution, et, à l'heure du souper, il entra dans la salle à manger, portant deux brassées de paperasses poussiéreuses.

— Mon cher enfant, dit-il à Maurice étonné, vous voilà majeur depuis plus d'un an. Il est juste que je vous rende compte de vos revenus. Je vous apporte donc l'état, avec pièces à l'appui, des recettes et des dépenses faites depuis la mort de votre pauvre père, mon vieil ami. Je puis moi-même mourir d'un jour à l'autre, mon cher garçon, et il est nécessaire que vous soyez dès aujourd'hui au courant de vos affaires pour les gérer le cas échéant.

Maurice, maudissant *in petto* l'état des recettes et dépenses avec pièces à l'appui, essaya quelques objections, mais force lui fut de se soumettre, car le vieillard insista avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. — Nous commencerons dès ce soir, ajouta Bernard, et avec un peu d'applica-

tion, le dépouillement de tous les dossiers ne nous prendra pas plus de trois jours.

On se mit à la besogne. Bernard fut impitoyable, et ne fit pas grâce à son pupille du moindre papier timbré. Le soir du troisième jour, il lui avait donné quelques instants de répit et il en profitait lui-même pour fumer solitairement sa pipe dans sa cellule, quand Mme de Sommières entra.

— Eh bien, mon bon ami, que devenez-vous? dit la veuve; on ne vous voit plus... Seriez-vous malade?

— Malade!... oui, moralement, répondit Bernard d'un air sombre.

— Bon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? Vous m'effrayez!

M. Destilleuls posa sa pipe sur un meuble, ouvrit la fenêtre pour chasser la fumée qui faisait tousser sa vieille amie, puis, revenant près de la veuve :

— Gabrielle, reprit-il, il me semble qu'il y a longtemps que vous n'avez conduit Antoinette à Montmédy. dans la famille de... de M. de Sommières?

— Oui, répondit la vieille dame, les tracas que nous avons eus et ma santé toujours mau-

vaise m'en ont empêchée... Mais cette visite est-elle bien nécessaire ?

— Il est toujours nécessaire de maintenir serrés certains liens de famille... Il peut arriver une occasion où l'on est bien aise de trouver l'aide ou le conseil d'un parent, et cette occasion se présente précisément pour vous, Gabrielle. J'ai fait une découverte pénible : Antoinette aime mon pupille Maurice, et pour couper court à cette malheureuse passion, il faut emmener votre fille à Montmédy.

En entendant ces mots, Mme de Sommières se léva effrayée. Ses traits délicats et fatigués eurent une expression de stupéfaction et d'effroi presque enfantine. La mère d'Antoinette avait toujours eu un esprit timide et un caractère sans énergie, que l'âge et la maladie affaiblissaient encore ; la brusque révélation de Bernard l'étourdit et lui mit les larmes aux yeux.

— Êtes-vous fou, Bernard? murmura-t-elle d'une voix mal assurée.

— Nenni, j'ai tout mon bon sens... malheureusement ! Je vous répète qu'ils s'aiment, j'en suis sûr. — Il raconta sa découverte de l'autre soir. — Ce n'est qu'un amour qui commence, ajouta-t-il, et nous pourrons encore l'éteindre en

soufflant dessus ; mais vôus savez comme moi, Gabrielle, avec quelle rapidité l'étincelle jetée au hasard devient un incendie.. La passion innocente hier, sera coupable demain. Souvenez-vous d'une maison où quelqu'un entra comme un ami, et d'où il sortit chassé comme un traître... Avez-vous oublié ?....

— Taisez-vous, Bernard ! interrompit brusquement Mme de Sommières en se voilant la figure de ses maigres doigts, je n'ai rien oublié et il est inutile de me rappeler une histoire dont je fais encore pénitence.

— Si je vous la rappelle, ma pauvre amie, c'est pour que vous empêchiez par tous les moyens que votre fille n'ait les mêmes reproches à s'adresser... Dieu fait parfois payer nos fautes à nos enfants... C'est la tache originelle !... Emmenez Antoinette dès demain !

— Nous partirons après demain matin, dit la veuve avec un soupir ; il me faut le temps de prévenir nos parents et de faire quelques préparatifs... Mais, Bernard, qui eût pu prévoir pareille chose ?

Bernard secoua la tête et se leva pour reconduire Mme de Sommières. — Au revoir ! murmura-t-il, quand elle fut sur le seuil. Soyez pru-

dente ; ne dites à Antoinette que ce qu'elle doit savoir... Quand il sera temps de revenir je vous écrirai...

M. Destilleuls rentra dans la salle à manger, où il avait laissé son pupille : — Allons ! lui cria-t-il, courage, mon garçon, nous sommes à la cote soixante-trois. Encore un coup de collier !

Les comptes ne furent terminés que le lendemain au soir. Vers neuf heures, M. Bernard rendit à Maurice sa liberté.

Le jeune cheval emprisonné pendant de longues journées dans l'écurie, et qu'on lâche un matin sans entraves à travers les pâturages, ne bondit pas avec plus d'impétuosité que Maurice lorsqu'il s'élança enfin dans les rues déjà silencieuses de Villotte. En quelques minutes il gravit la *côte des Prêtres* et atteignit le jardin de Mme de Sommière. Franchissant légèrement la haie, il se glissa entre les massifs et fut heureusement surpris de trouver Antoinette assise près des noisetiers.

— Ah ! c'est vous, Maurice. dit la jeune femme à voix basse ; j'avais comme un pressentiment que je vous trouverais ici ce soir : j'y suis venue à tout hasard, ne me sentant pas le courage de partir sans vous faire mes adieux.

— Vos adieux!... Partir !... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Oui, mon ami, nous partons demain matin pour Montmédy. Maman s'est tout à coup décidée à ce voyage dont j'ai peur de deviner le vrai motif. Maurice, je crois qu'elle se doute de quelque chose, et qu'elle veut nous séparer.

— Mais, demanda Maurice, cette absence, combien de temps va-t-elle donc durer ?

— Maman n'a pas fixé le terme du voyage, du reste, quand même nous devrions revenir ici bientôt, il n'en faut pas moins nous dire adieu, mon ami. Notre amour est impossible... Songez que je ne suis pas libre... Ce qui pour une jeune fille serait déjà une coupable légèreté, est de ma part une faute impardonnable... Je ne dois pas vous aimer... adieu !

— Non, s'écria Maurice, non, c'est une séparation que je ne puis supporter. Je n'y consentirai pas; je vous suivrai partout, et s'il le faut, je quitterai Villotte. Ah! pourquoi ce maudit mariage a-t-il jeté son éternel obstacle entre nous?

— Maurice, calmez-vous, je vous en supplie !.. Vous m'effrayez. Je serai toujours votre amie, là-bas comme ici; mais ne faites pas la folie

d'aller à Montmédy... Ce serait me perdre! Du courage, mon ami; votre main, et merci pour les bonnes heures que vous m'avez données!...

Elle lui tendit la main. Maurice, en la saisissant, sentit une larme tomber sur ses doigts.

— Antoinette, vous pleurez... et vous voulez que nous nous disions adieu? Non, mon amie, non; nous nous aimerons malgré tout! Je vous promets d'être raisonnable et de vous respecter comme une sœur; mais promettez-moi que nous nous reverrons!

Elle ne répondit pas. Elle pleurait doucement et lui avait abandonné ses mains qu'il couvrait de baisers. — Adieu, dit-elle enfin en les retirant lentement... Oui, ne plus nous voir serait au-dessus de mes forces, et pourtant!...

— Laissez-moi serrer votre main une dernière fois, reprit Maurice en la retenant, et ne pleurez plus! Je ne veux pas emporter comme dernière impression le souvenir de votre visage en pleurs; je veux vous voir sourire encore.

Il l'emmena vers un arbre où la lune donnait en plein et vit tout à coup à la clarté d'un rayon un sourire briller au milieu des larmes. — Maintenant je suis rassuré; au revoir, chérie; vous m'écrirez, n'est-ce pas? — Et comme elle remuait

la tête en signe de refus : — Vous vous imaginerez, ajouta-t-il, que vous écrivez à une amie de pension.

— Eh bien, dit-elle en riant, oui, à condition que l'amie de pension jettera mes lettres au feu. Adieu, partez vite ; et prenez garde qu'on ne vous voie !

Elle regagna rapidement l'escalier de la maison. Maurice s'arrêta encore un moment à contempler la lumière qui courait de chambre en chambre ; puis, quand toute clarté fut éteinte, il arracha une feuille du noisetier, dont les branches avaient effleuré les cheveux d'Antoinette, et il quitta le jardin.

IV

Le lendemain matin, Mme de Sommières et Antoinette montèrent dans la voiture de Montmédy. M. Destilleuls les avait accompagnées jusqu'au bureau de la diligence. Quand les chevaux prirent leur élan, et lorsque le lourd véhicule se mit à rouler au milieu d'un bruit de grelots et de claquements de fouet, Bernard salua de la main

une dernière fois les voyageuses et regarda avec une grimace de satisfaction la voiture s'éloigner dans un nuage de poussière.

— Allons ! se dit-il, le plus dur est fait, et j'en aurai été quitte pour la peur...

Il huma avec bonheur un petit vent d'est matinal qui promettait une belle journée, puis, après avoir examiné le ciel où couraient des nuages dorés, il résolut de faire une promenade jusqu'à l'heure du déjeûner. Il descendit allégrement la rue et gagna le bord de la rivière. — Le nez en l'air, les mains derrière le dos, il cheminait lentement, tout amusé par le train-train de ses pensées redevenues sereines. Il alla ainsi fort longtemps, oubliant les heures, et il était déjà à une certaine distance de Villotte, quand il aperçut devant lui un singulier personnage, — guêtré jusqu'aux genoux, coiffé d'un vaste chapeau de paille et vêtu d'une veste de chasse, — qui fouillait laborieusement le talus du chemin avec la pointe de son bâton ferré. — Bernard s'arrêta, se fit un abat-jour de sa main droite et reconnut un vieil ami de feu M. Lemonnier, qui était lui-même juge de paix à Neuville.

— Hé! s'écria-t-il, c'est M. Aristide Blampain !

A cette exclamation, l'homme au bâton ferré quitta sa besogne, non sans avoir ramassé auparavant plusieurs tessons de poterie, épars dans les déblais.

— Bonjour, Bernard, dit-il, enchanté de vous voir !... Tenez, mon ami, ajouta-t-il en s'essuyant le front et en montrant le talus, il y a eu là bien certainement un hypocauste gallo-romain, et en voici la preuve... — Il prit un des débris qu'il avait ramassés, le mouilla lentement avec sa langue, le frotta contre sa manche et le porta sous le nez de M. Bernard, qui déclara reconnaître un fragment de tuile.

— De tuile ? Non ! répliqua le juge d'un ton bourru, non c'est une poterie gallo-romaine, un débris d'ustensile ayant servi au *balnéator*, car il y avait des bains, ici je le soutiens !

M. Aristide Blampain était un antiquaire et un amateur d'histoire naturelle, fort connu à Villotte et aux environs. Quand il partait dès le matin pour faire des recherches, avec son filet à papillons et son étui de fer-blanc au dos, il ne manquait pas d'exciter dans les rues un mouvement de curiosité. Son chapeau de paille où il piquait parfois des insectes, ses immenses guêtres, ses grands bras, sa tête pointue et son nez

de perroquet, orné de lunettes bleues, contribuaient encore à faire sourire les passants. Toutefois, malgré cette nuance de ridicule, il n'en était pas moins estimé, et sa collection était célèbre dans tout l'arrondissement.

— Or ça, mon ami, dit-il de sa voix de chantre, à M. Destilleuls, que devenez-vous? il y aura bientôt un an que je ne vous ai aperçu... C'est mal de ne pas venir nous voir !

— Que voulez-vous? répondit Bernard, j'ai été très absorbé par les affaires de mon pupille... Comment va Mme Blampain?

— A merveille. Elle se plaint fort de vous... Et ce petit Maurice, que fait-il? Le voilà reçu avocat, m'a-t-on dit... Hé ! ça nous pousse, ça nous enterre !... Si vous voyiez Georgette, à présent, vous ne la reconnaîtriez plus.

— Est-elle toujours en pension ?

— Nenni, nous sommes grande fille, nous avons seize ans passés... Il sera bientôt temps de lui chercher un mari.

M. Destilleuls dressa les oreilles... Une merveilleuse idée venait de s'épanouir dans son cerveau.

— Les amateurs ne manqueront pas, continuait M. Blampain qui, une fois sur le chapitre

de sa fille, ne tarissait plus ; nous n'aurons que l'embarras du choix, car elle est jolie et supérieurement élevée.

— Maurice a vingt-deux ans, reprit à son tour Bernard, il est grand et bien portant, il a un bel avenir, une fortune modeste, mais solide ; je devrais être heureux et tranquille... Eh bien, le croiriez-vous ? Je suis plus préoccupé que jamais.

— Déjà vingt-deux ans ! s'écria le juge, comme le temps s'en va ! Je crois encore être à l'époque où je lui apprenais à *étendre* les papillons... Ah ! Bernard, je l'ai toujours aimé, ce garçon-là, et c'est vraiment mal à lui de ne pas être venu nous voir depuis son retour... Et vous dites qu'il vous préoccupe ?

— Oui, pour un jeune homme inexpérimenté, la vie de garçon est plus dangereuse peut-être dans une petite ville que dans un grand centre... A Paris, par exemple, les distractions sont variées ; on les trouve facilement et on s'en détache de même. Dans un petit endroit, on s'ennuie et on reste oisif. Quand l'esprit n'est ni occupé ni amusé, le cœur bat la campagne ; si, alors, la passion s'en mêle, c'est fini, on se jette tête baissée dans les chemins de traverse... Et voilà une vie gâtée à tout jamais !... Jusqu'ici, Maurice est

resté dans la bonne voie, Dieu merci ! mais il ne faut qu'une mauvaise occasion... Bref, je voudrais le voir marié.

Ici, ce fut au tour de M. Blampain de dresser l'oreille. Il cligna de l'œil en regardant Bernard qui se mit à sourire. Ils s'étaient entendus à demi-mot. La figure du juge prit une expression majestueuse et épanouie, puis remuant la tête en signe d'acquiescement :

— Oui, fit-il, le mariage est pour la jeunesse un port paisible et sûr... *Intus aquæ dulces*, comme dit Virgile... Il faudrait à Maurice une petite femme assez jolie pour être toujours aimée et assez riche pour lui dorer son intérieur... Eh ! eh ! en cherchant bien, on pourrait trouver cela dans le canton... Venez à Neuville, nous en causerons, et surtout, amenez-nous ce grand garçon là !... Mais nous voilà à Fains, et vous tournez le dos à votre déjeuner. Je crois qu'il faut nous séparer ici... Tenez, César avait un camp là-haut, sur ce plateau et il y avait élevé un temple à la *Fortune ; fanum* d'où *Fains*. Il y a, il est vrai, des esprits superficiels qui prétendent que Fains vient de *Fines*, à cause de l'*s ;* mais ce sont des ignorantissimes, je le prouverai dans une brochure que je prépare et dont je vous donnerai la primeur.

Ils se séparèrent en se serrant la main d'une façon significative.

A midi, M. Bernard dit à Maurice : — Mesdames de Sommières ont été obligées de partir ce matin pour Montmédy...

Le naïf Bernard s'attendait à un vif mouvement de surprise, mais Maurice baissa le nez hypocritement, poussa un ah! modéré, et se mit à découper soigneusement une volaille pour se donner une contenance.

— Allons, se dit M. Destilleuls, il prend la chose d'une façon plus philosophique que je ne pensais... Et il ajouta : — Madame de Sommières m'a chargé de ses compliments pour toi.

— Ces dames resteront-elles longtemps absentes? murmura Maurice dont le cœur battait.

— Peuh! fit Bernard, cela dépendra; elles n'en savent rien elles-mêmes. — Il conta alors à son pupille sa rencontre avec M. Blampain. Le jeune homme saisit avidement ce moyen de passer à un sujet de conversation moins embarrassant, et quand M. Destilleuls lui proposa d'aller voir le juge un de ces jours, il accepta avec empressement.

En rentrant à Neuville, M. Blampain avait

aussi conté à sa femme son entrevue avec M. Destilleuls et les insinuations discrètes de ce dernier. Mme Blampain, en femme perspicace et pratique, eut bien vite tiré toutes les conséquences de la demi-confidence de Bernard. Désireuse, comme toutes les mères, de trouver pour sa fille un bon parti, elle avait déjà pensé à Maurice Lemonnier.

— M. Maurice, dit-elle à son mari, est un garçon bien élevé, il a une fortune bien assise, bien administrée par son tuteur ; puisque ce dernier semble désirer ce mariage, je crois que si nous savons nous y prendre, Georgette s'appellera madame Lemonnier avant l'hiver. Il faut écrire à M. Destilleuls et l'inviter à passer une soirée ici avec son pupille.

Peu de jours après, en effet, le cousin Bernard reçut une lettre par laquelle M. Blampain, en son nom et au nom de sa femme, le pressait fort de venir à Neuville avec Maurice pour les fêtes de la Pentecôte. — « Georgette, disait le juge en post-scriptum, se réjouit de renouveler connaissance avec son ami d'enfance. Nous comptons sur vous samedi soir ! »

— Eh bien, demanda Bernard à Maurice, que aut-il répondre ?

— Que nous acceptons, parbleu, et de grand cœur ! s'écria Maurice qui, depuis le matin, était d'une humeur charmante.

La figure de Bernard s'épanouit. — Bon ! pensa-t-il, mon remède opère !... Maurice a déjà repris sa joyeuse mine d'autrefois ; ce n'était qu'une passion à fleur de peau... C'est égal, de mon temps, on prenait les choses plus au sérieux, et les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien légers !

Tandis que M. Destilleuls se félicitait de cette cure aussi habile que rapide, Maurice se promenait dans le jardin et relisait pour la dixième fois une lettre arrivée de Montmédy, par le courrier du matin.

« Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous donner de mes nouvelles, lui écrivait Antoinette, car vous pourriez m'accuser d'être oublieuse. Oublieuse, moi ! Ah ! mon ami, il n'est pas une minute du jour où je ne pense à vous. Ma mère vient de se retirer dans sa chambre. Voici l'heure où, à une époque qui me semble déjà lointaine, j'étais tout heureuse, car je vous attendais... Mon cœur bat quand j'y pense !... Ici, quand, le soir, la porte s'ouvre, je m'imagine encore que je vais vous voir entrer... Hélas ! au lieu de vous, ce sont des figures étrangères et indifférentes qui

passent le seuil... Le jour vient de tomber, le ciel est sombre ; je n'entends que le vent qui souffle sur le rempart, et le pas régulier de la sentinelle qui monte sa faction devant l'hôtel-de-ville. Je suis triste et je m'ennuie. Montmédy est maussade ; une vraie prison enfermée dans de doubles remparts !... Ah ! mon ami, quelle navrante journée que celle où j'ai quitté Villotte ! J'étouffais et je n'osais pleurer... Aujourd'hui je suis plus calme ; j'en profite pour vous envoyer cette lettre et vous dire combien je pense à vous. Je sais bien que c'est une faute nouvelle ajoutée aux autres, mais quoi ! je vous aime, et je ne me sens pas le courage de vous le cacher... »

Maurice couvrit le papier de baisers et le replia soigneusement. Il alla s'asseoir ensuite sous une charmille, regarda les arbres, le ciel, les fleurs..., puis, reprenant la lettre, il la relut jusqu'à ce qu'il l'eût apprise par cœur.

V

Le samedi soir, veille de la Pentecôte, Maurice et M. Destilleuls firent pédestrement les trois

petites lieues qui séparent Villotte de Neuville. Le chemin, qui côtoie tantôt la forêt et tantôt la Choisille, est partout vert, fleuri et abrité. La soirée était délicieuse et Maurice, mis en verve par le beau temps, avait des accès de bonne humeur qui émerveillaient Bernard. Il arrachait aux buissons et aux talus des trochées de plantes épanouies dont il chargeait son tuteur. Tout y passait : frêles graminées aux épillets frissonnants, aubépines des haies, iris des prés, orchidées en panache. « Cela fera, disait-il en riant, un bouquet pour ces dames, et M. Blampain y pourra encore glaner de quoi nourrir ses chenilles pendant huit jours. Tenez, cousin Bernard, à vous ces boutons d'or, et ces campanules, et aussi ces ancolies ! » — Les grands bras de M. Destilleuls s'arrondissaient autour de ces tiges verdoyantes et, au milieu des fleurs, sa tête blanche paraissait rajeunir. Il riait d'un bon rire éclatant.

Ils arrivèrent à la brune chez le juge, dont la maison dressait à l'entrée du village sa facade grise, égayée d'un pied de vigne, et précédée d'une vaste pelouse où blanchissaient des carrés de toile. M. Blampain était sur le seuil. Il accourut au-devant de ses invités et pensa étouffer

Maurice dans ses embrassements : — Les voici! les voici enfin! s'écria-t-il en les introduisant dans le salon à demi obscur ; mesdames je vous présente M. Bernard et M. Maurice Lemonnier, deux enfants prodigues! Vous ne les auriez pas reconnus, n'est-ce pas? Voilà ce que c'est que de rester des années sans voir les gens... Ah! messieurs vous aurez fort à faire pour vous excuser près de ces dames!

— N'écoutez pas mon mari, messieurs, dit Mme Blampain d'une voix mielleuse, nous vous devons encore de la reconnaissance pour avoir bien voulu venir nous voir sans façon.

Mme Blampain était une femme entre deux âges, petite, maigre, nerveuse et remuante. Ses cheveux châtains bien conservés et roulés en tire-bouchons, dissimulaient les creux de ses joues ; ses yeux avaient le regard oblique et l'expression câline de ceux du chat ; ses lèvres minces, grimaçant un sourire forcé, et son nez effilé n'annonçaient rien de très-charitable. A Villotte, où son esprit caustique était fort redouté, on l'appelait « la dame au nez pointu, » et on prétendait qu'avec un peu de bonne volonté elle eût fait battre des montagnes.

Sur l'invitation de M. Blampain, on passa dans

la salle à manger, Maurice se trouvait placé à côté de Georgette. La jeune fille n'était ni belle ni laide, mais elle avait seize ans, de jolis yeux bleus un peu petits, un teint rose, des dents blanches, des cheveux blonds bien plantés ; bref, ce ce qu'on est convenu d'appeler la beauté du diable. Son minois éveillé et fûté, ses manières vives et familières, lui donnaient du piquant et mettaient tout de suite les gens à l'aise.

Le souper fut très gai. M. Aristide parla bien un peu trop gallo-romain, et Mme Blampain assaisonna la conversation de légères médisances, mais la candeur de Bernard, l'entrain de son pupille, les espiégleries de Georgette étouffaient ces dissonnances. On avait mis le bouquet de Maurice sur la table et Georgette y avait ajouté des muguets qui répandaient une odeur exquise. Au dessert, M. Aristide proposa de boire à la santé de l'auteur du bouquet.

— Non dit Maurice, mais aux jolies mains qui l'ont si heureusement transformé.

— Eh bien, à la jeunesse alors ! s'écria tout à coup Bernard dont les yeux brillaient ; à la jeunesse, et ainsi nous porterons la santé de tous deux !

La salle à manger résonna du choc des verres.

Le lendemain, toute la famille avec ses hôtes assista à la grand'messe, et l'après-midi fut employée à une excursion dans les bois environnants. Mme Blampain, qui détestait les courses en plein air, était restée au logis. M. Destilleuls et le juge accompagnaient seuls les jeunes gens, qui couraient le long des lisières. A chaque instant on entendait tinter leurs éclats de rire ; Bernard fredonnait son air de menuet ; les taillis étaient égayés par la musique tapageuse des loriots et des merles, et tout au fond des bois, le coucou jetait par moment ses deux notes mélancoliques, comme pour tempérer cette explosion de joie printanière.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? murmura M. Blampain en montrant à M. Destilleuls la jeune fille dont la robe rose faisait merveille dans la verdure.

— Ah ! s'exclama Bernard, je la trouve charmante !

— Et Maurice, comment la trouve-t-il ?

— Ne voyez-vous pas qu'il lui fait déjà un doigt de cour ? dit le vieillard, qui prenait l'entrain de son pupille pour la griserie d'une passion commençante... Ah ! cher M. Aristide, si nous pouvions les marier, je serais le plus heureux des hommes !

— C'est notre désir le plus vif, à Mme Blampain et à moi ; ainsi comptez sur ma parole.

Bernard saisit la main du juge et la lui serra énergiquement, tandis que des larmes de joie lui montaient aux yeux.

Le lendemain, on se sépara, mais non sans que Maurice promît de revenir le plus tôt possible. Il revint le dimanche suivant, et bientôt cette visite dominicale, fut une habitude si bien prise qu'on n'eut plus besoin d'invitation. Le samedi soir de chaque semaine, Bernard et son pupille étaient attendus, et la domestique avait ordre de préparer leurs chambres. A chaque visite, le cousin Bernard arrivait plus allègre et plus gaillard : il rajeunissait à vue d'œil. — Bravo ! se disait-il, il l'aime... Comment pourrait-il ne pas l'aimer? Elle est si fraiche et si mignonne ! Il a maintenant oublié Antoinette... Allons, Dieu a eu pitié de nous !

Pauvre Bernard, comme il se leurrait ! Pour dire vrai, dans l'ensemble des motifs qui poussaient Maurice chez le juge, il n'entrait pas le plus mince élément de fantaisie amoureuse. En l'absence d'Antoinette, le séjour de Villotte semblait insupportable à Maurice : il s'y trouvait trop seul et y errait comme une âme en peine. Aussi

saisissait-il avec empressement l'occasion qui lui était offerte de changer d'air et de milieu ; les visites chez le juge étaient une diversion pour son esprit, et un amusement ; il avait retrouvé dans Georgette une camarade espiègle et bon enfant ; il se plaisait doublement dans sa compagnie, d'abord parce qu'elle lui semblait une petite fille sans conséquence, puis parce qu'elle était justement la seule personne à laquelle il osât parler d'Antoinette. Mlle de Sommières avait été au couvent la *petite mère* de Mlle Blampain, qui se trouvait alors dans la classe des *mioches*, et Georgette, fort innocement, contait à Maurice charmé toutes sortes de souvenirs enfantins auxquels Antoinette se trouvait mêlée : sans s'en douter, la pauvre fille contribuait à attiser la flamme d'un amour étranger, dans le cœur de celui qu'on nommait déjà tout bas son fiancé ; enfin, — et ce dernier motif n'était pas précisément à la louange de Maurice, — il allait à Neuville pour dépister M. Bernard, dont il avait vaguemment deviné les soupçons ; tandis que son candide tuteur le croyait tout occupé de Mlle Blampain, il passait son temps à rêver d'Antoinette, et à l'insu du vieux cousin, une correspondance fréquente atténuait pour les deux amoureux la distance qui séparait Mont-

médy de Villotte. Quand une lettre bien remplie arrivait à Maurice, l'espoir lui remontait au cœur, sa verve lui revenait, et il accourait à Neuville, où il se sentait plus libre et où le babil de Georgette l'amusait sans le distraire de sa passion.

Ces visites assidues commençaient cependant à s'ébruiter.

Le percepteur de Villotte ayant rencontré dans une des ses tournées Georgette au bras de Maurice, s'était hâté de faire part à sa femme de cette rencontre, et la nouvelle, distribuée aux quatre coins de la ville pour la langue féminine, qui est plus prompte qu'un télégraphe électrique, avait été bien vite commentée dans chaque maison.

— Voilà un mariage pour l'hiver prochain, disait-on ; ce sera un joli couple !... — Eh ! eh ! les Blampain ont du flair, et ils n'ont pas mal choisi ! — Quand on en parla à mots couverts à Mme Blampain, elle nia tout d'abord, mais avec de telles réticences et un air si satisfait qu'on interprétait immédiatemment ses dénégations comme une affirmation. Quant à M. Destilleuls, il ne se sentait pas d'aise et n'avait pas la force de cacher ses désirs et ses espérances.

Maurice seul, uniquement occupé de sa pas-

sion, semblait tout ignorer. Il laissait étourdiment les événements suivre leur cours, et les langues tourner; il se contentait de hausser les épaules quand on faisait, par hasard, devant lui une allusion trop transparente à ses assiduités chez le juge.

Vers la fin de juillet, Bernard écrivit à Mme de Sommières : « Dieu merci, la crise est passée ; vous pouvez revenir à Villotte. » Peu de jours après, Maurice reçut quelques mots griffonnés à la hâte par Antoinette :

« Enfin, nous quittons Montmédy, disait-elle, l'exil est fini ! J'en suis bien heureuse : d'abord, pour ma pauvre mère, que le rude climat de ce pays a rendue très-souffrante ; puis aussi pour moi, car je dépérissais ici, loin de vous, mon seul ami. Ah ! il me semble que le ciel longtemps couvert s'éclaircit tout à coup ! Lundi prochain, c'est-à-dire dans trois jours, nous serons à Villotte. Trois jours, mon ami, dans trois jours ! Ah ! quelles longues causeries ! quelles bonnes soirées !... »

Cette heureuse nouvelle arriva à Maurice le samedi matin, et il bondit de joie. Mais il fallait attendre encore trois jours. Il ne pouvait rester en place, il lui semblait que ces trois journées,

passées à Villotte, seraient trois siècles. Il résolut de les consacrer à un voyage à Neuville. Justement c'était la veille de la fête patronale, et Georgette se préparait pour le bal du lendemain. Le jeune Lemonnier fut accueilli avec des battements de mains ; Georgette lui montra sa robe neuve, et lui apprit qu'elle lui réservait les deux premiers quadrilles. M. Blampain ayant déclaré qu'il garderait la maison, Maurice fut chargé d'être le cavalier de la jeune fille et de sa mère. On dansa jusqu'à trois heures du matin, et le jour pointait quand on regagna le logis. Maurice excité par cette nuit de bal, et tout frissonnant à la seule pensée de revoir Antoinette le soir même, ne put se décider à se coucher et sortit vers six heures pour prendre l'air. Il rencontra sur le seuil M. Blampain qui avait dormi toute une pleine nuitée.

— Déjà debout? s'écria le juge. Eh! bien, je comprends cela!... Quand j'étais jeune, le bal me produisait le même effet. On essaie de s'endormir, mais on a beau fermer les yeux et les oreilles, on entend toujours les violons, et les jambes se trémoussent encore. Si vous voulez, nous ferons ensemble une course jusqu'à l'heure du déjeuner. Rien ne vaut l'air du matin pour calmer les nerfs !

— Très volontiers, dit Maurice, j'allais vous le proposer.

— Prenons par les bois, continua M. Aristide, nous aurons plus de fraicheur... Tenez, je vais vous conduire au *mont de Fains*; on y a une belle vue sur la vallée, et je vous démontrerai sur les lieux l'exactitude de mon étymologie de *Fanum*...

Ils partirent, et, chemin faisant, le juge enfourcha de nouveau son dada gallo-romain. — « Voyez-vous, disait-il, j'ai pour moi trois grandes autorités. Premièrement la configuration des lieux, secondement un passage des Commentaires de César, et enfin, la tradition; tandis que mes adversaires n'ont en leur faveur qu'un misérable *s* qui a pu être ajouté aux chartes locales par quelque ignare copiste du moyen âge.

— Vous avez cent fois raison, ajoutait Maurice; Fains vient évidemment de *Fanum* et l'*s* des chartes n'est qu'un jambage dénaturé...

La conversation finit par languir, Maurice distrait aspirait avec délices l'air frais des bois. Il écoutait les pépiements des oiseaux qui s'envolaient au bruit des pas. Le soleil filtrant à travers la feuillée dessinait sur la mousse des arabesques

lumineuses dont il suivait les caprices avec une joie enfantine.

— Ce soir, pensait-il, quand ces mêmes rayons se seront évanouis, quand tous les oiseaux des bois seront endormis, mon bonheur se réveillera et rayonnera à son tour. Ce soir je reverrai Antoinette ; ce soir et puis demain, et puis toujours ! Je suis sûr que je vais la trouver encore embellie. Chaque fois que je la revois, je trouve en elle un charme nouveau. Dès que le cousin Bernard sera monté dans sa chambre, dès que la nuit commencera, je courrai à la ville haute, je prendrai la rue qui donne sur les jardins. On a raccommodé la la haie pendant son absence, mais bast ! j'aurai bien vite raison des épines ! En deux sauts je serai près des noisetiers...

— Quel charmant garçon ! se disait de son côté le juge en regardant à la dérobée son compagnon, quelle bonne mine et quelle bonne humeur ! Ce sera un heureux couple. Ils habiteront Villotte l'hiver, et l'été ils viendront s'installer à Neuville. Je leur ferai arranger un petit appartement sur le jardin, et je décorerai le cabinet de Maurice avec mes cadres de papillons... Et puis les enfants viendront, je ferai sauter des petits Lemonnier sur mes genoux ; la maison sera

toute bourdonnante de leurs jeux... Ce sera délicieux !

On était arrivé au sommet de l'éminence qui domine le petit village de Fains dont on voit les toits fumer dans le bas. Devant les deux promeneurs s'étendait la sinueuse vallée de la Choisille, fermée de tontes parts par de rondes collines couvertes de vignes, et dans le fond bleuâtre, on distinguait les maisons de Villotte. Le soleil, déjà chaud, faisait étinceler la rivière entre les saules, on entendait les appels des moissonneurs et les grelots des voitures sur la route.

Le juge prit le bras de Maurice et lui montrant un vignoble exposé au soleil levant :

— Voyez-vous toute cette *contrée* de vignes, dit-il, de sa voix de chantre, eh ! bien mon ami, elle sera pour vous.

— Pardon, fit Maurice stupéfait, pardon : je n'ai pas bien compris.

— C'est pourtant bien clair, poursuivit M. Blampain, puisque je donnerai ces vignes à ma fille ; elles vous appartiendront, à vous, qui serez son mari.

— Moi ! le mari de Mlle Georgette ? s'écria Maurice. Pardon, encore une fois, M. Blampain, mais je n'ai jamais songé au mariage, et votre hono-

rable proposition me prend tout à fait à l'improviste.

— Comment, jamais songé au mariage?... Vous plaisantez, Maurice! Destilleuls m'a positivement affirmé, au contraire, que vous aimiez Georgette, et j'ai dû considérer vos assiduités à la maison comme une confirmation de ses paroles... Me suis-je trompé?

— Ah! c'est M. Bernard, fit Maurice...

Il resta un moment pensif, puis rompant brusquement ce silence embarrassant :

— M. Blampain, dit-il d'une voix émue, vous me voyez désolé de ce qui arrive. Vous avez été victime d'un déplorable malentendu. Malgré tout mon affectueux respect pour vous et pour Mlle Georgette, il m'est impossible de tenir les engagements pris à la légère par M. Bernard.

M. Blampain se recula lentement et, contemplant Maurice d'un air indigné :

— Ah! jeune homme, jeune homme! s'exclama-t-il, ce n'est pas bien!... Vous vous êtes joué de moi. Que dirait votre père?

Il lui tourna brusquement le dos et reprit le chemin de Neuville.

VI

M. Bernard fumait sa pipe dans la petite chambre que nous connaissons. L'Angelus de midi venait de sonner aux trois églises de Villotte ; le soleil, perçant un épais rideau de vigne, dorait le parquet de larges raies lumineuses ; au dehors, on entendait un joyeux bourdonnement d'insectes ; au dedans tout riait, le pastel dans son cadre, et la figure de M. Destilleuls à travers les nuages bleus de la fumée. Bernard avait la physionomie satisfaite d'un homme qui voit ses projets les plus chers prendre corps et devenir une réalité.

— A cette heure, songeait-il, Maurice est avec Georgette ; ils fixent déjà peut-être tout bas le jour qui les unira l'un à l'autre. Heureuse jeunesse ! — L'enfant qui, après de longs essais, pose enfin d'une main triomphante la carte qui doit couronner le frêle château tant de fois rebâti, n'a pas dans les yeux une joie plus vive que celle qui éclairait en ce moment le visage de Bernard.

La porte s'ouvrit violemment et livra passage à Maurice, poudreux, rouge et essoufflé.

— M. Bernard, dit-il, en essayant de paraître calme, M. Blampain, vient de me proposer à brûle-pourpoint la main de sa fille, et il s'est autorisé de vous pour me sommer, en quelque sorte d'accepter cette proposition. Auriez-vous donc déjà engagé ma parole ?

— Eh ! mon cher enfant, répondit Bernard d'un air enjoué, je n'ai fait, je suppose, que devancer vos intentions. Croyez-vous que vos assiduités près de Georgette n'aient pas parlé aussi clairement que moi ? J'ai vu que vous l'aimiez, et j'ai voulu vous éviter la peine d'une démarche toujours embarrassante.

— En un mot, vous avez demandé pour moi la main de Georgette ?

— Oui bien, mon cher ami, n'ai-je pas eu raison ?

— Vous avez eu cent fois tort, monsieur ! cria-t-il, car je n'aime pas Georgette et je ne l'épouserai jamais !... Ma foi, en fait de mariage, vous n'avez pas la main heureuse !

Et, sur cette cruelle parole, le jeune homme sortit en faisant claquer la porte derrière lui.

M. Destilleuls, stupéfait, était resté sans voix

et sans mouvement. Sa pipe lui glissa des mains et se brisa sur le parquet; il en contempla machinalement les débris :

— Voilà, disait-il, voilà le poids de l'irrémissible faute qui retombe lourdement sur nos têtes !... Ce n'était pas assez des remords; il fallait encore cette expiation.

Il resta enfermé dans sa chambre tout le reste du jour et refusa de descendre pour souper.

A la nuit close, Maurice courut à la ville haute. Il était en proie à une agitation fiévreuse. La pensée de sa conduite, au moins légère, avec la famille Blampain, et le souvenir des dures paroles qu'il avait dites à son tuteur, ne laissaient pas de lui peser sur la conscience; il avait hâte d'aller les oublier auprès d'Antoinette; il voulait tout lui conter et, absous par elle, ensevelir à tout jamais la mémoire de ce qui venait de se passer; mais en vain, pour s'étourdir, se répétait-il à chaque instant: — Je vais la revoir! la revoir! — les figures cousternées du juge et de Bernard, et l'image de cette jeune fille qui allait lui devoir sa première déception, lui apparaissaient comme des trouble-fêtes. Son cœur battait violemment quand il franchit la haie; il s'élança vers le massif de noisetiers et vit Antoinette debout, près

d'un arbre. Il voulut lui prendre la main, mais la jeune femme, grave et silencieuse, repoussa son étreinte.

— Non ! dit-elle enfin d'une voix brève. A quoi bon ajouter un mensonge à d'autres ?...

Elle s'arrêta, puis reprit, sans lever les yeux sur Maurice.

— Je ne suis venue ici que pour vous prier de me rapporter les lettres que j'ai eu l'étourderie de vous écrire ; promettez-moi de me les rendre et quittez-moi. Ma mère est souffrante et peut s'éveiller d'un moment à l'autre.

— Antoinette ! Antoinette ! s'écria Maurice atterré, quel crime ai-je donc commis ?

— Un crime ! Je n'ai pas dit cela ; une légèreté [illegible] plus, répliqua-t-elle amèrement. Vous [illegible] il n'y a rien là que de naturel, [illegible] dans votre position ; mais pourquoi [illegible] ?

— [illegible] ce mariage !... s'écria le jeune [illegible].

— C'est [illegible] vrai, j'ai [illegible] d'en douter, mal[illegible] M. Bernard et les bruits [illegible] la ville !

— [illegible] de plus faux ! je n'ai pas été [illegible] une [illegible] de M. Ber-

nard, et j'ai déclaré aujourd'hui à M. Blampain qu'il ne se ferait jamais... Que les sottes commères de Villotte aient cru à cette absurdité, je le comprends; mais vous, Antoinette, comment avez-vous pu concevoir un seul instant cette mauvaise pensée ? Je vous jure que tout cela n'est que mensonges !

Il lui tendit de nouveau la main, et cette fois elle la serra dans les siennes.

— Merci, mon ami, il m'en coûtait trop de vous accuser d'une fausseté, mais puisque M. Bernard le désire, il faut que ce mariage se fasse. Je ne veux pas être un obstacle à votre avenir... Tôt ou tard ne faudra-t-il pas en venir là ?

— Et vous aussi ? dit Maurice.... Vous devriez pourtant savoir qu'épouser Georgette, ce serait faire le malheur de cette jeune fille et le mien. Votre pensée seule m'occupe; tandis que vous !... Ah ! vous ne m'aimez pas !...

— Vous savez bien le contraire. Si je vous disais que depuis ce matin, depuis qu'on m'a appris cette nouvelle, je n'ai plus ni présence d'esprit, ni volonté. Tout le jour j'ai souffert le martyre... j'étouffais... Tenez, croyez-vous que ces larmes soient sans cause ?...

Par un mouvement rapide, elle attira la main

du jeune homme jusqu'à son visage, et au même moment il la sentit mouillée.

— Oh! bien-aimée, pardon! vos larmes me font mal et me mettent au cœur je ne sais quelle angoisse...

— Celles-ci sont de joie, reprit la jeune femme à voix basse.

Ils s'étaient assis sous les noisetiers. Le silence s'étendait tout à l'entour. Tout était si calme dans la nuit chaude qu'ils entendaient battre leurs cœurs. Leurs mains se serraient et leurs cheveux se touchaient. Tout à coup, une nouvelle explosion de pleurs souleva la poitrine d'Antoinette et inonda son visage. Maurice l'étreignit dans ses bras et but toutes ses larmes avec des baisers. En vain la jeune femme essaya de se dégager; les émotions de la journée avaient paralysé ses forces; les baisers résonnaient, les soupirs succédaient aux baisers, et sur cette passion soudainement épanchée la nuit répandait ses parfums de fleurs et sa griserie voluptueuse, tandis que les grillons du jardin semblaient chanter en chœur une invitation à la tendresse et à l'oubli du monde...

Le lendemain matin, Maurice entendit de sa chambre, dans un demi-rêve, le son des cloches

de Villotte ; son esprit encore ensommeillé nageait dans les souvenirs confus et délicieux de la soirée précédente, et craignant que tout le bonheur qu'il avait éprouvé ne fût qu'un songe, il n'osait s'éveiller tout à fait.

Il fut rappelé à la réalité par le bruit des pas de M. Destilleuls, qui allait et venait à l'étage supérieur. — Le pauvre cousin ! pensa Maurice, je l'ai affligé hier, il faut que j'aille lui demander pardon. — Il se leva, monta chez Bernard et frappa doucement.

— Entrez ! fit le vieillard d'une voix morne.

— M. Bernard, dit le jeune homme, hier j'ai prononcé des paroles que je regrette ; je viens les rétracter et vous prier de me pardonner.

La figure de M. Destilleuls s'éclaircit, il prit affectueusement la main de son pupille :

— Mon ami, répondit-il, je me suis dépêché de les oublier ; j'ai reçu ce matin une lettre de M. Blampain pleine de reproches ; il nous rend notre parole ; mais il sera facile de tout raccommoder, et je m'en charge...

Maurice se mordit les lèvres.

— Mon bon monsieur Bernard, reprit-il, ne vous méprenez pas sur le sens de mon repentir ; je regrette mon emportement d'hier, mais mes

intentions n'ont pas changé, je ne veux pas me marier.

— Voyons, mon ami, s'écria le vieillard, sois donc raisonnable!... Qu'as-tu à redire à mon projet? Georgette n'est-elle pas jolie, aimable et riche à souhait? C'est un parti magnifique. Songe aussi que ton refus va profondément irriter la famille Blampain. Songe que tu vas blesser cruellement cette jeune fille, qui t'aimait peut-être déjà, et tout cela pour je ne sais quelle fantaisie inexplicable!

— J'ai réfléchi à toutes ces choses... Ce mariage est impossible.

— Mais enfin, donne-moi au moins une raison! s'écria Bernard irrité.

— Eh bien, murmura Maurice, je ne suis pas libre, mon cœur est déjà pris ailleurs...

M. Destilleuls secoua tristement la tête :

— Puis-je savoir, au moins, quelle est cette affection qui ruine mes plus chères espérances?

— Ce secret n'est pas le mien, je ne puis rien dire.

— Ah! Maurice, Maurice! — et Bernard regardait le jeune homme d'un air désolé — cette passion que vous n'avez pas nommée, je la devine, et je la déplore du plus profond de mon

cœur. Plaise à Dieu que vous ne pleuriez pas cet égarement avec des larmes de sang ! L'enivrement est court, et le repentir est long... Je t'en supplie, mon enfant, sois fort, sois un homme !... Arrache de ton cœur cette passion criminelle.

— Il n'est plus temps ! dit Maurice avec impatience.

Il y eut un silence. M. Destilleuls poussa un douloureux soupir.

— Eh bien, reprit-il en se levant, du moins je ne serai pas complice de ton péché ; puisque tu ne peux renoncer à cet amour désastreux, moi je sortirai de cette maison... pour n'y plus rentrer.

— Oh ! monsieur Bernard, vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai, et dès ce soir, bien que cela me déchire le cœur.. Laissez-moi, jeune homme, laissez-moi, je n'ai plus rien à vous dire !

Les yeux du vieillard étincelaient, il montra d'un geste indigné la porte à Maurice, qui s'éloigna troublé et la tête basse.

Dans le courant de la journée, M. Destilleuls alla louer un modeste logement meublé dans une des rues écartées de la ville haute. Vers le soir, il rentra, monta dans sa chambre et fit d'un air

sombre un paquet de ses hardes, en présence de la vieille servante dont la figure était consternée.

— Est-il vrai Dieu possible que vous pensiez à nous quitter ? s'écriait-elle.

— Hélas ! oui, Geneviève, oui, ma fille, il le faut... Ce sont des raisons de santé, murmura M. Destilleuls, qui s'évertuait à trouver des prétextes pour épargner un blâme à son pupillle... Cette chambre est humide et trop étroite... Puis, voyez-vous, quand on se fait vieux, on cherche la solitude, on devient maniaque et égoïste (il essuya une larme) ; on aime ses aises... Allons, est-ce bien tout ? poursuivit-il en empilant dans sa valise son linge et quelques livres de prière. — Il jeta sa houppelande sur ses épaules. — Regardez Geneviève, voilà justement comme je suis arrivé à Villotte, il y a dix ans... J'y venais pour huit jours ; convenez qu'il est grand temps que je m'en aille ! — Il essaya de sourire et se dirigea vers la porte. — Tenéz, ma fille, voici pour acheter une robe à la foire prochaine... C'est peu, en reconnaissance de vos bons services, mais je ne suis pas riche...

La vieille servante s'était mise à pleurnicher. M. Bernard, déjà sur le senil, se retourna et

aperçut le pastel qu'il avait oublié. — Allons ! murmura-t-il en le décrochant, viens aussi, toi, triste image... souvenir des fautes passées, viens et partons !

Dans le vestibule il se heurta contre Maurice. Le jeune homme avait la figure bouleversée.

— Vous ne partirez point ! s'écria-t-il d'une voix étranglée ; restez, je vous en supplie... au nom de mon père !

— Voulez-vous épouser Georgette ? répliqua le vieillard à voix basse.

Maurice secoua la tête et resta muet.

— Adieu donc, adieu ! lui cria M. Destilleuls. Et il s'élança dans la rue.

VII

La santé de Mme de Sommières, altérée déjà depuis longtemps, était devenue plus mauvaise encore depuis son séjour à Montmédy. La vieille dame s'était alitée et s'affaiblissait chaque jour. Un soir, on alla en hâte chercher Bernard dans le logis où il s'était retiré. Son amie venait d'avoir

une attaque de paralysie. Il accourut, et la trouva étendue sans mouvement sur son lit. Assise près d'elle, Antoinette regardait avec anxiété les traits immobilisés de sa mère. M. Destilleuls passa les nuits au chevet de la veuve, veillant sur elle comme sur un enfant. Un matin, au lever du soleil, Mme de Sommières sembla faire un violent effort pour parler; elle essaya de soulever un bras, puis ses yeux s'emplirent de larmes et son bras retomba inerte. Quelques minutes après, elle s'éteignait. Bernard jeta un regard navré sur la morte et sur Antoinette, qui sanglotait au pied du lit. Il se pencha sur le cadavre, et essuya avec ses lèvres les larmes glacées de la défunte, puis il prit un brin de buis trempé d'eau bénite, aspergea le corps, ferma doucement les yeux de son amie et s'agenouilla auprès de la jeune femme.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Peu de personnes suivaient le convoi, car la veuve avait toujours vécu fort retirée; quelques vieilles dames, des voisins et des fournisseurs, c'était tout. Bernard et Antoinette se trouvèrent presque seuls au cimetière.

Au retour, la jeune femme, appuyée au bras de M. Destilleuls, regagna la maison sans des-

— Raison de plus, alors! s'écria sévèrement Bernard... Il faut rompre un lien que la religion et la loi s'accordent à condamner et à punir.

— Rompre !... C'est impossible, murmura-t-elle les dents serrées et en se levant pour marcher avec agitation; ce que vous exigez est impossible!... Oui, Maurice est mon amant; oui, je suis sa maîtresse. J'ai lutté tant que j'ai pu contre ma passion, mais le besoin d'aimer m'a vaincue. Pourquoi voulez-vous me condamner à l'isolement, jeune comme je suis et avec toute une vie devant moi? Parce que j'ai été mariée à un rustre, est-ce une raison pour que j'en pâtisse éternellement? Tant pis pour le monde, il pensera et dira ce qu'il voudra. Je supporterai les conséquences de ma faute, si c'est une faute... Je me résigne à tout !

— Même à la honte?... dit Bernard.

— A tout! s'exclama-t-elle passionnément; que m'importe, s'il m'aime?

Après avoir prononcé ces paroles avec une violence exaltée, elle éclata brusquement en sanglots. Destilleuls la regardait d'un air désespéré.

— Ah ! grommela-t-il, voilà bien le maudit langage de la passion... Cela devait être, cela devait arriver... C'est l'expiation !... Elle brûle tout com-

me un fer rouge, tout ce qui me rattachait à la vie, tout ce qui m'était cher... Adieu, madame; adieu, malheureuse enfant!

Il s'enfuit, le cœur déchiré.

A la nuit, Maurice impatient de revoir Antoinette et de la consoler, escalada la haie et pénétra dans le jardin. Il se glissa jusqu'à la porte-fenêtre et frappa légèrement à la vitre. La jeune femme lui ouvrit et lui tendant une main fiévreuse :

— Ah! Maurice, murmura-t-elle, aimez-moi bien, car je suis perdue et je n'ai plus que vous sur terre!...

Les pressentiments d'Antoinette ne la trompaient pas, et l'orage grondait sourdement sur la tête des deux amoureux. La rupture de Maurice avec la famille Blampain, la brusque retraite de M. Destilleuls, avaient été autant de mystérieux problèmes jetés en pâture à la curiosité des habitants de Villotte. Chacun faisait des conjectures et disait son mot. Mme Blampain, avec sa langue de vipère, vint vite en aide à ceux qui cherchaient la raison de ces événements si inattendus; cruellement froissée dans son amour-propre de mère et de femme, elle eut bientôt démêlé le véritable motif de l'étrange et offensant refus de Maurice. Dès qu'elle fut à peu près sûre de sa découverte,

elle la publia partout. — Rien d'étonnant à ce que ce jeune homme mal élevé se fût conduit de cette façon à l'égard de Georgette : il s'était amouraché de Mlle de Sommières, et cette femme l'avait ensorcelé. — Tout le fiel qu'une ambition déçue avait distillé dans son cœur, Mme Blampain le déversa avec rage sur la pauvre Antoinette.

— Les femmes de cette espèce, criait-elle, sont de mère en fille la honte de leurs proches. On ne comprend pas un oubli de soi-même affiché aussi imprudemment. De pareilles créatures devraient être fouettées en place publique !

Cependant la femme du juge de paix, tout en calomniant à tort et à travers, ne citait à l'appui de ses accusations aucune preuve bien topique. On résolut d'en chercher et on se mit à épier soigneusement les allées et venues de Maurice.

On ne s'imagine pas toute l'ingéniosité, toute l'observation patiente, toutes les combinaisons machiavéliques dont sont capables quinze ou vingt bourgeois désœuvrés, quand il s'agit de satisfaire leur curiosité. Des gens allaient chaque soir s'embusquer derrière les haies des jardins voisins ; on braquait des lunettes sur les croisées de la maison d'Antoinette ; on receuillait précieusement les faits les plus minimes pour y trouver une conviction :

si les persiennes, ordinairement closes, se trouvaient par hasard ouvertes, c'était un signal à l'adresse de Maurice ; si la jeune femme sortait à la brune pour se rendre à l'église, on la suivait dans l'espoir de surprendre un rendez-vous. Enfin, un soir, on vit Maurice escalader la haie, et deux intrépides curieux, qui avaient eu le courage de passer la nuit en sentinelle, aperçurent l'imprudent jeune homme qui s'esquivait du logis de Sommières à trois heures du matin. Plus de doute : Mme Blampain ne s'était pas trompée.

Le centre des commérages était la boutique d'un mercier, dont la maison, située à l'angle de deux rues commerçantes, s'ouvrait sur une des places de la ville haute. Là, tous les matins, avant midi, les flâneurs apportaient les nouvelles et les livraient aux commentaires peu charitables du mercier, qui était méchant comme une guêpe. Cette boutique, avec ses groupes d'oisifs accoudés aux embrasures de la porte et des fenêtres, faisait la terreur de M. Destilleuls. Un jour qu'il revenait de l'église et qu'il longeait la place en rasant les maisons, il fut aperçu par les flâneurs, qui faisaient cercle autour du comptoir.

— Ah ! ah ! s'écria l'un d'eux, voici le vieux Destilleuls avec sa houppelande noisette et ses

airs distraits... Je serais curieux de savoir s'il se doute des frasques de son pupille !

— Voulez-vous que j'aille le lui demander ? s'écria le mercier, à qui la langue démangeait, et qui gardait une lointaine rancune au malheureux [illegible]rnard.

— [illegible] vous y frottez pas, vous serez mal reçu !

— [illegible]ah ! vous allez voir, riposta le mer-[illegible]

[illegible]hypocritement bonhomme, il [illegible]eillard effaré.

[illegible] Destilleuls, com-[illegible]! on ne [illegible] res-[illegible]

[illegible]

casme le mercier regagna sa boutique en ricanant, tandis que le pauvre Destilleuls, la tête penchée et le rouge au front, s'enfuyait aussi vite que le lui permettaient ses jambes chancelantes.

VIII

— Oui, murmurait Bernard en suivant la route qui va de Villotte à Bussy, il faut la sauver d'elle-même, malgré elle ! J'irai trouver M. Parisot. Quoi qu'on en dise, il n'est pas foncièrement mauvais. Il a du bon sens et de l'énergie ; si je puis le décider à agir et à reprendre sa femme chez lui, tout ne sera pas perdu. Antoinette résistera, mais il fera valoir ses droits et elle cédera par crainte du scandale. C'est le dernier moyen de salut : je le tenterai. Allons, allons, du courage ! Ce raccommodement est mon dernier espoir... Mon Dieu, que je puisse seulement avoir assez d'éloquence pour persuader le mari !

Tout en hâtant le pas, il glissait sur le chemin boueux. On était à la fin d'octobre, en pleine vendange. Le ciel s'étendait bas, gris, pluvieux. Une

brume épaisse courait sur les prés, chassée par le vent d'ouest. Par moments, une rafale secouait sur la route les feuilles jaunes des peupliers, et un *bélon* chargé de raisins à moitié verts passait rapidement en éclaboussant M. Destilleuls ; mais il n'y prenait seulement pas garde, tout absorbé par son angoisse. Plus il approchait de Bussy, plus sa confiance dans le succès de sa démarche diminuait, et pourtant, poussé par une fiévreuse impatience, il redoublait de vitesse. Il gravit en quelques minutes la montée qui mène au village, et bientôt il put voir la ferme, avec ses toits de tuile rouge et sa grande porte charretière large ouverte.

Son cœur battit douloureusement quand il pénétra dans la cour, bordée de tas de fumiers et remplie d'instruments de culture. Il regarda d'un air égaré s'il n'apercevrait pas quelque domestique qui pût annoncer sa visite à M. Parisot, mais la cour était déserte. Une vingtaine de poules, qui picoraient autour des fumiers, s'enfuirent au bruit de ses pas en poussant des gloussements aigus, tandis que deux chiens de berger, attirés par leurs cris de détresse, s'élançaient sur Bernard, qu'ils étourdirent de leurs aboiements.

Une femme d'une trentaine d'années, grande,

bien découplée et haute en couleur, accourut sur le seuil à la voix des chiens.

— Ici, Noiraud ! Au chenil, Médor ! s'écria-t-elle d'une voix forte.

Puis, s'adressant à Bernard :

— Que demandez-vous, monsieur ?

Au ton de commandement qu'elle prenait, à son assurance et à sa toilette, moins négligée que celle d'une simple paysanne, M. Destilleuls comprit qu'il avait affaire à une sorte de servante-maîtresse.

— Pourrais-je parler à M. Parisot ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

La servante répondit que M. Parisot était *aux vignes*, surveillant ses vendangeurs.

— Mais, ajouta-t-elle, si c'est pour un achat de vin, vous pouvez me dire ce que vous voulez ; je suis au courant de ses affaires.

Bernard fit un signe négatif.

— Ah ! dit-elle d'un ton sec... Eh bien, alors prenez le sentier à main droite en sortant de la ferme, et quand vous serez à la *croisée* des chemins, vous verrez nos gens. Si par hasard M. Parisot était dans le bas, vous n'auriez qu'à hucher pour le faire venir.

Elle rentra, et M. Destilleuls se remit en quête.

Il arriva, non sans peine, au bord de la vigne, et aperçut justement M. Parisot, un échalas à la main, gravissant le coteau entre deux rangées de ceps aux feuilles rougies.

Quand le campagnard fut arrivé en haut, il s'arrêta, tout essoufflé, et poussa une exclamation de surprise à la vue de Bernard.

— Bonjour donc, beau cousin ! lui cria-t-il d'une voix rude. Que diable faites-vous, planté sur ce chemin comme un héron au bord d'un étang ?

—M. Parisot courait sur ses cinquante ans. Il était petit et trapu et commençait à prendre de l'embonpoint. Il avait le cou dans les épaules, le teint violacé, les yeux gris vifs et intelligents, le front bas, les cheveux épais et encore noirs, et une barbe grisonnante en désordre. Il était vêtu d'une veste de velours râpé, et ses jambes courtes et ramassées étaient enfermées dans des guêtres de cuir.

Bernard contemplait d'un air ahuri sa figure bourgeonnée, ses yeux injectés de sang et ses oreilles cramoisies. Il fallait que M.Destilleuls fût réellement accablé par la fièvre et le désespoir, car à l'aspect de cette face apoplectique, une soudaine pensée lui traversa l'esprit : — S'il mourait d'un coup de sang songea-t-il, tout serait sauvé !...

— Est-ce que ce serait à moi, par hasard, que vous feriez l'honneur d'une visite? continua M. Parisot, dont l'étonnement était augmenté par l'air embarrassé et le silence de M. Bernard.

M. Destilleuls inclina la tête affirmativement.

— Oui da!... Gageons que je devine ce qui vous amène? Vous venez me demander de l'argent pour votre protégée? Eh bien, vous prenez mal votre temps, monsieur ; je ne suis pas d'humeur donnante en ce moment. Notre vendange est verte comme pré et on ne fera que de la ripopée... Nous boirons de l'eau toute l'année. Ce n'est pas gai, çà !

—Non, dit Bernard, la jeune dame a plus besoin de conseils que d'argent... Mme de Sommières est morte.

— Ah bah! s'écria M. Parisot avec un rire brutal, la vieille mère est allée manger l'herbe par les racines! Cette mort-là a dû vous faire fièrement de peine à vous, son ancien galant!

— Mme de Sommières est morte, reprit M. Destilleuls en baissant la tête, et voilà la jeune dame seule, sans amis, sans conseil et sans protection.

— Sans amis... croyez-vous?... On prétend le contraire... Sans protections et sans conseil?...

Allons donc; n'êtes-vous pàs là, vous, l'homme aux bons avis?

— Je vous en prie, dit le vieillard d'un air sombre, ne plaisantez pas. Il s'agit de choses sérieuses. Antoinette est seule, elle est jeune et elle est faible. Pour une femme abandonnée à elle-même, le monde est plein de dangers; il serait à désirer qu'elle eût un soutien plus ferme qu'un pauvre vieillard comme moi. J'ai naturellement pensé à vous, qui êtes son mari, et je viens vous prier d'oublier ses torts. Elle se repent. Faites-la sortir de la fausse position où elle s'est jetée; soyez-bon, rendez-lui sa place dans votre maison!

— Ta! ta! ta! En bon français cela veut dire qu'elle a besoin de moi pour racheter quelque sottise... Quand la chèvre a bien brouté, elle ne demande plus qu'à retourner à la bergerie... Ah ça, vous me croyez donc bien simple pour me conter de pareilles sornettes? Quoi, mordieu, je serais... battu et je payerais par-dessus le marché? Non, non; il a plu à Mlle de Sommières de jeter son bonnet par dessus les moulins, ce n'est pas moi qui irai le ramasser.

— Songez, dit Bernard, aux conséquences de cet abandon. Elle n'est pas infaillible, et si elle succombe, s'il y a une faute plus tard, croyez-vous

que votre honneur sera sauf parce que cette pauvre femme n'habitera pas sous votre toit?... Le mal, s'il en arrive, retombera sur vous.

— Oh! que nenni, s'écria M. Parisot, j'y mettrai bon ordre!... On prétend que votre pupille (un freluquet!) est en train de chasser sur mes terres... Nous verrons bien!... Sitôt mes semailles terminées et mon vin vendu, j'irai faire un tour à Villotte, et si ce qu'on dit est vrai, une bonne séparation judiciaire mettra mon nom et mon argent à l'abri des conséquences fâcheuses dont vous parlez... Ceci est mon dernier mot.

— Ainsi vous êtes sans pitié! dit Bernard d'une voix mouillée de larmes.

— Mon cher, *chat échaudé craint l'eau froide*... Et puis, que voulez-vous que je fasse ici d'une mijaurée en robe de soie, qui ne sait pas seulement distinguer une betterave d'un navet?... N'en parlons plus... Allons, bien! s'exclama-t-il en étendant la main, voilà encore la pluie; il ne manquait plus que cela pour nous achever!... Nous boirons de la piquette, beau cousin, de la piquette détestable!... Voyons, Destilleuls, sans rancune, mon vieux; je suis bon homme au fond, et bien que vous m'ayez fait jouer un sot rôle, je ne veux pas vous laisser partir par ce temps là!

Venez souper à la ferme. Je vous ferai goûter d'un petit pinaud de 46, du vin à se mettre à genoux devant !...

— Merci et adieu, dit Destilleuls, les yeux gros de pleurs. S'il arrive malheur à cette pauvre femme, c'est vous qui l'aurez voulu !

Il le quitta brusquement et descendit le coteau en courant.

Quand il fut arrivé au bas, il sentit ses jambes fléchir.

— Ah ! dit-il, je n'ai plus de forces !

Il se laissa tomber sur un tas de pierres qui bordait la route, et s'enfonça les poings sur les yeux. Les éclats de rire et les grossières plaisanteries du campagnard l'avaient accablé.

— Non, se disait-il, il n'y a plus d'espoir...J'ai eu tort aussi ! Pourquoi ai-je été parler d'honneur à cet homme ? Il fallait le menacer d'un procès, lui dire que si la séparation était prononcée, les juges le condamneraient à payer une pension à sa femme. Il aurait craint pour sa bourse et il aurait cédé. Comment n'ai-je pas pensé à cela ? Ah ! je n'ai plus ma raison... Mon Dieu, que je suis donc las de la vie !

Il restait assis et immobile, malgré la pluie fine et drue qui perçait ses habits et ruisselait sur

sa pâle et maigre figure. Il entendit dans l'éloignement la cloche de Neuville tinter lentement, et il se souvint du soir où il avait suivi ce même chemin avec Maurice pour aller chez M. Blampain. Quels beaux rêves de paix et de bonheur il avait faits ce soir là ; comme le couchant était alors radieux et plein de promesses ! Tout cela était mort maintenant ! Chaque tintement de la cloche lui causait une souffrance aiguë, à la fois physique et morale. Il avait la fièvre et il grelottait. Tout à coup, il se leva et secoua ses vêtements imprégnés de pluie :

— Non, pensa-t-il, je ne veux pas mourir ici, Il n'est pas encore temps de mourir. Marchons ! marchons ! L'heure est proche où cette malheureuse va payer cruellement le salaire de ses courtes joies. Il faut que je me conserve fort et valide pour la relever, si elle tombe !...

IX

La province est impitoyable pour certaines fautes. Elle met à les découvrir, à les poursuivre et

à les punir, un acharnement qui contraste avec ses mœurs paisibles et sa somnolence apparente. Dès qu'à Villotte on fut certain de l'intimité de Maurice et d'Antoinette, on ne leur laissa plus de repos.

On décréta tacitement une sorte d'ostracisme contre la jeune femme. Les portes des rares maisons où on la recevait lui furent fermées. Dans la rue, elle ne rencontra plus sur son passage que des figures aux regards ironiques, malveillants ou glacés. A l'église ses voisines s'arrangèrent de façon à laisser un espace vide entre leurs chaises et la sienne. Bientôt ces manifestations injurieuses devinrent si fréquentes qu'elle n'osa plus se montrer en public.

Maurice, de son côté, était en butte à de sourdes et hypocrites attaques qui mettaient à une rude épreuve son caractère loyal et son impétueuse franchise. Dans les réunions où il se trouvait, on ne se gênait pas pour accuser devant lui Mme Antoinette. On la dépeignait comme une femme de mœurs légères, menant de front trois ou quatre intrigues et trompant trois ou quatre amants à la fois. On comptait sur quelque imprudente sortie du jeune homme, mais il rongeait son frein silencieusement ou bien s'esquivait pour ne

pas éclater. Il enrageait de ne pouvoir souffleter tous ces pleutres qui se mettaient à vingt pour calomnier une femme ; il se tenait à quatre pour ne pas dire leur fait à ces dévotes qui mordaient à belles dents la réputation d'autrui ; mais il comprenait que prendre la défense de son amie, c'eût été tout avouer, et il se taisait. — Le soir, il accourait chez Antoinette ; il exhalait son indignation en imprécations amères contre la société de Villotte, sans songer que chacune de ses paroles élargissait encore la blessure faite à la fierté de sa maîtresse.

Tout en souffrant cruellement, Antoinette s'efforçait de paraître calme et de sourire. Pour apaiser Maurice, elle affectait de braver les injures et les mépris dont on l'accablait. — Le jour où je me suis donnée à toi, lui disait-elle, j'ai tout prévu, et dès ce jour là j'ai amassé assez de courage pour tout supporter. Peu m'importent les commérages stupides des gens de Villotte ; peu m'importe leur haine, pourvu que je trouve toujours dans ton amour assez de force pour les mépriser. Rassure-toi : les blessures qu'on peut me faire sont bien vite guéries par tes caresses !

Mais cette apparente résignation de la jeune femme ne servait qu'à irriter ses nombreux

ennemis. Bientôt les lettres anonymes tombèrent chez elle comme une grêle. On la menaçait de tout révéler à M. Parisot; on lui disait qu'elle était surveillée, que pas une de ses actions n'était ignorée; ou bien on lui écrivait que Maurice la trompait et qu'il avait des maîtresses. En dernier lieu, une nouvelle source d'humiliation vint se mêler à ces insultes et à ces menaces; les quatre ou cinq jeunes désœuvrés qui composaient la jeunesse dorée de Villotte, se mirent de la partie : « Du moment où Maurice *avait eu* Antoinette, pourquoi leur tour ne viendrait-il pas? » pensaient-ils. Et les lettres d'amour, insolentes ou ridicules, se succédèrent sans interruption. Il n'y eut pas jusqu'aux petits employés et aux commis de magasins qui ne se crurent le droit de lui envoyer des déclarations. La jeune femme dévora en silence ces nouveaux affronts et jeta au feu les billets doux, sans jamais en parler à Maurice.

Le bruit de cette tempête injurieuse parvenait jusqu'à M. Destilleuls et le remplissait d'épouvante. Le pauvre vieillard, désespérant de retenir Antoinette sur la pente où elle se laissait glisser, commençait à redouter un dénouement désastreux Chaque soir, craignant quelque esclandre, il faisait le guet autour de la maison; parfois même il

passait des nuits dehors, occupé à veiller sur le repos de l'imprudente, et souvent, pendant les froides soirées d'hiver, Maurice, en se rendant chez son amie, apercevait le vieillard errant dans la neige, ainsi qu'une âme en peine. Le cœur du jeune homme se serrait à la vue de son tuteur; il été tenté de courir vers lui et de se jeter dans ses bras en implorant son pardon; mais du plus loin que Destilleuls distinguait son pupille, il rasait les murs et s'évanouissait.

Un soir, Maurice, en arrivant, trouva Antoinette assise auprès de la cheminée et fondant en larmes.

— Tenez, s'écria-t-elle en lui mettant une lettre dans les mains, tenez, voilà les menaces qu'on me fait !

C'était encore une lettre anonyme où, après lui avoir prodigué de grossières injures, on l'avertissait que si elle continuait à recevoir son amant, la populace du faubourg viendrait donner un charivari sous ses fenêtres.

— Les lâches ! s'exclama Maurice en froissant le papier dans ses doigts, et dire que je ne puis pas en prendre un à la gorge et lui faire payer en bloc toutes les avanies dont tu es abreuvée ! Un charivari !... Non, ils n'oseraient pas, et d'ailleurs,

s'ils avaient eu une pareille intention, ils se seraient bien gardés de t'en prévenir... Ah ! ma pauvre amie, reprit-il en s'agenouillant devant Antoinette et en écartant ses mains, dont-elle avait couvert son visage humide, ma bien-aimée, c'est moi qui te vaut tous ces ennuis, et j'enrage de ne pouvoir rien pour réduire au silence ceux qui te causent tant de mal !... Combien de larmes je t'ai déjà fait verser !...

— Aime-moi, mon ami, répondit Antoinette, et ne t'inquiète pas de me voir pleurer... C'est nerveux, voilà tout !... En lisant cettre affreuse lettre, j'ai été prise d'une peur d'enfant, mais te voici, et je suis rassurée... Tiens, je ris maintenant !... Les méchantes gens ! continua-t-elle, en s'essuyant les yeux, pourquoi ne nous laissent-ils pas nous aimer en paix ? Quel mal leur faisons-nous ?... Ah ! je voudrais m'enfuir très loin avec toi, dans un pays où nous serions seuls, ignorés, oubliés, et bien heureux !... Quel dommage que ce soit impossible !...

— Mais non, s'écria Maurice, en se passionnant brusquement pour cette idée, c'est très possible, au contraire... Rien ne nous retient dans cette odieuse ville... Pourquoi ne la quitterions-nous pas, sitôt le printemps revenu ?... Si tu veux,

nous irons en Bretagne ; je connais là-bas un village enfoui sous des hêtres dont les branches trempent dans la mer... Nous y louerons une maison de paysan avec un clos plein de fleurs, et nous y passerons des mois, des années dans une sécurité complète !

Antoinette accueillit cette proposition avec un sourire. La conversation ramenée sur le chemin de l'idéal ne roula plus que sur des projets de voyage chimériques. Ils passèrent le reste de la soirée à bâtir des châteaux en Espagne, et, oubliant Villotte, ses bourgeois, ses fabriques, ils partirent pour le pays bleu du rêve, tandis que le pétillement des bûches et le grésillement de la bouilloire les berçaient doucement...

Deux soirées après, quand Maurice voulut, comme de coutume, enjamber la haie, M. Destilleuls se dressa brusquement devant lui et lui barra le passage.

— M. Bernard ! s'écria-t-il, stupéfait.

— Partez ! dit le vieillard avec un geste impératif.

— Qu'y a-t-il ? répliqua le jeune homme sans obéir, est-ce qu'Antoinette ?...

— Cela ne vous regarde pas, allez-vous-en ! riposta M. Destilleuls d'une voix ferme.

— Non, pas avant que vous vous soyez expliqué! reprit Maurice... Qu'est-ce que cela signifie?... Si elle est en danger, c'est à moi de la défendre, et non à vous !...

— Misérable fou !... Elle n'a pas besoin de toi; elle n'est plus ici... Va-t-en !

Il repoussa violemment Maurice qui recula, effrayé par la tragique expression de la figure du vieillard ; celui-ci lui tourna rapidement le dos et s'élança vers le perron dont il referma vivement la porte-fenêtre derrière lui.

Antoinette était accourue dans l'obscurité en entendant un bruit de pas : — Venez vite, Maurice ! murmura-t-elle ; — puis, sentant la main glacée de Bernard : — Ah ! s'écria-t-elle, — et elle s'enfuit vers la chambre contiguë, où il y avait de la lumière.

— N'ayez pas peur, chuchota tristement Destilleuls en la suivant dans la seconde pièce, c'est moi !

Elle le regardait d'un air effaré. — Ce que j'avais prévu est arrivé, continua-t-il d'une voix sourde et précipitée... Savez-vous ce qu'on organise en ce moment contre vous?... Un charivari, qu'on va venir faire sous vos fenêtres !... Dans le faubourg, tout-à-l'heure, j'ai entendu murmurer

votre nom. Si vous voulez éviter ce dernier affront, il faut fuir, et bien vite !... Venez !

Tandis qu'il parlait, une animation insolite mettait le quartier en rumeur. — C'étaient des éclats de voix tumultueuses, des ricanements, les piétinements d'une foule attroupée.

— Ah! s'écria Bernard, il n'est plus temps !

Au même moment, un horrible vacarme fit explosion devant les fenêtres. C'était une infernale musique : raclements de violon, tintements de clochettes, bruits de ferraille, vibrations sonores de casseroles de cuivre battues à coups de marteau, brâmement de cornets à bouquins ; le tout accompagné par la mélodie nasillarde d'une orgue de Barbarie et les vociférations d'une vingtaine de voix avinées. — L'orgue jouait l'air d'une chanson alors très en vogue, et les voix répétaient en chœur : « Drinn ! drinn ! drinn ! »

On entendait, dans le voisinage, des fenêtres s'ouvrir, des gens réveillés dans leur premier sommeil s'interroger, et parfois de perçants éclats de rire ponctuaient de leurs notes stridentes le tapage des instruments.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! faites-moi mourir ! sanglotait Antoinette terrifiée.

Bernard s'élança dans le corridor, repoussa la

servante qui accourait ahurie, et déverrouilla précipitamment la porte de la rue.

Au bruit des verroux tirés, le vacarme s'apaisa une minute.

— Le voici ! voici le galant ! s'exclama l'un des meneurs : attention, vous autres ; jouons-lui le grand air !

La porte s'ouvrit, et Bernard, nu-tête, pâle, terrible d'indignation et de douleur, parut devant les tapageurs qui reculèrent à l'aspect de ce vieillard.

— Misérables ! leur dit-il, on vous a payés pour faire ce métier... Parlez, combien voulez-vous pour vous taire ?

Les gamins de quatorze à dix-huit ans, qui composaient la bande, — ouvriers filateurs ou apprentis tisserands du faubourg, — s'arrêtèrent un peu décontenancés; le joueur d'orgue lui-même cessa de tourner sa manivelle. La pluie fine qui tombait commençait à refroidir leur effervescence. Ils jugeaient probablement qu'ils avaient assez travaillé pour l'argent qu'ils avaient reçu, et ils semblaient se consulter du regard.

— Cent sous, et on s'en ira ! cria le plus âgé.

Bernard leur jeta de l'argent. Dans le même

instant, on entendit des pas qui se rapprochaient.

— V'là la police ! murmura l'un d'eux, sauve qui peut !

Il y eut une débandade générale, et, au bout de quelques minutes, la rue redevint déserte...

Le bruit des pas s'accentuait davantage sur le pavé de ce quartier solitaire. Tout à coup Bernard, qui était resté immobile sur le seuil, vit Maurice déboucher d'une ruelle voisine et se précipiter vers la maison d'Antoinette. — Au moment où il redescendait vers la ville basse, il avait entendu le tapage du charivari, et il accourait, haletant, prêt à se jeter sur les insulteurs et à lutter seul contre toute la bande.

— Vous m'avez trompé, dit-il à M. Destilleuls, Antoinette est encore ici !

Le vieillard avait retrouvé un peu de sang-froid. Il songea que s'il n'éloignait pas son pupille, tout était perdu.

— Je vous répète, répondit-il en haussant les épaules, je vous répète qu'elle est partie. Dieu soit loué !

— Partie ? balbutia le jeune homme, où l'avez-vous emmenée ?... Je veux le savoir ! ... Où est-elle ?

— Chez son mari! répliqua durement Destilleuls... Puis sans pitié pour l'ahurissement de son pupille, il rentra et lui ferma brutalement la porte au nez.

X

M. Destilleuls, après avoir soigneusement verrouillé la porte d'entrée, était retourné près d'Antoinette. Il la trouva quasi affolée, affaissée au pied du lit et prise d'un tremblement nerveux. Après l'avoir forcée doucement à se relever, il la serra un moment dans ses bras :

— Du courage, mon enfant! murmura-t-il, remettez-vous; ils ne sont plus là!

Elle le regarda en tordant ses mains :

— Je n'ai plus ma tête, dit-elle faiblement, conseillez-moi... Que faire? que devenir?

— Il faut partir... sans tarder! reprit Destilleuls d'une voix plus ferme; le jour de demain ne doit plus vous voir ici.

— Oui, oui, partons, s'écria-t-elle frissonnante; quittons cette affreuse ville!... Mais, ajouta-t-elle

plus bas, avec un accent suppliant, laissez-moi le revoir une dernière fois... pour lui dire adieu.

— Non, protesta énergiquement Bernard, point d'adieux !... Tout est fini entre vous, à jamais fini !... Le train de Paris passe à onze heures, il faut que dans une demi-heure nous soyons à la station ; prenez vite ce qui vous est nécessaire pour la route. Je me charge de vous faire expédier le reste. A Paris, vous descendrez à l'hôtel dont voici l'adresse, et vous m'y attendrez... Je vous y rejoindrai dans deux jours... Mais point d'adieux, plus rien entre vous !... Vous allez me jurer sur la mémoire de votre mère que vous ne lui écrirez pas, et que vous ne ferez aucune tentative pour le renseigner sur le lieu où vous serez réfugiée !

Elle courba la tête sans répondre... Elle était si épuisée qu'elle n'avait pas la force de résister.

— Jurez ! insista sévèrement Bernard.

Elle finit par obéir. Destilleuls lui aida à remplir d'effets une petite valise, puis l'enveloppant dans un châle et la faisant sortir par la porte du jardin, il l'entraîna vers la station.

Pendant le trajet, ils gardaient le silence. Antoinette, la tête basse, tremblait de froid et de

retour à la ferme de Bussy était-il vraisemblable? Destilleuls n'avait-il pas jeté en avant le nom de M. Parisot pour effrayer son pupille et lui ôter toute velléité de se mettre à la poursuite d'Antoinette?...

Au bout de huit jours, Maurice n'y tint plus, et, préférant tout à une pareille incertitude, il partit un matin dès l'aube pour Bussy.

Arrivé à l'auberge du village, il s'y arrêta sous prétexte de déjeuner, et, tandis qu'on lui préparait une omelette au lard, il fit jaser l'aubergiste. Après avoir parlé des récoltes et de la pluie continue qui avaient nui aux semailles de mars :

— Et à Bussy, dit-il négligemment, n'y a-t-il rien de nouveau?

— Ma foi non, répondit la cabaretière, il n'y a rien, sauf l'affaire qui est arrivée il y a quelques jours à la ferme Parisot.

Maurice se sentit rougir, puis pâlir.

— Ah! oui, murmura-t-il en baissant les yeux, ne dit-on pas que la jeune Mme Parisot est revenue à la ferme?

— Je ne sais pas si elle est revenue, répliqua l'aubergiste; mais ce qu'il y a de sûr c'est que M. Parisot ne reviendra pas, lui!... On l'a enterré hier.

— Il est mort ! s'écria Maurice.

— D'un coup de sang, oui, monsieur... Il avait bien déjeûné et bu peut-être un doigt de vin de plus qu'il ne fallait, de sorte qu'il s'est querellé avec un de ses ouvriers ; on s'est dit des gros mots ; le journalier, qui n'est pas endurant, a levé la main sur son maître, et M. Parisot a été pris d'une si violente colère qu'il a eu une attaque et qu'il est tombé raide sur le carreau... Il ne s'en est pas relevé, et on l'a mis en terre hier matin...

Maurice n'acheva pas son déjeûner ; il paya l'hôtesse ébahie et redescendit précipitamment vers la route de Villotte. Tout en marchant, il essayait de mettre un peu d'ordre dans les pensées qui se heurtaient dans sa tête.

— Mort ! se disait-il en hâtant le pas, mort ! Antoinette libre ! Plus d'obstacles !... Voyons, ce n'est pas un rêve... l'aubergiste m'a bien conté tous ces détails... J'aurais dû pousser jusqu'à la ferme pour m'en assurer... Mort ! il est mort, et elle va être à moi.... — Son agitation redoublait. — Mais où est-elle ? poursuivait-il. Il est certain que Bernard m'a leurré : si elle était venue à Bussy, tout le village l'aurait su... Maintenant, où aller ? où m'informer ? — Il se frappa le front. — Il est évident, songea-t-il tout à coup, que

M. Destilleuls a dû être prévenu de l'événement; à présent il ne peut plus se refuser à me donner l'adresse d'Antoinette... Je vais le trouver, c'est bien simple et je suis un sot de n'y avoir pas pensé tout d'abord.

Il monta à la ville haute, courut au logement de M. Destilleuls, et là seulement, il apprit que le vieillard était parti sans dire où il allait. Désespéré, il se rabattit vers la maison d'Antoinette et accabla de questions la vieille Catherine, qui se borna à lui conter le départ précipité de la jeune femme, emmenée on ne savait où par M. Bernard. Maurice, dépité, ne voulait pas croire à l'ignorance de la servante et continuait de l'interroger avec la persistance et la minutie d'un juge d'instruction. A la fin, impatientée de l'obstination du jeune homme, Catherine retourna à sa cuisine et le laissa planté au milieu du corridor.

Abandonné à lui-même, Maurice entra dans la chambre qu'avait occupée Antoinette. Elle était restée presque dans le même état qu'au moment de la fuite précipitée de la jeune femme. Catherine, devenue paresseuse depuis qu'elle était la maîtresse du logis, avait jugé inutile de donner un coup de balai à cette pièce à demi démeublée, et elle se bornait de temps à autre à ouvrir les

croisées pour renouveler l'air. Dans cette chambre, autrefois si coquettement tenue et si souriante, tout disait encore la hâte du départ : les fauteuils avaient été négligemment repoussés contre le mur; la pendule s'était arrêtée; les placards bâillaient entr'ouverts et vides. Dans l'âtre voltigeaient encore quelques cendres de papiers brûlés. Un gai soleil, déjà printanier, jetait des flots de lumière sur cet intérieur abandonné, et des fenêtres, on apercevait le jardin verdoyant où des merles sifflaient.

Ce contraste serra le cœur de Maurice. Il contemplait mélancoliquement ces meubles en désordre et ces murailles dégarnies, qui avaient été témoins de son bonheur. Ses regards erraient du grand fauteuil rouge aux rideaux poudreux, aux tiroirs béants, et ses yeux se mouillaient. Il songeait au temps où la porte doucement poussée laissait paraître Antoinette, souriante, avec un bouquet de violettes au corsage, et il se demandait avec une secrète angoisse si ces joies d'autrefois renâitraient encore. Puis ses yeux revenaient aux meubles épars, aux débris jonchant le parquet; ils furent arrêtés tout à coup par la tache blanche d'un carré de papier gisant dans l'âtre noirci. Il se leva, le ramassa lentement, et,

brusquement, sa figure s'épanouit. — Ah ! s'écria-t-il, enfin !...

C'était une adresse oubliée par Bernard et écrite de sa main; on y lisait: « *M. Bernard Destilleuls, à Lyon, bureau restant.* »

— A Lyon ! murmura Maurice, elle est à Lyon !

Il s'élança dans le corridor et faillit renverser Catherine, qui venait à sa rencontre.

— Jésus ! dit la servante en le voyant s'enfuir à travers le jardin, il est devenu fou !

Le soir même, il montait dans le train-poste et rejoignait dans la nuit la ligne de Lyon.

XI

Le lendemain, à la brune, Maurice arriva à Lyon, fatigué par le voyage et surtout énervé par l'inquiétude. A peine installé dans un hôtel, il mangea à la hâte et se mit au lit pour essayer de se retremper dans un bain de sommeil. Mais il dormit mal et se réveilla quand le jour commençait à poindre. Ne pouvant rester en place, il

s'habilla et descendit sur le quai de Saône, dont son hôtel était voisin. La matinée n'était pas assez avancée pour qu'il pût commencer ses recherches; il résolut de monter à Fourvières, dont le soleil levant faisait étinceler sur la hauteur le clocher surmonté d'une Vierge dorée.

— De là-haut, pensait-il, je verrai Lyon tout entier et je pourrai m'orienter de façon à ne pas perdre trop de temps dans les courses que je serai obligé de faire à travers cette ville inconnue.

Il gravit lentement la montée tortueuse qui conduit à l'église. Les marchandes de médailles et d'*ex-voto*, dont les échoppes bordent la rue dans toute sa longueur, commençaient à disposer leur étalage et à interpeller les passants en leur faisant des offres de service. A chaque détour, des mendiants marmottaient des patenôtres et tendaient leur chapeau graisseux. Les cloches des couvents voisins sonnaient l'Angelus. Quand Maurice atteignit la plate-forme, de nombreux pèlerins se précipitaient déjà sous le portail.

Le jeune homme s'accouda au parapet qui domine la Saône, et dont la vue embrasse toute la ville. Au bas serpentaient les quais et se dressaient les tours massives de Saint-Jean ; à gauche, de l'autre côté de la rivière, se répandait des

soudain il se recula vivement et s'adossa contre un pilier... Près de lui venait de passer un vieillard maigre, voûté, à la démarche pesante, et il avait reconnu M. Destilleuls.

Bernard s'était approché de la sacristine et lui avait glissé dans la main une pièce de monnaie. Celle-ci alluma un cierge, mais les pointes du triangle étaient toutes garnies ; alors le bonhomme, impatienté, saisit le cierge avec ses maigres doigts et le posa debout sur le pavé, en l'y maintenant au moyen d'un peu de cire fondue et figée ; puis il s'agenouilla et pria avec ardeur.

Quand il se releva et repassa devant le pilier, Maurice lui toucha le bras et l'appela à voix basse. Il se retourna, et sa figure altérée eut une expression de douloureuse surprise.

— Sortons ! murmura-t-il, sortons !

Dès qu'ils furent dehors :

— Antoinette ? demanda Maurice d'une voix anxieuse.

Destilleuls lui lança un regard navrant.

— Elle se meurt, répondit-il d'une voix sourde ; elle ne peut plus être sauvée que par un miracle, et je viens chaque jour le demander ici à la Vierge.

Le jeune homme était devenu pâle comme un

linge; sa gorge étranglée ne laissa même point passer un cri. Ils étaient dans le jardin du passage Fourvières; ils allèrent s'asseoir silencieusement sur un banc.

— Elle est arrivée ici, reprit Bernard, brisée et meurtrie par toutes les secousses du mois dernier... Le séjour de Lyon est malsain, surtout au printemps... Et je ne m'en étais pas douté !... J'avais voulu avant tout l'emmener bien loin, la sauver de vous et d'elle-même!... A peine installée ici, la fièvre l'a prise; une fièvre cérébrale, disent les médecins... Et ils ne peuvent rien, ils secouent les épaules en prétendant que la nature seule est toute-puissante, et qu'il faut attendre une crise qui peut tout sauver ou tout perdre... La perdre!... Non, la Vierge aura pitié de moi!

— Puis-je la voir? balbutia Maurice.

— Oui, vous la verrez... Venez!

Et comme le jeune homme anéanti ne bougeait pas:

— Allons vite! s'écria-t-il rudement. N'avez-vous plus de forces, maintenant qu'il s'agit de la sauver?

Il l'entraîna brusquement. Maurice se laissait faire et suivait machinalement le vieillard. Comme ils longeaient la cathédrale, il lui dit:

— M. Parisot est mort.

M. Destilleuls hocha la tête.

— Il aurait dû mourir plus tôt, grommela-t-il avec un accent de haine sauvage.

Les épreuves par lesquelles il passait l'avaient rendu féroce, et on ne retrouvait plus rien en lui du Bernard timide et résigné des anciens jours.

Ils passèrent la Saône et s'arrêtèrent devant une maison voisine de l'église Saint-Nizier. — C'est au troisième, murmura Destilleuls en montant; vous m'attendrez sur le palier. Il faut d'abord que je voie si elle est assoupie comme tous les matins.

Il revint quelques minutes après. — Toujours dans le même état, soupira-t-il ; vous pouvez entrer... Elle n'a pas conscience de ce qui se passe autour d'elle.

Dès qu'ils furent entrés, la sœur qui gardait la malade se retira dans une pièce voisine. Maurice demeurait atterré en voyant ce que la maladie avait fait de sa bien-aimée, et comme ce beau corps où la vie coulait à pleine sève avait été rapidement exténué par la violence du mal. Antoinette, accablée par un sommeil cômateux, gisait sans connaissance, la tête renversée sur l'oreiller. Son front était couvert de sueur, ses joues creusées

étaient vivement colorées; des mèches de cheveux noirs, s'échappant des compresses posées sur sa tête nue, encadraient un visage brûlant où ses yeux brillaient d'un éclat étrange. Elle était belle encore, mais de cette terrible beauté de la fièvre, qui est à la beauté saine et harmonieuse ce que sont les lueurs d'une nuit d'orage à la splendeur sereine d'une journée de soleil.

Le jeune homme s'assit au pied du lit, tandis que Bernard renouvelait les compresses d'eau glacée sur le front de la malade. — Le médecin, dit à voix basse M. Destilleuls, a recommandé de chasser ce maudit sommeil par tous les moyens... Aidez-moi à lui poser des sinapisnes aux pieds. — Il souleva délicatement l'extrémité des couvertures et découvrit les petits pieds d'Antoinette, rougis par les brûlures de la moutarde; puis, voyant que Maurice, dans son agitation, laissait tomber maladroitement les compresses sinapisées, il les lui arracha des mains.

— Ah! grognait-il avec humeur, vous ne savez rien faire! — Il les posa avec précaution sur la chair déjà meurtrie. — Ses pauvres pieds, murmurait-il, comme les voilà martyrisés!... Et ses cheveux, ses beaux cheveux si longs, on les lui a coupés sans pitié!

Il s'assit ensuite en face de Maurice, et un silence profond régna dans la chambre de la malade. Ils restèrent ainsi tout le jour, presque sans bouger et sans se parler. Le soir venu, la jeune femme parut enfin secouer son engourdissement. Elle souleva la tête et remua les lèvres. Bernard se pencha vers elle, et lui fit avaler quelques cuillerées d'une potion. — Ah! dit-il en frissonnant, voici ma torture qui va recommencer!

Antoinette s'était ranimée et elle commençait à s'agiter. Elle ne sortait de l'assoupissement que pour tomber dans le délire, et c'était à l'heure où le tumulte des rues s'apaisait, que la fièvre l'arrachait à l'insensibilité pour l'emporter dans la région des rêves pénibles et des hallucinations terrifiantes.

Elle se leva tout à coup sur son séant, et, fixant sur M. Destilleuls ses noires paupières dilatées :

— Vous êtes là, Bernard, dit-elle d'une voix brève, merci !... Et vous aussi, Maurice ! Pourquoi êtes-vous venu, mon ami ?... Ils vous ont vu et me voilà perdue !... Entendez-vous leurs cris et le son des trompettes ?... C'est le charivari ! Et ces cloches, c'est le carillon qui sonne ma honte... Demain je serai la risée de la ville... Oui, vous avez raison : partons ! Sauvons-nous !... mais

pas de ce côté. Où me conduis-tu malheureux ? C'est le chemin de la ferme... M. Parisot est là ; le vois-tu sur sa porte ?... Entends-tu le hurlement de ses chiens ?... Il les excite... Ah ! Au secours, Maurice, Bernard !... Ils se sont jetés sur moi, ils me déchirent... Au secours !

En même temps, elle repoussait M. Destilleuls et Maurice ; malgré leurs efforts, elle voulait s'élancer hors du lit. Bernard la suppliait, il lui prodiguait des caresses et de doux noms enfantins. Enfin, vers le milieu de la nuit, quand ses nerfs eurent été brisés par l'excitation, elle retomba sur le lit et s'assoupit de nouveau.

— Voilà, murmura Bernard d'une voix éteinte, voilà mon supplice de toutes les nuits... C'est toujours cet homme qu'elle voit dans son délire... Mon Dieu, vous qui êtes juste, pourquoi ne l'avoir pas tué plus tôt ? Si ce Parisot était mort il y a un an, ou si elle avait pu divorcer, tout le mal ne serait pas arrivé... Ah ! ceux qui ont inventé le mariage indissoluble n'avaient pas de filles !...

Maurice sentait sa raison tournoyer comme s'il eût eu le vertige. Il avait gardé une des mains d'Antoinette dans les siennes, et il lui semblait qu'il ne tenait plus à la vie que par cette étreinte.

Au matin, le médecin arriva, examina la ma-

lade, écrivit une ordonnance et constata que la fièvre était moins intense. Quand il se retira, Maurice le suivit sur le palier :

— Puisque la fièvre décroît, c'est qu'elle est sauvée. N'est-ce-pas, docteur ?

Le médecin haussa les épaules.

— La fiève a diminué parce qu'elle ne trouve plus d'aliments dans ce corps épuisé, voilà tout. Pour la sauver, il faudrait un miracle, et la médecine n'en fait pas. La nature peut encore triompher, mais moi je ne puis rien.

La journée fut semblable à celle de la veille ; mais le soir, à l'heure où le délire reparaissait d'ordinaire, l'engourdissement ne cessa pas et Antoinette dormit jusqu'au jour. Au soleil levant, elle ouvrit les yeux et sembla sortir d'un rêve. Elle regarda autour d'elle, aperçut Maurice et et poussa un faible cri :

— Maurice !... c'est vous ?... Je n'ai donc pas rêvé !... Vous voici près de moi. Comment avez-vous su que j'étais ici ? Donnez-moi la main.

— Miséricorde du ciel ! s'écria Bernard, elle le reconnaît... Elle est sauvée !

— Mon bon Bernard, reprit-elle, et vous aussi, vous voilà !... Ah ! que j'ai souffert ! Ma tête est comme un plomb, et je suis brisée !...

M. Destilleuls en l'écoutant s'épanouissait. Il ne perdait pas une syllabe de ces paroles prononcées à voix basse et il pleurait de joie. Maurice baisait les mains d'Antoinette : — Oui s'écria-t-il, vous allez mieux, la santé reviendra vite, nous retrouverons le bonheur ; vous êtes libre, Antoinette ! M. Parisot est mort.

Elle tressaillit et ses yeux s'ouvrirent tout grands.

— Libre ! balbutia-t-elle, libre !... Et une larme coula sur sa joue.

— Oui, mes enfants, s'écria Bernard, vous pourrez vous aimer sans crainte, et nous vivrons bien heureux, à nous trois, loin de nos ennemis !

— Ah ! reprit-elle, le ciel me doit bien ce bonheur-là, et à vous aussi, Bernard !... Le beau soleil, continua-t-elle en tournant ses regards vers la fenêtre ; qu'il doit faire bon dehors ; comme il doit y avoir de belles fleurs dans les jardins !... Oh ! je voudrais bien une chose...

— Parle, mon enfant, que désires-tu ? demanda Bernard avec une explosion de joie.

— Je voudrais un gros bouquet de violettes, beaucoup de fleurs !... Les fleurs de la maisonnette, tu sais, Maurice, là-bas, en Bretagne !...

Maurice se précipita dans l'escalier et courut à

travers les rues jusqu'à un marché qui se tient près du quai. Il y a là des marchandes de fruits et de fleurs. Il parcourut rapidement les étalages pour y découvrir les violettes désirées par Antoinette.

— Achetez-moi des giroflées, mon jeune monsieur, s'écria une marchande, et de la violette qui embaume, pour fleurir la chambre de votre dame!

Il emporta des bottes de fleurs et regagna vivement la maison.

Comme il rentrait dans la chambre, il vit Bernard agenouillé près d'Antoinette, dont la tête s'était renversée, pâle, sur l'oreilller.

— Elle est morte!... ma fille est morte! murmura M. Destilleuls en sanglotant.

— Morte?...

Ce n'était que trop vrai. Maurice laissa tomber les violettes et les giroflées qui s'éparpillèrent sur les draps, et, saisissant une petite glace, l'approcha des lèvres de la jeune femme... Mais aucun souffle ne ternit la glace... La mort avait foudroyé Antoinette.

La sœur arriva, puis le médecin, et le décès fut constaté. Quand revint la nuit, Maurice et Bernard insistèrent pour qu'on les laissât auprès de la morte...

M. Bernard souleva le voile qui la couvrait et la baisa au front. — Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant!... murmurait-il. — Et c'était tout ce qu'il pouvait dire. Maurice était comme paralysé et ne pouvait desserrer les lèvres. Le lendemain matin, quand les menuisiers apportèrent le cercueil :

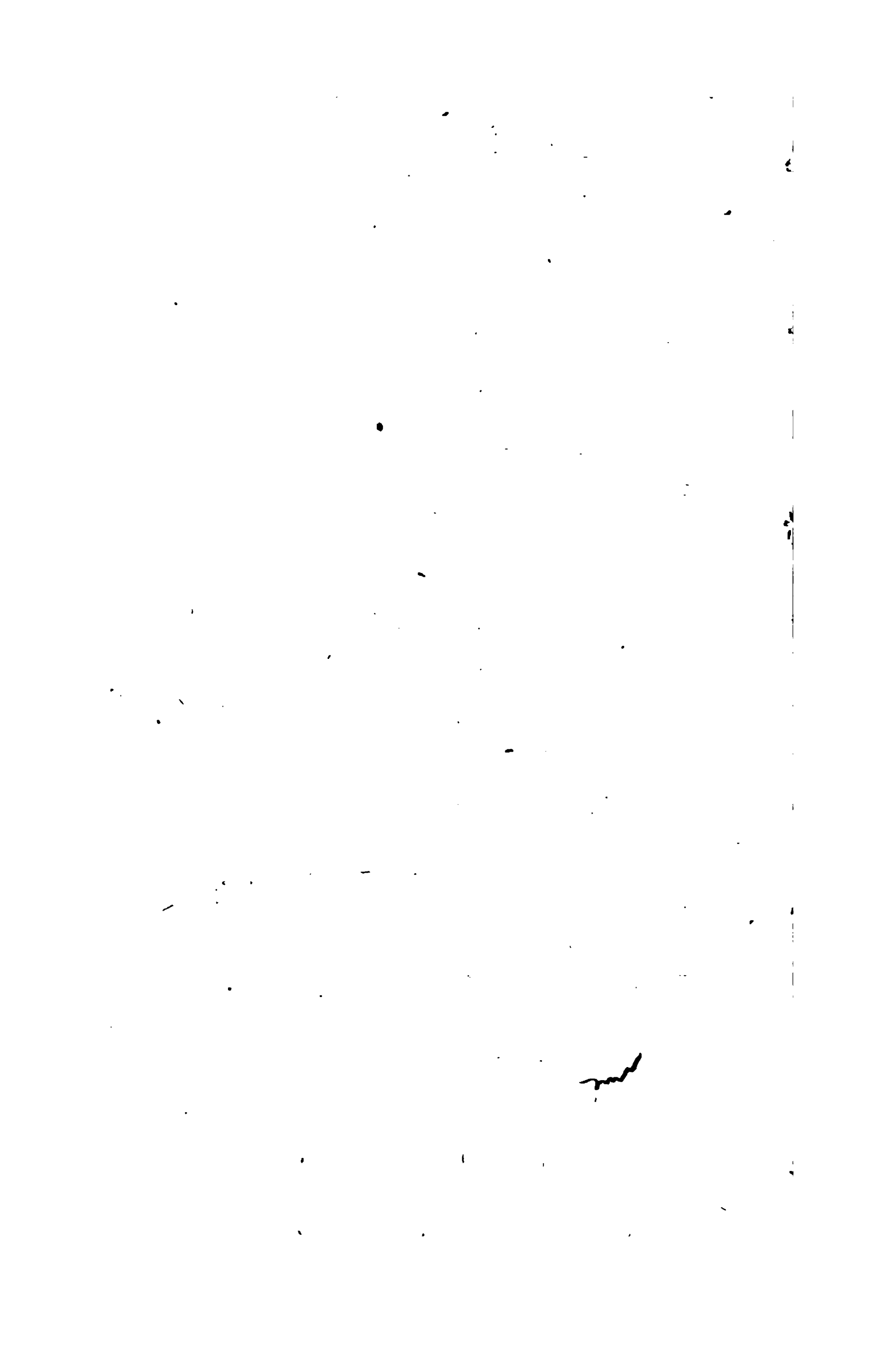
— Enfermez les fleurs avec elle! cria-t-il enfin.

Ils accompagnèrent seuls le corps à l'église et au cimetière. Quand la fosse fut remplie, ils restèrent immobiles près de l'étroit monticule de terre grise, Enfin, Maurice voulut s'arracher à cette contemplation navrante de la tombe muette, et il prit Bernard par le bras.

— Ne m'abandonne pas! soupira le vieillard d'une voix suppliante, maintenant qu'elle n'est plus là, j'ai peur de tout... Demeurons ensemble jusqu'au jour où j'irai la rejoindre... C'était ma fille, je puis bien te le dire, à toi ; ma fille, le remords et l'unique préocupation de ma vie!... Reste, nous viendrons tous les jours ici et nous parlerons d'elle.

Tours, janvier-mars 1861.

FIN.



1938

